UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01721032 9

brief
PQA
0041847
v.5

491.

ESQUISSES

ET

PORTRAITS.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/esquissesetportr05doud

ESQUISSES

ET

PORTRAITS

PAR

M. de La Rochefoucauld

DUC DE DOUDEAUVILLE.

TOME CINQUIÈME.

Bruxelles et Leipzig,

C. MUQUARDT.

1844

LIBRARY
AUG 1 1981
UNIVERSITY OF TORONTO

brief
PGA
[illegible]
v.5

ESQUISSES

ET

PORTRAITS.

AUGUSTINE,

Vicomtesse de D***, douairière.

Dans le vieux château de Montmirail, voyez l'aïeule octogénaire que tous abordent avec vénération.

L'âge n'a point altéré ses traits réguliers, nobles, imposants; il n'a fait qu'ajouter à la majesté de ce beau visage; seulement il a remplacé les séductions de la jeunesse par celles de la grâce et de la vertu.

Etrangers admis dans l'antique manoir de Montmirail, vous tous qui approchez avec émotion de la dame du logis; vous qui connaissez la pureté, la droiture de cette longue existence, si bien remplie par l'accomplissement de tous les

devoirs et l'exercice de toutes les vertus, vous ambitionnez l'honneur d'approcher vos lèvres de cette main vénérable qui ne s'est jamais ouverte que pour donner ou pour bénir; cette main sur laquelle, enfants et petits-enfants, viennent déposer leurs baisers; mais votre émotion redouble en vous apercevant que ce témoignage de respect et de tendresse est maintenant le seul signe auquel l'aïeule puisse reconnaître ses fils et petits-fils. Le regard manque aujourd'hui à cette belle âme pour exprimer la bienveillance et la bonté.

Si les yeux si beaux d'Augustine ont cessé de voir la lumière, son esprit est clairvoyant, et ses facultés intellectuelles sont restées jeunes.

Augustine est née avec une imagination très-vive et l'âme la plus ardente; mais sa raison a toujours été si puissante, qu'elle a su de bonne heure en contenir, en modifier, en comprimer les élans.

Si sa sévérité fut toujours grande pour tout ce qui n'est pas parfaitement pur, élevé, digne et chrétien, elle eut toujours, pour le pécheur qu'elle cherchait à ramener, une indulgence extrême, on pourrait presque dire un attrait particulier.

Son extérieur est calme; mais ses paroles sont pleines de chaleur et d'entraînement quand elles s'adressent aux êtres qu'elle aime, ou bien aux malheureux qu'elle veut consoler.

Elle fut belle sans le savoir, eut des succès sans les avoir cherchés, des admirateurs sans daigner recevoir leurs hommages; elle a pu exciter l'envie, mais jamais la calomnie ou la médisance n'ont osé l'attaquer. D'ailleurs l'excessive

sévérité qu'elle exerçait vis-à-vis d'elle-même ne l'empêchait pas de juger les autres avec bienveillance. Qui donc eût pu vouloir chercher le côté faible d'un si beau caractère?

Ce fut dans la religion que se réfugia toute la puissance de son âme, c'est à la religion qu'elle dut les leçons qui la firent marcher, sans déviation aucune, vers le but de son honorable existence.

Ayant des idées très-arrêtées avec une volonté que rien ne pouvait parvenir à briser, elle savait en faire le sacrifice lorsque le devoir le lui commandait; mais sans jamais les abandonner.

Entendant plus les affaires que la politique, elle apportait aux premières l'ordre le plus parfait, et prenait moins d'intérêt à la seconde.

Effrayée des idées du siècle, elle a pu parfois se montrer sévère envers lui, sans faire assez la part du temps et des circonstances.

Pour ce caractère fort et absolu, point de concessions possibles · tout ou rien, le bien ou le mal, la vérité ou l'erreur, sans transaction admissible.

Les épreuves les plus rudes, pendant les horreurs de la révolution, mirent en pleine valeur son courage héroïque, sans que ni menaces ni dangers pussent la faire ployer ou reculer d'un pas. Elle força à l'admiration ceux qui étaient sur le point de l'envoyer à l'échafaud. Alors, les souffrances les plus cruelles altérèrent sa santé, sans pouvoir porter atteinte à sa résignation.

Augustine a plus de bonté encore que de douceur, et son âme est profondément tendre, quoique sa sensibilité n'ait rien de féminin.

Elle pardonne en femme chrétienne avant tout; mais elle se souvient longtemps, en femme vivement impressionnable qui a peine à oublier.

Si elle n'a jamais cherché à briller dans le monde, en revanche, elle a un grand charme dans l'intimité.

Son esprit est généralement juste, et ses jugements sont toujours basés sur des considérations de l'ordre le plus élevé.

Elle aime les lectures sérieuses; un esprit élevé l'attire, un sentiment généreux la touche et le malheur excite toutes ses sympathies.

Voilà ce qu'est Augustine avec quelques contrastes de caractère, d'esprit et de cœur, qui donnent plus de piquant encore à toute sa personne. Puisse cet admirable modèle être longtemps conservé pour l'édification et l'exemple du monde, à ceux qui le chérissent et le vénèrent, et aux nombreuses familles dont il est le soutien!

AGLAÉ,

Vicomtesse de M***.

Madame de M*** doit avoir environ vingt-quatre ans. Sa physionomie, naturellement froide, s'anime parfois et prend alors une expression qui se modifie suivant la conversation ou les personnes qui sont avec elle. Réservée par calcul, madame de M*** craindrait de se livrer à ses premières impressions qui ont quelque chose de violent. Bien qu'elle ait été élevée sous les yeux de ses parents, c'est à elle seule qu'elle doit d'avoir triomphé de son caractère assez difficile; en sorte que l'on peut dire que madame de M*** s'est faite ce qu'elle est aujourd'hui : douce, aimable et bonne, car son naturel était irascible.

Confiante ou méfiante, selon l'instant, elle est souvent inexplicable pour elle-même comme pour les autres.

Prenant lentement une résolution, elle y tient avec une opiniâtreté qui vient à bout de triompher de tous les obstacles.

Son cœur, naturellement bon, ne peut voir souffrir; ceux qu'elle aime sont en petit nombre, mais elle ne sait point aimer à demi, et ses sentiments se ressentent de la chaleur de son âme.

Il existe en elle un foyer d'affection qui n'est pas encore entièrement développé. Cependant elle a un penchant à la jalousie dont elle doit se méfier.

Originale et d'un caractère élevé, Aglaé a l'âme noble et fière; elle souffrirait tout au monde plutôt que de s'humilier par des plaintes.

Bonne et aimable pour ceux qui lui plaisent, elle est d'une froideur qui va jusqu'à la maussaderie pour ceux qui ne lui conviennent pas; assez indifférente d'ailleurs pour un monde qu'elle dédaigne, elle fait en général peu de frais; et il lui faut un grand effort de bienveillance pour sortir de sa jolie coquille.

Par une contradiction bizarre, elle qui ne tient pas à l'opinion du monde, dans les choses importantes, s'inquiète pour des misères; et la crainte du ridicule agit plus puissamment sur Aglaé que celle de la calomnie. Peut-être entre-t-il dans cette crainte, qui la rend timide, beaucoup trop de méfiance d'elle-même et un peu d'amour-propre!

En tout, il faut bien le reconnaître, mon joli modèle est un peu bizarre, parfois même inconséquent; et si sa pensée du lendemain ressemble à celle de la veille, ses actions ne sont pas toujours d'accord avec ses pensées.

Aglaé est essentiellement positive, même dans

les choses d'imagination; elle déteste les fictions, et craint parfois la réalité.

Tout m'incline à penser qu'elle se livrerait avec ardeur aux distractions du monde, sans une sorte d'apathie qui se retrouve dans toute sa vie; et je dois ajouter qu'il existe un contraste frappant, entre l'activité de son cœur et la paresse de son caractère.

En religion, beaucoup de choses lui paraissent obscures; elle voudrait tout comprendre, tout approfondir; comme si le mérite de la foi n'était pas de croire, non assurément contre la raison, mais au delà de cette raison humaine si bornée, qu'elle n'explique pas même la plupart des phénomènes qui frappent nos yeux.

Il ne tiendrait qu'à madame de M*** de s'éclairer; mais là encore se retrouve en elle cette sorte d'indifférence qui paralyse ses intentions.

Prise à l'improviste par la pensée, elle passera de longues heures à méditer, dans un délicieux *far niente,* sur les choses les plus graves de la vie; mais la pensée d'un travail quelconque la saisit-elle, c'est comme un accès de fièvre, et alors Aglaé exécutera promptement tout ce qu'elle entreprendra.

Elle écrit facilement et avec grâce; mais souvent la lettre qui demanderait la réponse la plus prompte, restera des journées entières sur son bureau, parce qu'elle n'est pas en train. Prompte à céder à ses propres impulsions, elle remet au lendemain tout ce qui doit lui causer la moindre fatigue ou le plus léger souci.

Il y a certains morceaux de musique qui produisent chez Aglaé une impression prodigieuse.

Naturellement peu causeuse, elle se livre rarement; mais l'abandon, chez elle, aurait d'autant plus de charme, que si une fois elle accordait sa confiance, ce serait sans réserve.

Moqueuse par instinct, elle ne l'est jamais par méchanceté.

Enfin sa raison est froide, mais son cœur rempli d'ardeur; et l'on pourrait croire que c'est par prudence qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour l'étouffer.

M. BRIFFAUT,

Membre de l'Académie française.

Savant sans pédanterie, homme d'esprit sans méchanceté, homme du monde aimable et spirituel, on ne parle, on n'agit pas avec plus de grâce que M. Briffaut. Il s'empare de toute votre personne, en fixant votre esprit par ses saillies, et votre cœur par le charme de ses paroles.

Dévoué quand il pense à l'être, bon sans y penser, toujours sensible avec une mobilité qui n'est que dans son esprit, doué d'une imagination plus vive et aussi plus impressionnable que vraiment passionnée, M. Briffaut est sincère dans ses affections; aussi, quand son cœur se refroidit, a-t-il quelque peine à vous le dissimuler.

Il aime à obliger sans jamais se faire valoir; tout ce qui n'est pas beau le choque, et ce qui n'est pas bon le blesse.

Aimant assez peu à approfondir les choses, à moins qu'il n'y soit forcé, il glisse assez habituellement sur les superficies,

Habitué aux succès d'esprit, il en jouit avec bonhomie et franchise.

Sa critique est toujours juste et modérée, même dans sa sévérité; cette indulgence qu'il a pour les autres, il la doit à son cœur, qui est excellent, et l'emporte sur son esprit enclin, peut-être, à un peu de malice.

Sa physionomie est vive, variée, expressive et excessivement spirituelle.

M. Briffaut est quelquefois distrait dans ses relations d'amitié, mais on le retrouve toujours, et il vous quitte sans jamais vous abandonner.

Il écrit comme il parle, avec grâce et esprit; et sa politesse, qui est extrême, est digne sans être jamais recherchée.

Il a de la gaieté dans l'esprit, et parfois de la tristesse au cœur.

Il sourit au monde, et il s'y plaît; il se laisse facilement aller au plaisir, à la distraction, et sait vaincre, en présence du monde, une mélancolie dont il redoute l'empire.

M. Briffaut est, enfin, un des hommes les plus appréciés et les plus justement recherchés, pour la sûreté de son commerce et la distinction de son esprit.

M. BRISSET.

Si je voulais peindre l'honneur, la délicatesse, un cœur primitif, dévoué, absolu, exclusif, un caractère fort et faible tout à la fois, un esprit éclairé, l'homme le plus loyal, sérieux et bon enfant, facile à vivre si l'on sait le bien prendre, et peut-être moins facile s'il croit, à tort ou à raison, ne pas être suffisamment apprécié ; sentant qu'il donne tout, et pensant trop facilement peut-être qu'on ne lui offre pas assez ; noble, généreux, sensible aux plus petites choses, n'aimant pas à céder, et pourtant facile à entraîner ; parfois d'une bonté sans égale, et d'autres fois d'une vivacité sans pareille, mais si sincère dans toutes ses impressions, qu'il regrette après la peine qu'il a pu vous faire; ne comptant jamais avec les autres, mais aimant en retour que l'on compte avec lui ; sincère et franc avec finesse.

D'une nature mélancolique et gaie tout à la fois ; vivement impressionnable, et ne maîtrisant pas toujours les premiers mouvements de son âme.

Travailleur infatigable, ne vivant que pour son intérieur, irréprochable dans sa vie, modéré dans ses opinions, sûr et sage dans les avis qu'il donne, esprit éclairé, critique habile, peintre parfait, imagination ardente, pinceaux élégants, auteur habile, écrivain distingué autant que consciencieux, auquel on pourrait peut-être reprocher quelques négligences, mais qui écrit avec grâce, force et facilité des pages dignes des premiers écrivains de l'époque.

Sa taille est élevée, larges sont ses épaules, mobile est sa physionomie, épais sont ses sourcils, expressif est son regard.

Si, enfin, je voulais parler d'un ami sûr, et d'un père tendre, je citerais l'auteur des *Templiers*, des *Concini*, de *la Maréchale de Saint-André*, du *Balafré*, etc., etc. C'est un de ces types que l'on est heureux d'offrir à ses contemporains comme un noble modèle et un utile exemple.

BLANCHE,

Comtesse de ***.

Quelle est cette femme à la taille élevée, dont tout l'ensemble s'harmonise dans un accord parfait, et qui, malgré sa bonté extrême, laisse percer parfois, à son insu, un sourire fin qui dénote une pensée tant soi peu maligne ? C'est la fille la plus dévouée, l'épouse la plus tendre et la mère la plus éclairée; c'est enfin madame l'amirale de ***.

Sa douceur égale sa bonté, mais il n'y a rien de fade dans son esprit ni dans son cœur; et elle tiendrait même à ses idées, si elle n'avait mis son bonheur et ses devoirs à les sacrifier sans cesse à ses affections.

Blanche ne vit que par ceux qu'elle aime, et pour eux; elle n'a pas une pensée qui lui soit personnelle; elle cherche toujours à deviner ce qui peut vous plaire afin de s'y conformer.

Esprit soumis, cœur dévoué, elle aurait natu-

rellement assez d'indépendance dans le caractère; et, sous des apparences tranquilles, son imagination est vive, mais toujours elle sait la contenir.

Aucun sacrifice ne lui coûte, aucun danger ne l'effraye, pour suivre ceux auxquels est liée sa destinée. Affliger les siens est pour elle une peine cruelle, mais lorsque le devoir parle, elle ne sait qu'obéir; et l'affection qu'on lui accorde avec une profonde estime, et la confiance qu'elle mérite, sont pour elle le plus doux dédommagement.

Elle se dévoue sans jamais songer à s'en faire valoir, et son commerce est aussi doux qu'il est rempli de charme.

Aimant peu le monde, un peu de représentation ne lui déplaît pas; son caractère qui est élevé, et son esprit qui est parfaitement juste, ne la laissent jamais au-dessous des positions où la destinée l'a placée.

Partout où elle a paru, dans les contrées les plus lointaines, elle a été recherchée et appréciée comme elle l'est dans son intérieur.

On l'aime sans pouvoir l'oublier jamais; on la regrette toujours quand on l'a perdue.

Sa modestie égale sa simplicité; et, seule, elle s'étonne de ses succès si mérités.

Son esprit est indulgent, et son cœur compatissant.

Si elle brille, c'est sans le chercher; et le seul suffrage qui lui plaise, est celui qu'elle trouve au sein de son intérieur.

Sa conscience est aussi pure que son cœur est sincère, et elle aime Dieu sans affectation, comme elle chérit ses devoirs.

LE CATHOLICISME.

Machine usée suivant quelques esprits superficiels qui n'approfondissent rien, et courent après une chimère qu'ils ne rencontrent jamais.

Arche sainte, suivant le plus grand nombre, à laquelle on ne peut toucher sans se briser.

Édifice divin admirablement bien combiné, dont la base est la terre, et la cime l'éternité.

Fanal lumineux qui éclaire le monde. Colosse inébranlable qui se joue des vains efforts des pygmées.

Source puissante de vérités qui ne permettent pas au croyant de s'égarer, et qui lui offrent, du moins, le repentir comme un refuge.

Vérité immuable qui a traversé le monde sans s'altérer, qui démasque l'erreur en la foudroyant de ce regard d'où jaillit la lumière, sans laisser jamais, à cette erreur, la possibilité de s'établir sur des bases solides.

Vérité unique qui seule a pu traverser les siècles sans jamais s'user, et qui reste toujours debout malgré l'imperfection de ses disciples.

Rocher inexpugnable qui déjoue la fureur des tempêtes, et contre lequel viennent se briser tous les flots orageux.

Étoile brillante et toujours pure qui dirige l'homme à travers les dangers de l'existence.

Vie du chrétien, et mort des pécheurs; consolation, soutien, espoir, force, guide éclairé de l'homme, et route sûre pour arriver à l'éternité.

Arbitre souverain qui pardonne au repentir, et ne flétrit, en dernier ressort, que l'impénitence; qui oppose au malheur, comme à la souffrance, les seules pensées qui puissent sauver l'homme du désespoir, en lui laissant au cœur une résignation qui adoucit l'amertume de ses douleurs.

Enseignement divin, que l'imperfection de l'homme n'eût jamais pu créer; mais que même dans son intérêt humain, il eût dû chercher, si Dieu ne lui avait mis la foi au cœur avec l'existence.

Gage de paix pour le monde, d'union entre les humains, et de sage liberté pour les peuples.

Vaste et sévère enseignement pour les rois, les législateurs, les politiques, le maître, l'ouvrier, le riche et le pauvre, dont il fait des êtres égaux devant Dieu.

Il n'est pas de vertu sociale que le catholicisme n'enseigne, en donnant la force de la pratiquer; seul, il sait allier l'humilité avec la science, la douceur avec la fermeté, la résignation avec la souffrance.

Voilà le catholicisme dans toute sa gloire avec ses résultats : et qu'on ne dise pas que le christianisme suffirait seul à tous ces miracles !

Dès que l'homme ne se soumet pas à une vérité unique, il peut en supposer ou en chercher autant qu'il y a d'esprits incrédules.

Chacun a sa pensée, sa fantaisie, son amour-propre, sa passion.

De là ces milliers de sectes qui se disputent l'erreur; et enfin cette négation totale et partielle, suite inévitable de l'indifférence.

C'est parce que le catholicisme commande seul en maître souverain aux passions de l'homme, que l'homme le repousse dans son esprit de révolte.

Quand il semble s'éloigner d'un pays, les désordres alors y abondent; l'égoïsme y remplace le droit de tous; l'arbitraire, la justice; l'intérêt personnel, l'amour de l'humanité; le despotisme, la liberté; la corruption la plus éhontée, la morale et la vertu.

Le catholicisme enfin, comprend, dans son but et ses résultats immenses, les intérêts temporels de l'homme comme ses intérêts spirituels.

UN COURTISAN.

« Ma pensée, c'est la vôtre, Sire, qu'en pen-
» sez-vous?

» Mon opinion, M. le ministre? à vrai dire, je
» n'en ai pas, et je serais aussi heureux que
» flatté d'en recevoir une de vous. »

Le courtisan ne pense point; il écoute, il flatte il attend un ordre pour l'exécuter; il ne voit, il n'entend rien que par son maître.

Sa conscience le gênerait; il la laisse à la porte du palais, ou bien de la chambre du ministre, ou bien encore de celle des députés.

Toute dignité lui paraît une puérilité, et l'honneur un hochet propre à amuser des enfants.

Le bonhomme est sans orgueil, sans amour-propre; rien ne le choque, rien ne l'offusque, si son maître lui sourit de la bouche ou bien du regard.

Sa religion, à lui, c'est la faveur qu'il brigue; et les yeux du maître sont son soleil.

Il nierait le monde entier, pour donner raison à l'unique objet de ses pensées.

Flatteur, insinuant, trompeur, il ne dit jamais la vérité, à moins qu'elle ne soit douce à entendre; et les défauts mêmes de l'idole lui apparaissent comme une qualité.

C'est un ami perfide qu'un courtisan; c'est, à vrai dire, l'ennemi le plus à craindre.

Il prend toutes les formes pour arriver à votre esprit et séduire votre cœur.

C'est un vrai caméléon qui, se laissant sans cesse écraser, se relève toujours, vous rattrape, vous enlace, et ne se décourage jamais.

Rois ou ministres, hommes privés ou hommes publics, craignez un courtisan, si vous avez quelque amour pour le bien, quelque goût pour la vérité!

Le courtisan déguise tout, n'est jamais dans le vrai, et autorise vos défauts comme vos vices. Il déifie tout ce qui est égoïsme, fantaisie, puérilité, crime ou trahison. Il vous approuve et vous admire sans vous entendre; et, à ses yeux, vos actions, quelles qu'elles soient, sont toujours bonnes; si vous l'écoutez ou si vous avez foi en lui, dites adieu à l'honneur, à la conscience, à la délicatesse, à la fidélité, aux engagements : dites adieu à la vertu. L'amour de soi remplacera chez vous tous les sentiments de l'esprit et du cœur; et bientôt ne vous connaissant plus vous-même, vous ne verrez que par les yeux de ceux qui vous flattent.

C'est, en un mot, un être très-dangereux qu'un

courtisan. Et que chacun y prenne garde, il n'y a pas de petite puissance qui n'ait les siens? Le bonheur ou la richesse, l'esprit ou la beauté ont toujours leurs courtisans.

UN CURÉ.

Si un bon pasteur est un présent du ciel, un mauvais est un véritable fléau.

Prenons-le tel qu'il est le plus habituellement, en déplorant l'exception heureusement fort rare.

Un bon curé est la lumière de la paroisse, le fanal de ses paroissiens; il les claire, les instruit de la science des élus, les soutient, les console et les relève.

Toujours il a une larme pour le malheur, et une aumône pour le besoin. Sans faire jamais valoir ses services, il se prive de tout pour donner.

Il est l'ami de l'enfance, le guide de l'âge mûr, le consolateur de la vieillesse.

A l'enfance, il ouvre les portes de la vie; au vieillard, celles de l'éternité.

Il entretient la paix parmi son troupeau; berger intelligent, il veille jour et nuit, il apaise, il calme les haines.

Il a toujours un conseil sage à donner à celui qui vient le chercher.

Il ne possède aucune fortune; mais le peu qu'il a, appartient à ses paroissiens; il ramène la paix dans les ménages désunis.

Implacable pour le péché, il est indulgent pour le pécheur.

Son désintéressement est complet, il n'amasse rien, il donne tout, et son ambition vise plus haut que la terre; son regard, comme toutes ses pensées, sont tournés vers le ciel. Il subjugue par sa bonté, il ramène par la douceur; il use sa vie au service de ses semblables, sans se plaindre jamais.

Son épouse est l'Église; sa famille, ce sont ses ouailles; il les aime en frères, il les chérit comme ses enfants. A toutes les heures il est à eux, et toute sa vie leur est consacrée.

Sa parole est toujours persuasive, parce qu'elle part du cœur.

Sa patience, enfin, est inaltérable, et sa charité inépuisable. Sa religion est éclairée, et il ne s'occupe des affaires terrestres qu'en vue de Dieu qui est son chef suprême, et de l'éternité qui est son but.

Aussi supporte-t-il toutes les épreuves en les bénissant! Chéri, respecté, on le suit, on l'écoute, on l'entoure, on le bénit pendant sa vie, on le regrette après sa mort. Voilà le véritable pasteur, tel que je le comprends, tel que je l'ai souvent rencontré.

CHARLES-ALBERT,

Roi de Sardaigne.

Je sais qu'aux yeux de certains esprits ma plume pourra sembler tout au moins ambitieuse, en abordant le portrait sincère d'un roi régnant; mais malgré le respect que je porte à la royauté, un roi est pour moi un homme comme tout autre, et je tâcherai d'être aussi équitable envers celui-ci, que je le serais envers un simple particulier.

S'il est bon, je serai plus indulgent, car il parcourt l'existence à travers plus de difficultés; et s'il était mauvais, je serais plus sévère, parce que ses devoirs sont et plus nombreux et plus rigoureux; et que, « s'il lui a été beaucoup donné, il » lui sera beaucoup demandé. »

Et d'ailleurs, dans cette collection de portraits qu'il m'a plu de tracer, pourquoi me priverais-je d'un type aussi beau que noble! c'est une image qui console des misères de l'humanité.

Qui n'a été jeune dans sa vie? Si la jeunesse n'excuse pas tout, elle explique du moins bien

des choses; mais tout homme n'a pas cherché franchement et avec une louable persévérance à réparer les erreurs de cette jeunesse : tout le monde ne les a pas avouées, regrettées et dignement réparées.

Peu d'individus, oubliant leur position, leur rang, leur fortune, leur présent et leur avenir, sont allés noblement chercher dans les camps, et sous la simple épaulette de grenadier, une absolution si bien méritée; peu se sont faits comme le prince royal, aujourd'hui roi de Sardaigne, remarquer par leur sang-froid, leur valeur presque héroïque, leur ardeur martiale enfin, et surtout leur modestie.

Peu ont su se conquérir l'estime à l'affection de tous sans exception, depuis le plus simple soldat jusqu'aux chefs de l'armée.

Peu de princes, enfin, méprisant les dangers, et s'élançant au-devant d'une mort presque certaine, ont lutté d'intrépidité avec nos valeureuses phalanges et sont allés planter les premiers le drapeau français sur l'autre rive.

Le roi de Sardaigne, époux soigneux, père éclairé, adore ses sujets dont il est chéri; et leur bonheur, leur bien-être sont la constante occupation de ses pensées, la recherche de toute sa vie, le mobile de toutes ses actions.

Une teinte de mélancolie a continuellement pesé sur son existence... Aussi aime-t-il peu le monde, et ne se plaît-il réellement que dans l'intimité!

On n'a pas plus de grandeur avec plus de simplicité; son esprit est juste; mais on pourrait

peut-être lui reprocher un peu d'hésitation, et pas assez de confiance en lui-même.

Résolu dans l'action, il tâtonne peut-être un peu trop avant d'agir, dans la crainte de mal faire, et ne suit pas toujours assez les impulsions de son âme, aussi généreuse que noble. Enfin, vraiment intrépide sur un champ de bataille, il a peut-être un peu plus d'hésitation au conseil, soit que cette hésitation tienne à sa position, ou à la crainte de nuire, en quoi que ce soit, à tout ce qui peut contribuer au bien-être des peuples; mais tout ce qui est grand et juste frappe son esprit et va droit à son cœur.

Personne n'a jamais mieux compris l'étendue de ses devoirs.

Charles-Albert souffre des souffrances de ses peuples, et s'imposerait toutes les privations pour les soulager.

Pourtant, une volonté plus ferme que la sienne donnerait peut-être encore une impulsion plus forte aux hommes éclairés auxquels il a confié les rênes de son gouvernement.

Son royaume n'est pas assez étendu, ni ses ressources assez puissantes, pour être toujours aussi indépendant qu'il le désirerait, et pour être enfin tout ce qu'il voudrait. Aussi, pour rester parfaitement impartial, faudrait-il faire la part des circonstances indépendantes de sa volonté.

On n'est ni plus juste, ni plus loyal, ni plus bienfaisant; et nul ne porta jamais plus loin l'amour du bien.

Sa taille est élevée, ses manières dignes, sa politesse exquise, sa grâce parfaite. Il sait écou-

ter, qualité rare dans un roi, et sait vous comprendre, ce qui peut-être est encore plus difficile. C'est, enfin, un honnête homme dans toute l'étendue du terme; religieux sans exagération, et bon sans faiblesse.

Le roi, né d'un caractère vif, a su se connaître; et l'occupation de sa vie a été de se dominer lui-même, afin de devenir plus digne et plus capable de dominer les autres.

Enfin, toute sa conduite publique ou particulière peut servir utilement d'exemple et de modèle.

M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

On vit un homme, l'honneur de sa nation par l'esprit et le talent, presque réduit à la misère, pour avoir fait imprimer un ouvrage qui déplut au ministère.

Trop fier pour se plaindre et, d'ailleurs, entouré d'hommages, il supporta courageusement une position aussi pénible; mais il se vengea de l'injustice d'un homme, aux dépens de la monarchie; et le *Journal des Débats*, écrit alors sous son inspiration, ne contribua pas peu à la chute du trône.

Plus apte encore à traiter les affaires avec la plume, qu'homme d'État vraiment pratique, il apporte, dans son caractère comme dans toutes ses actions, l'imagination d'un poëte.

Profond quand il écrit, plus léger quand il agit; ambitieux et promptement dégoûté; ressentant vivement les offenses, et cependant les oubliant avec facilité.

Capable de soulever un royaume par ses écrits;

avançant avec une apparence de résolution; puis, au premier échec, se décourageant sans mesure.

Ayant, enfin, une mobilité d'esprit qui a toujours exercé une grande influence sur sa conduite.

Se préférant à tout, et ayant, à juste titre, la plus haute opinion de sa personne.

Étourdi par des éloges mérités; parfois bon enfant; orgueilleux et naturel; simple et recherché; aimant l'argent pour le dissiper, en ayant eu beaucoup à sa disposition, et ne possédant pas un sol.

Imprévoyant, distrait, capricieux, inconséquent et généreux.

Se disant mort pour ressusciter avec plus d'éclat; courant après la popularité, et la voulant obtenir à tout prix.

Le génie de M. de Châteaubriand est empreint sur son immense front chauve, et le talent est écrit dans son regard perçant et dédaigneux.

Un sourire malicieux vient parfois errer sur ses lèvres; et sa physionomie peint alternativement l'enthousiasme ou l'ennui, l'impatience ou le dégoût.

M. de Châteaubriand porte dans ses prétentions une sorte de puérilité enfantine.

Homme d'habitude avant tout, il aime à se retrouver le lendemain dans le salon qui lui offrit, la veille, une hospitalité aussi aimable que dévouée, aussi utile qu'agréable; et sa paresse s'y trouve aussi à l'aise que son cœur.

Songeant généralement assez peu au bonheur ou au bien-être de ses amis, il leur offre sa bourse sans chercher à s'en faire valoir; mais il calcu-

lera froidement ce qui doit ajouter à sa renommée.

Généreux par instinct, il est prodigue par habitude; tout l'entraîne et rien ne l'arrête.

Dégoûté de la vie, il la donnerait pour rien, tout en s'y cramponnant par instinct; et sans courir après la fortune, il la regrette.

M. de Châteaubriand a peine à renfermer en lui les soucis de son existence, en maudissant et méprisant un monde dont il accuse hautement l'injustice, et qui n'a pas su lui confier ses destinées.

Malgré ses défauts et les lacunes de son caractère, M. de Châteaubriand est le premier écrivain de l'époque, et le plus grand peut-être des siècles passés.

La postérité, toujours impartiale, jugera en dernier ressort cet homme qui exerça une si grande influence sur ses contemporains, mais qui a ouvert une école dangereuse où se sont égarés tous ceux qui ont essayé de l'y suivre.

Maître sublime autant qu'inimitable, et qui marche vers l'avenir sans héritiers pour recueillir ses cendres.

Mettant quelquefois peu de prix à une chose importante, et courant après une babiole.

Génie puissant qui a fait un bien immense, et qui, à son insu, sans doute, a fait aussi beaucoup de mal.

Ayant écrit sur tout sans avoir peut-être des convictions assez arrêtées, il s'est toujours laissé emporter par une imagination que jamais il n'a cherché à contraindre.

Homme toujours distingué, aimable quand il le veut, et justement apprécié par la jeunesse qui s'agite ou se calme à sa voix.

Géant auquel il faut des rois pour hochets, et le peuple pour courtisan.

Drapeau de nationalité, de liberté et de grandeur nationale, auquel, dans ces temps de honte et de détresse, on ne peut adresser de plus sévère reproche que celui de l'inaction où il se tient, inaction produite, sans doute, par le découragement et la lassitude des choses humaines.

M. de Châteaubriand a fait préparer, dit-on, la tombe qui doit recevoir ses dépouilles mortelles sur un rocher près de sa ville natale. Pourquoi cet homme, si plein de vie, s'empresse-t-il de mourir avant l'heure, quand sa plume éloquente aurait pu parler encore si puissamment à la raison des peuples!

M. DE CORMENIN.

Écrivain éloquent, spirituel, incisif, caustique, véritable emporte-pièce; style profond et léger à volonté; caractère généreux, mais esprit railleur; bon dans l'intimité, mais intraitable envers l'humanité qu'il juge sans crainte comme sans préventions.

Indépendant et très-arrêté dans ses opinions, malgré une grande mobilité d'esprit; imagination puissante, écrivain unique dans son genre, type sans copie; concevant un plan avec une grande promptitude, et n'ayant pas de repos qu'il ne l'ait mis à exécution; ayant le travail facile et ne se laissant embarrasser par aucune difficulté, arrêter par aucun obstacle.

Caractère doux mais très-irascible, facilement entraîné par l'impression du moment.

Esprit élevé que révolte la bassesse; cœur noble et vraiment français qui repousse avec une juste indignation tout ce qui avilit, ou menace de subjuguer son pays.

Nourrissant intérieurement ses convictions, sans éprouver le besoin de les communiquer; et cédant à ses impulsions ou à son indignation, et non à l'entraînement de la vanité, quand il les exprime avec force.

Écrivant encore plus facilement qu'il ne parle; étouffant, parfois, sous la multiplicité des pensées qui se présentent concurremment à un esprit qui sait tout embrasser d'un coup d'œil, mais qui ne quitte jamais une œuvre sans y avoir mis la dernière main.

Dialecticien écrasant, qui rend la réponse impossible à ses adversaires.

Calculateur infatigable, qui dissèque un compte avec une lucidité parfaite.

Toujours frappé par le côté ridicule des hommes et des choses; voyant tout en grand, sans pour cela négliger les détails. — Ami dévoué, facile à vivre, pensant beaucoup, parlant peu, ennemi redoutable dont rien ne saurait enchaîner la plume.

Caractère, enfin, vraiment indépendant et impossible à soumettre; voyant, tout de suite, dans une conversation le but où l'on vise; n'hésitant jamais dans sa marche, et vous déjouant par un sourire dédaigneux; imposant, enfin, par sa taille élevée, par un regard perçant qui fait deviner en lui un esprit profond et observateur; tel est M. de Cormenin.

CHARLOTTE,

Marquise de ***.

Nulle plus que vous, Charlotte, n'a d'esprit, de grâce, de tact, de finesse et de séduction.

Avec toute l'apparence d'un abandon plein de charme, vous ne vous donnez jamais qu'à moitié; et nulle ne sait mieux tenir une pensée en réserve.

On vous aime, on vous recherche, on vous loue, et l'on croit vous bien connaître; mais, au résumé, seule vous vous connaissez à fond.

Aussi peu juste envers vous qu'envers les autres, habituellement tout vous déplaît; pourtant, en face du miroir qui reproduit votre délicieuse image, il vous arrive de vous laisser séduire, comme l'ont été tant d'autres, par la contemplation de cette vision charmante.

Avec un courage de lion, vous souffrez au moral comme au physique; mais vous vous découragez avec facilité.

Vous êtes extrême en tout, et vous ne savez jamais déguiser le ressentiment que vous laisse au

fond de l'âme l'égratignure que l'on vous a faite.

Les événements, les circonstances vous ont créée ce que vous êtes, plus encore que votre volonté ou vos calculs, bien que vous sachiez calculer.

Vous auriez pu être, en un mot, tout autre que vous n'êtes ; mais bien des gens se contenteraient de vous ressembler.

Dévouée autant qu'on peut l'être en amitié, vous savez conserver vos amis; et, sans amour-propre aucun, vous courez après eux, s'ils semblent un moment vous abandonner. S'il vous gêne d'être observée, vous aimez à être admirée.

Votre conversation est piquante, sérieuse, enjouée; et si vous parlez peu, vous réfléchissez beaucoup, échappant avec infiniment d'adresse à l'esprit qui vous cherche.

Vous pouvez blesser fortement; mais après, vous le regrettez avec sincérité, car, au fond, vous êtes bonne ; et si vous n'êtes pas précisément sensible, il vous déplaît d'affliger, et nulle ne sait mieux aimer.

Votre imagination est vive, votre âme passionnée; les difficultés vous irritent, et vous savez poursuivre un but avec une invincible persévérance.

Facilement égratignée par l'opinion du monde, elle peut aussi vous devenir indifférente, et vous savez la mépriser dans l'occasion ; semblable en cela au poltron, dont les circonstances font un brave.

Vous aimez assez peu la société des femmes, croyant y rencontrer des esprits jaloux, ou bien

des cœurs rivaux; et vous leur préférez celle des hommes qui vous admirent à l'envi, et avec lesquels la conversation vous paraît plus facile.

Habituellement souffrante, et retenue au coin de votre feu, vous vous êtes fait une société d'intimes, toujours heureux de se retrouver et empressés de venir vous chercher.

Vous regrettez peu le monde; cependant il vous plaît, et son agitation étourdit vos préoccupations.

Quitte à vous déplaire, laissez-moi vous dire, Charlotte, que vous êtes passablement coquette; et, cependant, rien ne peut vous arrêter pour prouver votre dévouement.

Vous méprisez le danger, et vous souriez à la difficulté; un malheur profond vous laisserait sans consolations. Jamais cœur ne fut plus généreux.

Mais comment vous quitter sans avoir parlé de ces blonds et longs cheveux qui tombent jusqu'à terre quand ils ne sont pas relevés avec grâce; de cette taille dont Hébé eût été jalouse, et de ce pied si petit, qui dénote la distinction répandue dans toute votre personne!

Surtout, n'allez pas vous offenser de ce portrait; mais laissez tomber sur moi un de ces regards qui subjuguent; et donnez-moi une de ces bonnes poignées de main qui annoncent que vous ne me gardez pas de rancune.

CAROLINE,

Mademoiselle de M*** demain comtesse de ***.

Cette gracieuse personne est aimable, gaie, vive, spirituelle, enjouée : un rien l'agite, la trouble ou l'émeut; un rien l'attriste, et peu de chose la distrait. Jamais caractère ne fut plus facile.

Passant de la peine à la joie par une transition subite, elle est aussi accessible à l'une qu'à l'autre.

Avec beaucoup de douceur, elle aurait peut-être plus de caractère qu'on ne lui en suppose, si on voulait la contraindre; et une chose qu'elle veut, elle la veut bien, sacrifiant plus facilement ses goûts que sa volonté.

Une fois dans le monde, elle en jouit et s'y amuse; mais si une circonstance quelconque l'en éloigne, elle s'en passe sans le regretter.

Son imagination est plus mobile que ne le sont ses sentiments; et quand elle a compris un de-

voir, elle en sent la portée, en adoptant toutes ses conséquences.

Le sacrifice qu'on lui impose lui coûte, et celui qu'on lui demande lui paraît léger.

Caroline met de la grâce à tout ce qu'elle fait; et quand rien ne la distrait, elle est aussi passionnée pour les arts que pour l'étude.

Il lui arrive bien parfois de mêler quelques distractions à ses lectures; son esprit alors est ailleurs, car il marche vite, et embrasse plus d'un objet.

Elle pense quelquefois avec tristesse et mélancolie, mais elle aime et cherche les distractions.

Avec beaucoup d'enfantillage et une âme passionnée, Caroline a une raison forte et un esprit droit.

Évitez de la contrarier, vous serez toujours assuré de l'amener à ce que vous demandez d'elle, en vous adressant à son cœur.

Elle a du tact et une grande habitude du monde; adroite à tout ce qu'elle veut bien faire, elle danse avec grâce, joue du piano à ravir, et chante avec une voix fraîche et une parfaite méthode.

Sa taille est aussi souple qu'élégante, sa figure est gracieuse, et sa physionomie animée fait deviner ce qu'elle ne dit pas.

Je ne puis achever le portrait de Caroline sans parler de sa noire chevelure, la plus belle qu'on puisse voir; ce qui devient de plus en plus rare chez les femmes auxquelles l'art du coiffeur n'est pas venu en aide.

CÉLESTE,

Madame G...

Quelle est cette illustration si jeune, si jolie, si gracieuse et si modeste, qu'elle se doute à peine de ses succès mérités?

C'est vous, Céleste, que je veux peindre; et si votre modestie s'en effarouche, d'autres, du moins, applaudiront à mes efforts, en vous reconnaissant à cette esquisse. Vous, si bien prise dans votre taille délicate et tout élégante; vous, si grande déjà par le talent, et dont les jolis yeux lancent des éclairs de génie; dont la renommée, à peine commencée, semble arrivée déjà à son apogée; vous, si mobile et si impressionnable, que la plus légère émotion vous trouble et vous abat! Avec quelle énergie pourtant vous savez vous relever pour vous remettre au travail!

Jamais satisfaite de vous-même, Céleste, vous êtes touchée des soins qu'on vous offre; votre renommée vous étonne; mais un éloge, sans vous inspirer le moindre orgueil, vous laisse à l'âme

une douce pensée de reconnaissance. Vous y voyez une marque d'intérêt, et l'affection à laquelle vous croyez peu, tant vous craignez l'illusion, vous touche cependant à l'excès.

Poëte par l'esprit le plus aimable et le plus inattendu, vous lui laissez toute la mobilité de votre imagination, en conservant au fond du cœur une profondeur de sentiments que rien ne peut altérer; et, susceptible d'enthousiasme et d'abandon, vous vous efforcez de tout donner à Dieu, pour ne pas trop donner à la terre.

Votre physionomie est piquante et enjouée; tous vos traits sont charmants, sans être précisément réguliers; et il y a autant de distinction dans vos petits pieds et dans vos mains toutes jolies que dans votre personne; mais c'est à peine si vous vous doutez de tous les avantages que le Ciel vous a donnés en partage, femme si candide et si profonde à la fois!

Trop réfléchir vous fait mal, trop sentir vous use; et vous demandez à votre poésie, tout élan et toute grâce, des distractions que votre cœur si pur craindrait de rencontrer ailleurs.

Si la contrariété vous égratigne, la peine vous accable. Vous voudriez ne rien sentir; mais votre âme déborde, et vos touchantes inspirations vous empêchent de trop penser.

Vous voir, Céleste, c'est vous connaître; et vous connaître, c'est vous apprécier. — Me pardonnerez-vous de vous avoir révélée aux autres et à vous-même?

CHÈRE AMIE (1).

Chère amie a la physionomie la plus fine, la plus expressive et la plus spirituelle; son esprit est piquant et original, sa mémoire à toute épreuve; son intelligence extrême, sa reconnaissance sans bornes, et son petit cœur des plus tendres.

Elle n'oublie jamais un service, et sait vous remercier avec une grâce qui n'appartient qu'à elle, avec une ingénuité tout enfantine.

Sa parole est un peu bruyante; sa taille est faite au tour; on la croirait entourée de neige, tant son teint est éclatant de blancheur, tant sa

(1) Si je me suis permis de placer, dans cette collection, le portrait de *Chère amie*, c'est afin de prouver l'influence d'une bonne éducation sur tout ce qui respire; et aussi, pour montrer qu'on peut avoir toutes les qualités de l'esprit et du cœur, sans avoir passé par les griffes de l'*Université;* et peut-être même, parce que d'heureuses circonstances, indépendantes de notre volonté, nous ont heureusement soustrait à ses enseignements mensongers.

chevelure onduleuse et soyeuse se joue avec légèreté autour de sa physionomie enjouée.

Chère amie n'aime pas la contrariété : elle écoute et comprend un reproche, en se révoltant contre la correction. Elle est aussi douce que sensible, aussi impétueuse que vive; sa vivacité même peut aller jusqu'à la colère; et, cessant un moment d'être bonne, elle se vengerait si cela était en son pouvoir.

Elle n'écoute, alors, elle n'entend plus rien; et toute à l'impression du moment, elle semble avoir oublié tout autre sentiment que celui de l'offense reçue; mais aussi, après, combien elle se repent et combien elle s'humilie, son cœur l'emportant sur une fierté naturelle à son caractère, et ses caresses vous dédommageant de sa violence et de ses espiègleries!

Chère amie est fidèle, exclusive, touchée d'une avance, bienveillante, mais préférant à tout celui qu'elle aime; et bien qu'un peu gourmande, elle abandonnerait la table la mieux servie pour suivre son ami.

Elle a su, par ses qualités charmantes, se concilier l'estime et l'affection de tous ceux qui la connaissent; et si l'on porte envie à celui qu'elle préfère, on ne lui en porte aucune à elle-même.

Chère amie, habituellement gaie, a parfois de la mélancolie, et son imagination est fort impressionnable.

Fière à l'excès, on ne la blesse jamais en vain; mais elle vous revient, ensuite, avec une ingénuité charmante : ses fautes sont rares et son repentir est sincère.

Mieux élevée que pas une de son espèce, elle est aimée et admirée de chacun. Nulle ne marche avec plus de grâce sur deux pieds; mais j'avoue, cependant, qu'il lui est plus commode et plus habituel de marcher à quatre pattes.

Telle est *chère amie,* telle est ma petite chienne chérie, dont j'ai naïvement retracé ici les perfections.

L'oreille fine et toujours au guet, jamais elle ne laisserait surprendre son ami.

Si j'ai une peine, elle la partage; si j'ai une joie, elle s'y associe; si je souffre, elle ne peut me quitter et semble souffrir avec moi.

C'est enfin l'amie, la compagne fidèle de ma vie, et lorsque je la perdrai, on devra me plaindre, car je la regretterai sincèrement.

M. LE DUC DE DOUDEAUVILLE.

Tous les malheureux l'ont pleuré, et la société entière l'a regretté comme un modèle de vertus et de bienveillance.

Chacun s'est empressé d'en faire l'éloge, mais nul n'en a mieux parlé que M. Charles Dupin.

Après cette plume éloquente, je devrais me taire, si mon cœur, autant que ma conscience, ne me reprochaient de laisser une pareille lacune à cette galerie de portraits.

Plus avancé et plus raisonnable qu'on ne l'est à cet âge, le duc de Doudeauville avait terminé son éducation à quinze ans; à seize, il était marié; à dix-sept, il était père. A vingt-cinq ans, il présidait une assemblée qui lui votait en masse des remercîments.

Tout à la fois enfant et homme sensé, il avait le charme de l'un, et les avantages de l'autre.

Protégée visiblement par le Ciel qui lui servit de guide et de boussole, son âme fut toujours religieuse, malgré tous les sarcasmes auxquels les

plus nobles croyances étaient en butte à cette époque, où les enseignements de Voltaire avaient régénéré la société.

La jeunesse du duc de Doudeauville se passa comme sa vie, sans qu'il eût un seul tort à se reprocher.

Excessivement timide, il fut, néanmoins, plein de bravoure, de sang-froid, de vivacité dans l'action.

Toute contrariété l'irritait malgré lui au dernier point, et sa physionomie exprimait les émotions violentes qui l'agitaient intérieurement.

Il se connaissait cette disposition, et il en souffrait; aussi sa vie fut-elle un perpétuel combat avec lui-même.

Doué d'un cœur sensible et bon, son esprit, naturellement porté à la critique, fût devenu facilement malicieux; mais il s'interdisait toujours une plaisanterie qui eût pu choquer celui auquel il s'adressait.

Avec beaucoup de douceur et d'aménité dans le monde, il avait, chez lui, le sentiment de la puissance et de l'autorité d'un chef de famille, et ne souffrait pas qu'on lui résistât.

Aimant à faire plaisir, il lui était doux d'accorder, mais il ne lui convenait pas qu'on exigeât; et l'autorité obtenant de lui, par devoir, une entière soumission, excitait pourtant dans son esprit des mouvements toujours étouffés de révolte intérieure.

Jamais une pensée personnelle n'entrait dans son cœur, et toujours porté à s'occuper des autres.

Assez susceptible par caractère, il se défendait de le paraître; son esprit, toujours modéré, le rendait l'ennemi de toute exagération de conduite et d'opinion; et s'il sacrifiait parfois cette dernière à ce qu'il regardait comme une obligation, c'était sans jamais abandonner sa pensée, ni renoncer à ses jugements.

Son esprit, quelque droit qu'il fût, s'égarait quelquefois sous l'empire d'une imagination trop vive; et il était alors assez difficile de le faire revenir, sans que jamais on pût accuser ni sa conscience toujours pure, ni son cœur vraiment sensible.

De cruelles souffrances furent imposées à sa vie; il les supporta avec une résignation sublime qui, jointe à une gaieté qui lui était naturelle, l'empêchèrent d'y succomber.

Le duc de Doudeauville semblait se multiplier pour obliger les autres, et plus de vingt sociétés utiles ou scientifiques le comptèrent pour leur président.

Il aimait les arts, la littérature, la poésie; mais s'occupant de mille choses à la fois, il avait peu le temps de les approfondir.

Partout on l'aimait autant qu'on l'estimait; ses discours étaient empreints d'une originalité piquante qui plaisait en instruisant; et ceux qu'il prononçait à la chambre des pairs étaient empreints d'indépendance, de force et de raison. Il avait pour le travail une étonnante facilité. Tous les manuscrits qu'il a laissés, et dont une partie, du moins, verra peut-être le jour avec le temps, témoignent assez de sa prodigieuse fécondité.

Résister à rendre un service était impossible à cette âme tendre et charitable : aussi obligea-t-il souvent sans calculer suffisamment le mérite de celui qui s'adressait à lui.

Ses manières étaient dignes, sa politesse extrême, et sa physionomie des plus spirituelles et des plus expressives.

Sa vie restera comme un modèle parfait, sans aucune tache, et sa mort comme un exemple de la douce et sublime confiance qu'éprouve le chrétien en s'endormant dans les bras du Seigneur.

ÉLISABETH,

Mademoiselle de L***.

Pauvre fleur, trop tôt ravie par le ciel à la terre, me sera-t-il permis de consigner ici le souvenir de ta courte existence? Faisant taire, pour un instant, les immortels et déchirants regrets d'un père, peut-être trouverai-je quelque douceur à retracer, comme observateur, l'ébauche de tes traits angéliques!

Vierge enlevée à quatorze ans à l'amour des siens, Élisabeth avait annoncé, dès sa plus tendre enfance, toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

Ses avantages extérieurs frappaient d'admiration tous ceux qui la voyaient. Nulle ne pouvait l'égaler en grâce, en charme, en amabilité, en beauté, en esprit, en raison.

Elle éblouissait par la fraîcheur de son teint; rien n'était comparable à ses beaux cheveux blonds; et l'expression de ses yeux, où se peignait un sentiment si pur, était irrésistible. Nulle ne

jouissait plus de la vie; elle semblait la dominer par sa force, et la retenir par sa grâce; sa taille était délicieuse, élancée; on lui eût donné dix-sept ans, et sa brillante santé rassurait son malheureux père.

A tous les charmes d'un caractère féminin, elle joignait des dispositions d'âme toutes viriles; on remarquait en elle une profondeur remarquable dans la manière de sentir, un courage sublime, un complet mépris de la douleur, une immense force morale pour la supporter; avec une imagination bouillante, elle était capable des résolutions les plus pénibles, et possédait une énergie qu'on eût admirée dans un homme de trente ans; une force physique qui devait éloigner l'idée d'une fin si prématurée; une âme passionnée avec toute l'innocence de son âge; une extrême vivacité qu'elle savait contenir quand le premier moment ne l'avait pas emportée; une apparence de légèreté avec une raison profonde; l'âme la plus tendre, un esprit déjà développé, des raisonnements bien au-dessus de ses années, avec tous les aimables enfantillages du premier âge!

Quel délicieux mélange de nuances opposées, et quelle femme mon Élisabeth promettait à l'avenir!

Ce composé d'éléments si différents eût été effrayant quelquefois par la violence de ses luttes, si la raison qui dominait toutes les facultés de cette jeune âme, ne les eût toujours maintenues en équilibre.

Élisabeth avait un charme qui la faisait chérir par tous ceux qui l'approchaient. Il était impos-

sible de ne pas sentir tout ce que promettait cet enfant vraiment extraordinaire, et qui avait déjà vécu bien plus d'années que son âge.

Sa mémoire était surprenante : à peine avait-elle lu deux fois une leçon, qu'elle la récitait à l'instant! Dès sa plus tendre enfance, elle écoutait tout en jouant ce qu'on disait; et ses jugements sur les hommes comme sur les choses étonnaient, dès lors, ceux qui se trouvaient à portée de les entendre.

A des dispositions intellectuelles si précoces, elle joignait l'adresse des fées; elle faisait tout ce qu'elle voulait de ses doigts et de son esprit; et dès qu'elle consentait à s'appliquer, elle était certaine de réussir.

Pendant le cours de sa cruelle maladie, son unique distraction fut de penser aux autres. Leurs intérêts étaient les siens, tous les gens de la maison l'occupaient, chacun avait part à sa pensée comme à sa reconnaissance; aussi chacun la chérissait-il à l'envi!

La violence naturelle de son caractère avait fait place à une douceur sans partage et à une résignation digne des élus du ciel.

Chère Elisabeth, sublime enfant, qui t'es purifiée par la souffrance, la résignation et le courage! Avec un cœur tel que le tien, tu aurais trop souffert en ce monde; avec ton imagination et tes moyens de plaire, tu aurais été trop exposée dans cette vallée de larmes et de fausses joies! Je me résigne à mon malheur, en songeant que tu goûtes, dans toute sa plénitude, le bonheur éternel des saints.

ÉLISABETH,

Comtesse de V***.

Hier, Madame, j'entendais la messe à quelque distance de vous et de votre charmante petite fille; et la pensée m'est venue que votre joli portrait manquerait à ma galerie.

J'ai beaucoup connu votre mère, enlevée trop tôt à l'affection de ses nombreux amis : elle était une des femmes les plus aimables, les plus simples, les meilleures et le plus justement recherchées de son époque.

On voit renaître dans sa fille cette charmante personne; mais vous joignez, Élisabeth, à toutes les qualités de son esprit et de son cœur, une originalité piquante qui est votre propriété.

Vos idées sont bien à vous, et il est rare que vous empruntiez ou que vous acceptiez celles des autres.

Sans aucune pédanterie, vous avez assez de confiance en vous-même; et avec de la bonté, vous

deviendriez facilement piquante, si l'on pouvait vous blesser.

Avec une grande vivacité d'imagination, vous avez beaucoup de raison, et vous êtes douce avec assez de violence. Pour vous faire céder à une volonté, il est sage de prendre un chemin détourné.

Vous aimez vos devoirs, non pas précisément parce qu'ils vous paraissent une obligation sacrée, mais bien parce qu'ils vous plaisent; ce qui doit vous donner un nouveau charme aux yeux de ceux qui vous chérissent.

Difficilement vous accordez votre confiance; mais si une fois vous avez de l'affection, elle devient un lien solide.

Le plaisir, sans vous être nécessaire, vous plaît, et le monde vous amuse; vous aimez la lecture, et l'instruction; et l'esprit a pour vous beaucoup de charme; souvent distraite, vous aimez à écouter.

A pied, comme à cheval, vous avancez avec grâce, et vous courez dans la vie, songeant plus à la veille qu'au lendemain.

Vous avez un tact exquis, un esprit fin, avec un goût parfait; et sans vous donner l'air à peine d'y penser, vous savez toujours ce que vous faites et ce que vous dites.

Vos jugements sont arrêtés comme vos opinions. Sont-ils toujours impartiaux? c'est à ceux qui vous approchent à en juger.

Vous êtes, enfin, un type tout à part; une personne piquante, remplie de charme; et avec votre physionomie animée, votre tournure élégante,

votre malin sourire, votre taille élancée, vous serez toujours remarquée dans la foule.

On pourrait vous supposer un peu dédaigneuse, tandis que vous n'avez qu'une juste fierté.

Serez-vous, Madame, aussi indulgente que le ciel, et me pardonnerez-vous cette distraction d'un moment qui sera suivi d'un plus long souvenir?

ERNESTINE,

Marquise de R***.

Figurez-vous tout ce qu'il y a de plus séduisant par le cœur le plus tendre, l'esprit le plus distingué, la figure la plus gracieuse, le regard le plus doux, le sourire le plus aimable, la physionomie la plus expressive, la taille la plus souple, les talents les plus variés, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite de la femme la plus attachante qui fut jamais!

Ayant personnellement assez de force de volonté, elle ne savait pas résister à celle de ses amis; mais elle souffrait à en mourir si on l'affligeait. Être agréable à ceux qu'elle aimait, était son occupation comme son bonheur, et les contrarier était pour elle chose impossible.

Son imagination était aussi vive que sensible, sa pensée toujours bonne, sa parole toujours indulgente.

Douée de facultés intellectuelles peu ordinaires,

jamais elle ne les fit briller aux dépens des autres; son indulgence était extrême.

Franchement religieuse, son cœur était plein de foi, mais trop de pratique la fatiguait. Il y avait dans son maintien, comme dans toute sa personne, un abandon gracieux, une nonchalance aimable.

Elle n'est plus, hélas! cette Ernestine qui fut ma sœur si tendrement aimée; c'est avec mes larmes que je voudrais écrire son portrait, et ceux qui l'ont connue, et qui ne peuvent l'avoir oubliée, la reconnaîtront à cette esquisse.

Elle était jeune encore, lorsque la naissance d'un second enfant lui coûta l'existence; et, en mourant, elle a du moins légué son esprit à sa fille.

La mort d'Ernestine fut semblable à sa vie : douce, résignée, pieuse, sensible et courageuse.

Elle consolait ceux qui pleuraient auprès de son lit de douleurs, et elle savait encore s'oublier pour songer à eux.

Sa résignation pieuse égala son courage héroïque; et si elle souffrait beaucoup, c'était sans exhaler une seule plainte.

Les soins et les conseils d'une mère angélique lui ont ouvert les portes de l'éternité.

Puisse-t-elle, du haut du ciel, jeter un regard de pitié sur celui qui la pleurera jusqu'à son dernier soupir!

ÉMILIE,

Duchesse de N***.

Dans ce corps tout petit, tout grêle, habite une âme de feu, et un des esprits les plus distingués.

Le regard de madame la duchesse de *** est moins bienveillant peut-être que sa personne; et sa bonté est l'effet de sa volonté, car elle vous accablerait d'un seul mot, si elle avait l'intention d'être méchante.

On ne la blesse pas en vain; mais lorsqu'on est capable de l'apprécier, elle vous en sait gré, et vous en marque une gracieuse reconnaissance.

On n'est ni plus spirituelle, ni plus aimable, ni mieux instruite; sa conversation est piquante, remplie de charme et d'intérêt.

Ses idées sont fixes avec une imagination vive et un peu mobile, avec un cœur plus passionné encore qu'uniquement sensible.

Sa volonté est forte, et c'est avec persévérance et finesse qu'elle suit le plan qu'elle s'est tracé.

Avec une apparence d'abandon, elle ne livre que difficilement sa pensée.

Il est rare et presque impossible de pousser plus loin qu'elle ne le fait, le dévouement en affection; et rien ne l'arrête ni la rebute, si toutefois elle est sûre d'être comprise de l'être auquel elle se sacrifie.

Avec beaucoup de vivacité, et même un peu d'impatience et de violence dans l'occasion, elle parvient à se modérer, et à paraître calme alors qu'elle est violemment agitée.

La duchesse de *** n'oublie rien, ni le bien, ni le mal; et son esprit, autant que son cœur, se souviennent toujours. C'est enfin une personne que l'on craint sans trop savoir pourquoi, et que l'on recherche en s'en rendant raison.

ÉMILIE,

Comtesse de Q***.

Il est de ces souvenirs qui restent gravés dans le cœur, bien plus encore que dans la mémoire. C'est un hommage de respect et d'affection sincère que je rends ici à celle qui est maintenant un ange dans le ciel.

Vous avoir connue, c'est vous avoir appréciée, Amilie! Ame si tendre, comment auriez-vous pu résister aux orages inséparables de l'existence? Votre vie a été une vie de sacrifices et d'abnégation; jamais vous n'avez rien calculé pour accomplir vos devoirs; mais la force que vous mettiez à les remplir vous a usée avant l'âge.

Votre cœur, trop sensible pour ce monde, devait être brisé par les émotions.

Vous preniez au bonheur avec enthousiasme, à la peine avec déchirement. La délicatesse, la finesse, l'élégance exquise de toute votre personne étaient d'un effrayant augure pour qui con-

naissait la puissance de votre âme; on devait frémir au contraste de tant de force morale avec tant de faiblesse physique; aussi la fragile enveloppe ne s'est-elle que trop tôt brisée!

Vous avanciez dans la vie, comme un soldat valeureux, seul contre une puissante armée; dangers, obstacles, difficultés, rien ne pouvait vous étonner ni vous faire reculer d'un pas; mais hélas! vous avez succombé dans cette lutte inégale, et aujourd'hui les larmes de vos amis se mêlent à votre pensée.

Un jour vint où il fallut vous séparer de tout ce qui vous était cher; l'épreuve était au-dessus de vos forces, et vous deviez échouer sur ce rocher isolé où vous avaient reléguée vos devoirs.

Il y avait dans toute votre personne un charme et une grâce infinis; vous planiez sur la terre comme un nuage aux formes élégantes qui ne fait que paraître pour retourner au ciel.

Votre bienveillance habituelle n'a jamais exclu ce qui peut donner du piquant à l'esprit, vous étiez bonne sans faiblesse.

Vous faisiez aimer, par votre exemple, les préceptes sévères qui furent la règle de toute votre conduite.

Vous étiez douce, ingénue, impressionnable, bienveillante, et jamais un mot blessant n'est sorti de votre bouche. Si parfois votre pensée était un peu malicieuse, vous saviez toujours en arrêter l'expression au passage.

Tout ce qui vous a connue vous chérissait, tous vous aimaient en vous respectant.

Pleine de talents de tout genre, vous les cachiez, au lieu de les faire valoir.

L'amour-propre vous paraissait une puérilité; vous étiez trop supérieure par l'esprit et par le cœur, Émilie, pour être jamais orgueilleuse.

Votre conversation était facile, piquante, insinuante.

Qui eût pu résister à votre expression si bienveillante et si sincère! On vous croyait, on vous suivait, on vous aimait.

Vous revivez dans ceux qui vous doivent le jour; fière de votre ouvrage sur la terre, maintenant ange dans le ciel, votre sollicitude maternelle veille sur eux; et l'on vous invoque aujourd'hui avec la même confiance qu'on vous aimait jadis.

Vous louer durant votre vie eût blessé votre modestie; mais vous rendre, alors que vous avez cessé de vivre, la justice qui vous est due, c'est remplir un devoir, en offrant à la pensée de tous un noble exemple et un parfait modèle.

EMILIE,

Baronne d'E***, ou la maîtresse de maison.

C'est vous, Madame, que je choisirai comme le type et le modèle le plus parfait de la maîtresse de maison. Quel salon oserait rivaliser avec celui dont vous êtes l'âme, par la grâce, la tenue, l'obligeance, le bon goût et les soins empressés dont chacun de vos convives pourrait se croire l'unique objet!

Être admis chez vous est une distinction qui devient surtout flatteuse, par la bienveillance que vous savez répandre sur tous ceux qui vous entourent.

Auprès de vous, nul ne peut se croire oublié; car vous avez, pour chacun, des mots gracieux et vrais qui lui prouvent que, de quelque genre que soit son mérite, vous avez su le discerner.

Nulle ne fait un plus noble emploi de sa fortune que vous, Émilie. Vous aimez les arts en les encourageant; et les artistes que vous recevez,

avec une grâce toute particulière, rivalisent chez vous de zèle pour mériter votre suffrage.

Assez distraite par caractère, vous ne l'êtes jamais pour ceux que vous recevez; et votre politesse est d'autant plus flatteuse, qu'on sent qu'elle est l'expression d'une âme sincère et bienveillante.

Il y a beaucoup de tenue dans votre conduite, et de flexibilité dans votre caractère. Si l'on vous blessait, vous le sentiriez vivement, tout en sachant pardonner; mais qui l'oserait!...

Votre cœur est sensible, et vous êtes plus vive qu'on ne le pense; mais la plus sévère raison a toujours contenu votre imagination qui n'a jamais calculé que ses devoirs. La reconnaissance est pour vous un sentiment sacré, d'autant plus facile que vos soins sont vivement appréciés par celui qui a su vous préférer à toutes.

La pureté de votre vie, tout exemplaire, vous permet d'attirer le monde à vous, sans avoir rien à craindre de ses observations.

Votre nom n'a jamais été mêlé qu'au récit d'œuvres charitables; dans ceux qui vous entourent, vous ne trouvez que des amis et point d'envieux; votre beauté les charme, votre bonhomie les touche, votre bonté les attache. Aussi tous ont su apprécier votre distinction si parfaite, votre délicatesse, votre simplicité, votre élégance native; et vous avez su trouver, Madame, le secret de recueillir partout la louange, sans provoquer la critique.

ERNESTINE,

Comtesse de ***.

Pourquoi, Madame, la nature a-t-elle été si prodigue et si sévère envers vous? C'est qu'elle vous a jugée digne de supporter les épreuves les plus pénibles, et qu'elle vous aime encore plus pour l'autre monde que pour celui-ci. Mais, avec quel courage vous supportez les maux de la vie, avec quelle résignation vous les acceptez, et avec quelle simplicité vous en parlez!

Vive et nerveuse comme vous l'êtes, il y a du mérite à rester douce et à conserver une égalité d'humeur qui fait le charme de votre intérieur.

Un fond de gaieté naturelle à votre caractère combat heureusement chez vous des dispositions mélancoliques.

En craignant de sonder la gravité de l'existence, vous aimez à vivre; un rien vous distrait, un rien vous donne de noires pensées.

Vous croyez assez facilement ceux qui vous

parlent, mais vous n'agissez qu'avec infiniment de retenue : l'affection vous touche, et l'intérêt vous rend reconnaissante.

Vous êtes bonne, naturelle, compatissante à l'excès, et charitable par instinct. Pour vous distraire un moment de vous-même, il suffit de vous parler des souffrances qu'on éprouve.

Vous savez écouter, mais vous saisissez la parole au vol, et vos réponses sont toujours aussi promptes qu'inattendues. Votre esprit est piquant, parfois malicieux; mais il se reprocherait de briller au prix d'une méchanceté.

Vous avez renoncé aux succès d'un monde que vous jugez en l'aimant; et cependant votre beauté, comme aussi les charmes de votre personne, vous donneraient des droits à ces succès.

Enfin, Madame, on vous plaint en vous aimant, on vous respecte en vous appréciant.

EULALIE,

Comtesse de ***.

Peu vous égalent en élégance et en distinction, Madame; mais pour vous bien connaître, il ne suffit pas de vous rencontrer, il faut vous étudier avec soin, et vous chercher avec persévérance, car vous échappez souvent à l'observateur, en riant de ses mécomptes.

Si vous n'êtes pas toujours précisément indulgente, Eulalie, et toujours bonne, vous n'êtes jamais méchante; vous êtes dévouée à l'excès, et vos soins sont toujours désintéressés autant que sincères.

Vous avez peine à dissimuler la pensée qui vous occupe; et votre parole est plus prompte que réfléchie.

Votre conversation, variée à l'infini, et souvent originale, a autant d'intérêt que votre personne a de charme.

Malheur à celui que vous surprenez par une repartie aussi prompte qu'inattendue!

Vous savez peu vous contraindre; vous aimez ou bien vous détestez, et l'on ne vous déplaît jamais à moitié.

Vous êtes vive, impétueuse, souvent distraite; vos actions sont toujours en accord avec vos sentiments que vous ne savez jamais feindre.

Vos résolutions sont fortes, et vous y tenez; car elles sont en général dictées par le cœur ou la conscience.

Vous êtes bien un peu coquette..., mais vous l'êtes sans calcul : il vous est si doux et si facile de plaire, que, sans courir jamais après les succès, vous aimez assez à les connaître; et votre franchise est si grande dès le début, que vous ne pouvez jamais vous reprocher d'avoir trompé celui qui vous parle de son affection.

Vous avez beaucoup d'amis, et vous les méritez, Eulalie. Si vous avez inspiré un sentiment plus vif, du moins vous ne l'avez jamais accepté que dans les conditions qui le rendaient légitime.

Peu de personnes ont été plus aimées et mieux appréciées. Sûre dans vos relations, et constante dans vos affections, vous gagnez beaucoup à être bien connue.

L'exercice vous est nécessaire au moral comme au physique. Vous dansez avec grâce, et montez à cheval comme un ange.

Vous ne marchez pas dans la vie, vous y courez avec impétuosité; tandis que bonne, tranquille au sein de votre famille, et au coin de votre feu, vous y rencontrez un bonheur que vous n'éprouvez pas le besoin de chercher ailleurs.

Si vous avez des envieux, vous n'avez pas du

moins un ennemi. Que pourrait-on dire de vous, hormis le bien que vous méritez à tant d'égard!

Vous êtes aimable, spirituelle; votre physionomie est expressive, et votre regard pénétrant.

Absorbée par le sentiment maternel, vous vivez de votre fille, et rien que pour elle. Elle a tous vos sentiments, toutes vos pensées, tous vos moments.

Puisse cette charmante enfant, pour votre bonheur, et aussi pour celui des autres, ressembler en tout à sa mère!

ÉLISA,

Comtesse H. de ***.

En vérité, Élisa, vous avez l'air parfois si dédaigneux, que la peur me saisit au cœur en prenant la plume pour écrire votre portrait.

Hâtons-nous de dire, pour nous rassurer, qu'il est difficile d'être plus gracieuse, plus polie, et de faire avec tous des frais plus aimables.

Si vous plaisez à tous généralement, tout le monde ne vous plaît pas; mais on aurait assez de peine à deviner vos répugnances, tant elles sont dissimulées avec grâce.

Raisonnable par instinct, et aussi, grâce à une volonté qui exerce un grand empire sur vous-même, vous aimez le monde, le plaisir, la danse, voire même la polka, où vous excellez.

Vous mettez, en un mot, de la grâce à tout ce que vous faites; et vous vous exprimez avec une rare élégance.

Votre parole est prompte, vous avez la repartie piquante, et vous savez captiver l'attention de vos

auditeurs, sans être redevable de cet avantage au retentissement d'un organe sonore et d'une prononciation nette et vibrante.

Votre mise est toujours du meilleur goût; et l'on se demande si c'est elle qui fait valoir votre taille charmante, ou si c'est votre taille qui pare votre mise!

Vous avez avec la légèreté de l'oiseau quelque ressemblance; et cependant, il y a de la profondeur dans vos sentiments, avec une grande résolution dans votre pensée, et la plus excessive mobilité dans votre esprit.

L'ennui vous pèse, mais vous savez le supporter. Vous exercez sur vous-même un grand empire, en aimant assez à en faire l'essai sur les autres.

Il vous déplaît qu'on ne vous comprenne pas à la première vue; et la contrariété vous irrite en vous amusant.

En vous donnant l'air de ne rien vouloir, vous voulez toujours quelque chose; vous êtes bien un peu impérieuse, mais votre empire est d'autant plus assuré, qu'il est toujours gracieusement exercé.

Vous êtes vive, douce, arrêtée dans vos idées; mais vous savez trop bien comprendre les devoirs de mère, d'épouse, de sœur et d'amie, pour jamais les oublier.

On vous connaît généralement assez peu, et il vous plaît assez de vous donner en problème.

Vous êtes, au milieu du monde, une actrice charmante qui joue son rôle avec autant de charme que de naturel.

Vous avez de l'esprit, de l'instruction, sans aucune pédanterie, et si vous n'êtes pas exempte de quelques prétentions, il est vrai de dire que personne ne les justifierait mieux. Adroite à tout ce que vous faites, à peine un ouvrage est-il commencé que vous voudriez le voir achevé, afin d'en commencer un autre.

Votre commerce est aussi doux que facile, et vous n'êtes pas moins aimable dans votre intérieur que dans la société.

Vous laissez, avec une extrême adresse, à chacun l'espoir de vous plaire, sans accorder réellement de préférence à personne; et les hommes passent devant vous comme des marionnettes qu'il vous amuse de faire jouer à votre gré. Coquette de superficie avec tous, vous ne l'êtes sérieusement avec aucun.

Toute résistance vous révolte ; la critique vous égratigne ; un compliment vous fait sourire.

Je crois vous avoir devinée, Élisa, mais je suis assuré d'avance que vous n'avouerez pas votre portrait. Il vous eût déplu qu'il n'eût pas existé ; mais vous n'accorderez au peintre aucun droit à votre reconnaissance : il ne vous demande qu'un souvenir.

FÉLICIE,

Marquise de ***.

Être bizarre, original, spirituel et presque fantastique ; rempli de charme, séduisant, mobile ; taille de nymphe, physionomie gracieuse, expressive et parfois dédaigneuse ; regard perçant qui vous subjugue ; parole qui vous entraîne ; enthousiasme qui vous séduit ; caractère inébranlable dans ses résolutions ; esprit distrait qui écoute peu et répond toujours à sa pensée ; cœur d'amazone, aussi intrépide au feu qu'à la poursuite d'un cerf ; caractère d'homme, avec toutes les grâces de la femme la plus séduisante ; plus passionnée que vraiment sensible ; détestant la contrariété, et ne comprenant pas qu'on puisse penser autrement qu'elle ; cherchant peu à éclairer ceux qui sont dans l'erreur, et n'abandonnant jamais son opinion ; vous écrasant d'un mot, et, sans s'en donner l'air, calculant beaucoup.

Vive, impétueuse, enthousiaste, un peu exagé-

rée, telle enfin vous m'avez apparu, Félicie.

Vous plaire n'est pas facile; mais il n'est preuve de dévouement que vous ne fussiez portée à donner, point de sacrifices que vous ne fussiez disposée à faire à celui qui aurait été assez heureux pour y parvenir.

Toujours de bonne foi avec vous-même, vous croyez à vos sentiments la durée de la vie, mais leur impétuosité même nuit à leur fixité.

Quand vous formez un plan, il vous semble que rien ne peut ni ne doit vous résister : les difficultés n'ont rien qui vous effraye; et si vous songez aux obstacles, c'est uniquement pour vous occuper de les vaincre.

Fière du nom que vous portez, vous en connaissez toute la valeur; et vous ne resterez jamais au-dessous des obligations qu'il vous impose.

Douée du caractère le plus indépendant, vous pouvez être dominée par la crainte ou bien par la passion; mais en vous soumettant, vous vous révoltez intérieurement; s'il est difficile d'être plus aimable que vous ne l'êtes, il est difficile aussi d'être moins bonne, quand on vous heurte ou qu'on vous méconnaît.

L'agitation vous use, mais elle vous plaît : l'inconnu pique votre curiosité, et l'extraordinaire a de l'attrait pour votre esprit aventureux.

Vous êtes, enfin, tout autre qu'une autre; vous êtes l'original le plus piquant, et l'on ne ferait de vous, en cherchant à vous imiter, qu'une mauvaise copie.

Il y a, dans votre esprit, autant de supériorité

que dans votre caractère et que de distinction dans toute votre personne.

Pour vous attacher, il ne faut pas le chercher, mais vous étonner en piquant votre curiosité.

Ayant beaucoup lu et beaucoup retenu, vous êtes beaucoup plus instruite que ne le sont la plupart des femmes; mais vos occupations, variées à l'infini, vous fixent peu, et vous aimez à en changer.

Vous êtes rarement à la chose que vous faites, et vos pensées ont souvent une impétuosité qui vous effraye.

Vous résistez plus facilement aux autres qu'à vous-même; et si vous cherchez à les dominer, vous pensez moins à vous combattre.

En croyant à votre destinée, vous vous laissez entraîner par elle, et souvent elle marche bien vite.

Si vous formez un projet, vous en pressez l'exécution avec une ardeur infatigable.

Le plaisir vous enivre, sans avoir pour vous beaucoup d'attrait; vous aimez tout, et en résumé, vous n'aimez pas grand'chose.

Il a manqué à votre existence, ces enfants qui font le bonheur et la gloire de la femme, en donnant à ses idées, comme à sa conduite, une fixité qu'elles ne peuvent avoir sans eux.

Quand la religion vous parle à l'âme, c'est presque avec excès; et, quoique votre âme indépendante se fatigue par moment de subir un joug quelconque, vous revenez toujours à la source de

toute vérité, parce que vous avez une foi véritable au fond du cœur.

Vous êtes trop supérieure, Félicie, pour ne pas me pardonner d'avoir essayé de vous deviner.

LE GAMIN DE PARIS.

C'est un type tout exceptionnel que celui du gamin de Paris.

Bon enfant au fond, malin, gai, aimable, spirituel, inoffensif, mais ne souffrant pas qu'on le blesse; sans souci du jour, ni du lendemain, ne résistant ni à la tentation de placer son mot, ni à l'espérance d'un plaisir; esprit aux saillies piquantes, aux reparties hardies, ne cédant le pas à aucune supériorité, à aucune puissance, pas même à celle du danger; ne sachant se refuser ni à un coup de poing qu'on lui offre, ni à une partie qu'on lui propose; ne prenant pas la peine d'avoir une croyance religieuse, et ne réfléchissant jamais avant d'agir.

Nullement méchant, mais capable de tours pendables; le gamin de Paris a certain honneur à sa façon, car il est incapable généralement de vous tromper, ou d'abuser de la confiance que vous lui témoignez.

Jamais l'intérêt ne le guide; il donne d'une

main ce qu'il a reçu de l'autre, et il est toujours prêt à vous rendre service, sans jamais s'en faire valoir.

Peu sensible, il ne voit pourtant jamais la douleur sans chercher à la soulager; capable de faire tomber par un croc-en-jambe ce jeune homme qui s'appuie nonchalamment sur sa canne, et de soutenir avec sa force enfantine ce vieillard qui ne peut marcher, il se rit de tout et joue avec tout, hors avec le malheur : d'une indépendance sans bornes, se riant de vos ordres comme de votre personne, ne se laissant imposer aucune obligation et se faisant une conscience et des devoirs à sa manière.

Capable de travail et s'amusant après comme un fou, sautant, dansant, caracolant, dénichant un nid, grimpant sur les toits; le soir, au théâtre, vous étourdissant de ses cris, et vous inondant de ses écorces d'oranges; regardant toujours à côté de lui, et jamais devant, vous dévisageant, et vous faisant une malicieuse grimace derrière le dos; bon enfant, si vous lui parlez avec amitié, mais fier et hautain, si vous avez l'air de le dédaigner; habituellement assez méfiant et parfois trop confiant, dupe et dupant, brouillon et rusé.

Aimant ses amis autant que sa famille, et faisant enrager les uns comme les autres; triste de les avoir affligés et prêt à recommencer le lendemain; se repentant souvent, sans jamais se changer; tel est le gamin de Paris.

M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Homme petit et pâle, à la physionomie expressive et souffrante, au regard spirituel et perçant, parfois dédaigneux, d'une bravoure peu commune, d'un sang-froid imperturbable; d'un caractère qu'aucune difficulté ne peut faire reculer, qu'aucun obstacle ne peut vaincre; ayant peu de croyances religieuses, mais des idées fort arrêtées, avec une volonté de fer qu'il dirige vers le but qu'il s'est fixé, sans jamais se décourager, et sans avoir toujours assez calculé les moyens qu'il emploie pour l'atteindre.

Estimant peu les hommes, et croyant n'être que juste envers eux, en les jugeant avec sévérité.

Esprit supérieur, aux profondes conceptions, aux vastes projets, homme d'un vrai talent, abordant toutes les questions sociales et politiques avec une égale lucidité. Hardi et presque téméraire avec sa plume aussi bien qu'avec son épée.

Inaccessible à la crainte, bravant l'opinion, se jouant de la critique, et regardant quelquefois la

mort, avec un sourire mélancolique, comme le seul refuge à une existence qui lui pèse trop souvent.

Violent et sachant contenir l'impétuosité de son âme sous les apparences d'un calme imperturbable. Lisant beaucoup, n'oubliant rien, et sachant suffire à tout et à tous; grandissant enfin tous les jours dans l'opinion même de ceux qui l'ont jugé avec le plus de sévérité.

Travailleur infatigable, ayant renoncé aux plaisirs comme à la société; mais aimant les succès et les poursuivant pour donner un aliment à son activité.

Fier dans l'habitude de la vie, avec beaucoup de charme dans l'intimité.

Grand observateur, sachant se taire pour écouter et penser; méditant toujours, et sentant ce qu'il vaut, en souffrant de ce qui peut lui manquer.

Cent fois plus indépendant de caractère que de position, M. de Girardin a été en butte à toutes les critiques comme à toutes les persécutions; mais, il faut le dire, un homme qui ne se dérobe à aucun des coups qu'on cherche à lui porter, intéresse quoi qu'on en ait.

Par les circonstances où il s'est trouvé placé lors de son début dans la vie, M. de Girardin a eu à lutter à la fois contre les hommes et contre les choses; et ce n'est qu'en faisant la part de ces pénibles circonstances et des difficultés qu'il a eues à vaincre, qu'on peut le juger avec impartialité.

Malgré tant d'obstacles il est resté debout; il est aujourd'hui député, qui sait ce qu'il peut devenir! Ses ennemis mêmes les plus acharnés, ré-

duits au silence par tant de tentatives inutiles, sont forcés de rendre au moins justice à ses étonnantes facultés comme à une intrépidité et à une supériorité de caractère peu communes.

M. de Girardin n'est pas tout ce qu'il eût pu être; et très-probablement, il n'est pas encore aujourd'hui ce qu'il deviendra.

MADEMOISELLE G. DE M.

Mademoiselle *** possède un visage agréable; en voyant le sourire gracieux qui entr'ouvre ses lèvres, on croirait qu'une douce joie enivre son âme; cependant ce sourire et ce front serein cachent une profonde mélancolie, de longues infortunes, des combats cruels et de tristes déceptions.

La force de son caractère et l'empire qu'elle a su prendre sur les mouvements impétueux de son âme répandent sur ses traits une expression d'insouciance qui cache des chagrins amers.

Sa persévérance, sans se laisser rebuter par aucun obstacle, est parfois capricieuse comme son esprit; aussi la voit-on abandonner, sans motif réel, ce qu'elle poursuivait naguère avec ardeur, et ce qu'elle reprend plus tard avec l'impétuosité de son caractère. Indépendante et fière, son front ne s'abaisse jamais; et l'adversité la rehausse, au lieu de l'accabler.

Impressionnable au suprême degré, elle ne sait

pas feindre, et les mouvements de son visage révèlent ses moindres émotions.

Mobile et profond à la fois, son esprit vous échappe au moment où vous croyez le saisir; et rien n'est plus difficile que de le fixer.

Malgré sa foi vive et sincère, un désir de tout approfondir et de tout comprendre, qui n'est pas sans inconvénient à son âge, lui enlève une partie des consolations que la religion pourrait lui offrir.

Son imagination l'entraîne souvent en dehors du vrai, mais sa raison l'y ramène. L'illusion lui plaît, et elle la craint; la vérité l'effraye, et elle la cherche.

Charitable et bonne, elle oublie ses chagrins pour ceux d'autrui; et pour cette imprévoyante personne le jour n'a pas de lendemain.

M. HUTTEAU D'ORIGNY.

Bon, loyal, généreux, dévoué, délicat, spirituel, instruit et d'une originalité piquante, racontant bien, et n'oubliant rien; bon mari, excellent père, conseil éclairé, grand travailleur, et aimant le monde où il est apprécié; ami sûr, confident discret; doué d'un caractère énergique et d'un courage moral peu ordinaire. Ne courant pas après l'occasion de se faire valoir, mais ne reculant jamais devant elle; imagination vive, impressionnable : tel est M. Hutteau d'Origny.

Souple dans l'habitude de la vie, il peut et sait devenir très-roide dans l'occasion; et il a autant de noblesse au cœur que dans l'esprit.

Il plaît, on l'aime, on le recherche; il est simple, sans pédanterie, naturel avec grâce, et a souvent de l'inattendu dans la conversation.

Il a beaucoup lu, et use sa santé à force de travail; jamais distrait quand il s'occupe, il aime la distraction et y prend goût avec ingénuité.

Sa politesse est toujours de bon goût, et sa galanterie aussi aimable que recherchée.

M. Hutteau d'Origny a dans l'âme une grande élévation de sentiments et de la chaleur au cœur, avec une bienveillance naturelle qui l'égare parfois sur le compte de ceux qu'il aime.

Ses opinions sont invariables, généreuses; et malgré la mobilité de son esprit, il a beaucoup de profondeur dans les sentiments.

Il admire tout ce qui est beau et grand, et surtout ce qui est bon.

Si la controverse lui plaît, l'esprit de contradiction l'irrite; il sait écouter vos opinions, sans changer les siennes.

Tous ses devoirs lui sont sacrés; et tout en ayant dans le caractère une faiblesse qui n'est pas sans charme, il sait, dans l'occasion, s'armer d'une grande fermeté.

Sans négliger les petites choses, il peut apporter quelquefois un peu de paresse et d'indifférence aux plus grandes, surtout si elles lui sont personnelles.

C'est une tête forte, politique, organisatrice et administrative.

Dans toutes les positions il a su se faire aimer, respecter et considérer; car, à un désintéressement complet, M. Hutteau d'Origny joint dans les affaires autant d'ordre que d'économie.

M. VICTOR HUGO.

Homme de cœur et de génie, ne lui en veuillez pas des écarts d'une imagination qu'il ne sait, ni ne peut maîtriser.

Plaignez-le des brèches qu'il fait, sans le vouloir, à sa couronne.

Ses intentions sont bonnes; mais il n'y a ni règles fixes, ni principes arrêtés dans cet esprit qui ne veut reconnaître ni bornes ni limites.

Indépendant par caractère, il suffirait qu'on voulût le contraindre pour qu'il vous échappât.

Tant de lauriers cueillis à un si jeune âge sont bien faits pour tourner une tête; et il faut avoir une grande dose de bonhomie pour en conserver encore, avec l'amour-propre que les éloges de tout genre ont dû donner à un homme d'un tel mérite.

Victor Hugo, sensible à la louange, ne l'est pas moins à la critique, mais il ne l'écoute que pour se révolter contre elle; et, convaincu qu'il est dans le droit chemin, il ne se sent nullement disposé à en changer.

Vif, impressionnable, irascible, impétueux, fortement préoccupé lorsqu'il médite un ouvrage, ou qu'il y travaille; le *far niente* a aussi pour lui un grand charme.

C'est, en un mot, un poëte aimable qui n'a rien de fixe dans les idées, qui prend la plume et la laisse courir avec rapidité, sans lui imposer aucune gêne.

Les uns veulent être, en philosophie, créateurs d'une vérité nouvelle; Victor Hugo veut, avant tout, ses coudées franches, et il se croit le maître d'une école supérieure à toutes.

Châteaubriand fut son modèle; mais ayant eu, à ses débuts, l'intention de l'imiter, il s'est écarté depuis bien loin de ses exemples et de ses leçons.

Quel dommage qu'un pareil génie repousse parfois les doctes leçons du bon goût, et presque du bon sens; qu'il blesse la morale publique, tout en étant bon père et excellent époux; enfin, qu'avec de la foi au cœur, il puisse se montrer si peu religieux dans ses écrits!

L'ambition ne s'arrête jamais : aussi Victor Hugo aspire à être homme politique, comme il se croit le premier poëte de l'époque.

Que de beautés, de grâce, de verve et d'éloquence souvent dans ses vers! mais pourquoi des yeux chastes sont-ils forcés de se baisser en les lisant!

Victor Hugo s'égare lui-même, il s'engoue, il s'enivre de son sujet; il ne voit plus, il marche, il court, et ses haltes sont des éclairs de génie.

Quelles peintures vraies et animées, quelle palette et quel pinceau !

Victor Hugo a beaucoup de détracteurs; mais il s'est fait des seïdes ardents, et on ne peut l'admirer ou l'aimer à demi.

Bon enfant avec ses amis, spirituel et intéressant dans le monde, il se souvient toujours d'un service rendu, et il aime à trouver l'occasion de remercier celui auquel il en est redevable.

Dans la société, il oublie avec grâce ce qu'il est, comme ce qu'il veut être, et il y est aimable sans pédanterie.

Sa mobilité est extrême; mais il y a au fond de son âme, de nobles et généreux sentiments que rien ne saurait en arracher.

Sa figure pâle et ses yeux vifs annoncent tout le travail d'une imagination infatigable. Son vaste front dénote toute l'étendue de ses facultés.

Ami dévoué, le malheur ne frappe jamais en vain à sa porte.

On l'aime enfin, parce qu'il est bon; et l'on n'essaye pas de le changer, parce qu'il vous plaît tel qu'il est, et qu'on sent d'ailleurs l'impossibilité d'une telle entreprise.

En le trouvant incomplet, on regrette qu'un rayon du ciel ne vienne point régler un aussi beau talent et enflammer un génie si incontestable et si élevé.

Victor Hugo se trompe de bonne foi, et s'il n'est pas autre, c'est qu'il croit consciencieusement qu'il n'y aurait qu'à perdre pour lui à changer; c'est que ses défauts lui échappent. Sans

ces mêmes défauts, il ne serait peut-être pas ce qu'il est.

Espérons, cependant, que l'âge et l'expérience pourront apporter quelques modifications dans un être qui a tant reçu du ciel en partage, et qui ne se montre pas toujours assez reconnaissant envers la main qui l'a si richement doté!

M. HECTOR R...,

Mon secrétaire intime.

Vous, si simple et si bon, mon cher Hector, vous revendiquez, de toute la force de votre attachement, le droit de figurer dans ma collection de portraits.

A l'œuvre donc, car il est doux de faire plaisir à celui qui se dévoue avec autant de zèle.

Vous avez, mon cher Hector, les qualités indispensables à tout bon secrétaire, car vous possédez une discrétion imperturbable, une conscience à toute épreuve, un désintéressement absolu, une diction facile, une rectitude de jugement, une grande sagacité pour comprendre les affaires, une promptitude à écrire sous la dictée vraiment remarquable, enfin, une incroyable intelligence pour deviner et pour traduire l'écriture la plus indéchiffrable. A tous ces mérites que j'apprécie, vous joignez celui d'être l'employé le plus précieux d'une administration, car vous êtes studieux, exact, posé, et vous ne reculez jamais

devant un travail, quelque fatigant ou quelque difficile qu'il puisse être.

Avec un esprit un peu distrait et une imagination mobile vous savez fixer votre attention, et toute occupation sérieuse vous absorbe tellement que vous n'êtes plus qu'à elle.

Aimant à obliger, vous ne reculez devant aucune démarche, ni devant aucun sacrifice, quand il s'agit de rendre service à un ami.

Assez jeune encore pour vous amuser comme un enfant, quand vos occupations vous le permettent, ce qui est bien rare, vous savez vous livrer, en homme sérieux, au travail ainsi qu'à l'étude. Votre caractère est généralement assez grave, cependant vous avez toute la gaieté que procure une conscience honnête et pure. D'un caractère doux, quoiqu'un peu taquin, vous ne manquez pas de malice dans l'occasion sans jamais devenir méchant.

On n'a pas plus que vous, Hector, de dévouement et d'attachement à ses devoirs. On n'est pas fils plus tendre, plus excellent frère, ami plus sûr. Votre esprit est juste, et quoique jeune, il sait être positif dans l'occasion ; aussi les calculs les plus ardus n'ont-ils rien qui vous effraye.

Êtes-vous content, mon ami ?... Moi, je le suis de vous avoir rendu justice, et vos parents me sauront gré d'estimer en vous le jeune homme rangé, le secrétaire zélé, l'excellent fils et l'honnête homme.

HENRIETTE,

Vicomtesse d'A***.

La Providence, qui sait tirer le bien du mal, fait servir les révolutions au développement de quelques grands caractères.

Madame la vicomtesse d'A***, pendant la restauration, occupait à la cour une position éminente.

C'était, dès lors, une honnête femme et un honnête homme; sûre, discrète, réservée, ne se laissant pénétrer par personne, et possédant, cependant, assez de tact et de finesse pour arriver à pénétrer les autres.

La dignité sévère de son maintien eût pu être taxée de roideur, et la fermeté de son caractère d'obstination, par les gens superficiels; pour ceux auxquels l'intimité permettait une observation plus approfondie, c'était un esprit positif, une âme circonspecte, qui se tenait sans cesse en garde contre les élans de son cœur.

Ce cœur s'est révélé dans l'infortune de ceux

auxquels, depuis longtemps, elle avait dévoué sa vie.

La noble femme, cédant à son tour à l'empire des sentiments exaltés, que souvent elle avait taxé du nom de rêveries dans ceux qui l'entouraient, s'est montrée, dans l'exil qu'elle avait accepté, héroïque d'abnégation.

Il semblait qu'au sein même des honneurs et du faste des cours, cet esprit sérieux pressentît les douleurs qu'elle serait appelée à partager, à consoler dans l'avenir.

Grave et froide par caractère, madame d'A*** savait gré à ses amis du soin qu'ils prenaient de la distraire et de l'égayer.

Elle ne s'était jamais fait illusion sur les hommes ni sur les choses; sa tête était forte et son esprit juste, quoiqu'elle ne comprît pas bien l'époque où elle vivait, et que ses goûts fussent plutôt d'un autre siècle.

Madame d'A*** est morte dans l'exil, adressant ses derniers soupirs à Dieu et aux princes, objets de son dévouement sublime.

HENRIETTE,

Marquise de ***.

L'esprit le plus distingué et le mieux cultivé, les sentiments les plus nobles, le cœur le plus tendre et le plus dévoué, la religion la mieux éclairée, une résignation complète, une abnégation sublime, une bonté sans pareille, une douceur à toute épreuve, une aménité parfaite, une grâce extrême dans tout ce qu'elle dit ou ce qu'elle pense; indulgence extrême, bonté trop souvent éprouvée, patience infatigable avec quelque vivacité d'humeur toujours tempérée par une volonté forte, une imagination puissante retenue d'une main ferme.

Sentant vivement, mais ne permettant jamais à sa parole élégante d'exprimer que ce qu'elle veut bien dire.

Vous examinant avec finesse, restant toujours simple et naturelle dans sa conversation.

Obéissant sans réplique à la pensée du devoir; trop bonne pour en vouloir à quelqu'un, mais res-

sentant profondément les blessures qu'on a pu lui faire.

Madame de B*** est une personne distinguée sous tous les rapports que chacun apprécie, en cherchant les moyens de s'en approcher.

Aimant peu le monde, elle s'y fait remarquer par le charme d'une conversation toujours aussi intéressante que piquante, et par la tournure originale qu'elle sait donner à ses pensées.

La terre est pour elle un passage plus ou moins pénible, auquel ses affections l'attachent, mais qu'elle sacrifierait sans regret.

Chérie, appréciée par l'homme le plus distingué comme aussi le cœur le plus chaud, madame de B*** peut seule parvenir, par ses soins si touchants et si éclairés, à adoucir de cruelles souffrances et de pénibles ennuis, en donnant à son mari la force nécessaire pour les supporter.

On voudrait un bonheur complet à une personne si digne de l'offrir à tous ceux qui l'approchent; mais le bonheur complet n'est ici-bas pour personne.

Heureux qui, comme la marquise de B***, sait s'en rendre digne, en travaillant chaque jour à le mériter davantage. Heureux qui sait comprendre aussi bien qu'elle, que l'Éternité seule peut nous l'offrir !

UN INTÉRIEUR.

Montmirail...

Le bonheur est une plante délicate à laquelle on ose à peine toucher, dans la crainte de la faner.

Bonheur est un mot qui, en disant tout, exprime trop souvent une pensée qui n'est qu'imaginaire. On a peine à le définir dans sa généralité, car il a pour chacun une appréciation toute particulière. Disons, cependant, que le vrai bonheur est celui de l'intimité, du coin du feu et de la famille; tout autre bonheur est ou une chimère, ou une simple jouissance. Celui dont je parle ici est le seul réel; et c'est *Chaltray* qui m'en a donné la pensée. Là, une famille unie jouit d'une félicité d'autant plus grande qu'elle est pure. Tout est soigné dans ce charmant manoir. Une maison où respirent l'élégance et la propreté, un joli jardin, des potagers tenus avec un soin parfait, et des serres admirables qui

occupent d'une manière utile les loisirs d'hommes sérieux, autant qu'ils sont bons et aimables, des gendres de M. le comte et de madame la comtesse de Saint-Chamans.

A la descente de votre voiture, un domestique est, par ses manières empressées, un gage certain de la politesse des maîtres du logis.

Vous traversez une antichambre, une vaste salle à manger, et vous arrivez dans un fort joli salon dont les six fenêtres vous font découvrir une vue délicieuse et une ravissante verdure. La maîtresse de maison la plus gracieuse vient au-devant de vous, et, par son sourire obligeant, elle vous témoigne du plaisir qu'elle éprouve à vous recevoir.

Deux femmes spirituelles et charmantes en tous points, aident leur mère à faire les honneurs; et une petite fille délicieuse vous sourit avec grâce, en vous amusant par ses espiègleries et ses saillies.

Le maître du logis, averti de votre arrivée, se hâte de venir vous témoigner sa satisfaction. C'est un homme grave et instruit qui a su renoncer à tout, hors à l'honneur, et qui vit là sans regrets, parce qu'il est sans remords.

Un fils digne de son père, fait la joie et la gloire de toute la famille.

Dans ce charmant salon on cause avec grâce et intérêt, parce qu'on y est sans envie; et de qui serait-on jaloux?

Cette heureuse famille, qui a fait de grands sacrifices, est trop heureuse pour rien regretter des grandeurs de ce monde. L'esprit s'y fait sou-

vent remarquer, mais on ne vit jamais aux dépens du prochain. On y est indulgent, parce que la bonté y domine tous les autres sentiments.

Là, nulle méchanceté; parfois un sourire malin autant que spirituel se glisse sur les lèvres, mais la bonté du cœur l'y a bientôt fait expirer.

La conversation est piquante, animée, instructive; des journaux, des livres, sont étalés sur la table. On n'y est étranger à rien, on s'intéresse à tout; mais on reste calme dans ce délicieux intérieur que l'on regrette de quitter sans pouvoir jamais l'oublier.

De huit lieues à la ronde, on vient avec empressement visiter cet intérieur modèle, s'éclairer au feu de son foyer, et prendre part à ces joies innocentes de la famille. A certaines époques de l'année, de nombreuses réunions de voisins viennent attester de l'affection et de l'estime que chacun porte à cette famille si unie, qu'on respecte en l'admirant. On vous y fait, avec grâce et empressement, les honneurs d'un repas où tout est bon et simple à la fois, et où rien ne manque; et après le dîner, on danse sans façon au son du piano.

Tel est le bonheur de l'intimité, tel est le portrait d'un intérieur parfait : tel est *Chaltray*.

A un quart de lieue est un château habité par un frère, officier supérieur, qui, dégoûté d'un monde où l'on se fait un jouet de la fidélité, a renoncé à sa belle carrière, emportant avec lui les regrets et l'estime de l'armée, qui voyait en lui un de ses chefs les plus distingués.

A une demi-lieue s'aperçoit aussi de loin le vieux et rustique château de Montmort, dont un

esprit aimable et piquant vous fait les honneurs avec la plus aimable cordialité, aidé dans ses soins obligeants pour ceux qui viennent le visiter, par deux filles charmantes qui font son bonheur.

IDA,

Duchesse de ***.

Ce n'est pas sur de simples apparences qu'il faudrait juger cette suave et délicieuse personne qui, sous des dehors calmes, tranquilles, et avec une sorte de nonchalance pleine de charme, cache l'âme la plus passionnée, l'imagination la plus exaltée, l'esprit le plus impétueux.

Une forêt de cheveux du blond le plus transparent se jouent sur sa charmante figure ; et, en les admirant, on leur en veut de venir vous dérober des traits si fins.

Jamais teint ne fut plus éclatant de fraîcheur, c'est la rose dans tout son éclat, l'albâtre dans toute sa pureté ; c'est la physionomie la plus agréable sans fadeur, car elle exprime toujours vivement les impressions de l'âme.

L'affection, madame, a encore plus d'empire sur vous que la raison : l'une vous domine toujours, tandis que l'autre vous ennuie souvent.

Vos succès vous plaisent sans que vous en tiriez vanité, et vous n'y pensez réellement que lorsqu'ils vous apparaissent comme un hommage : vous leur souriez alors avec grâce, sans daigner y croire toujours.

Parfois vous êtes un peu crédule, et quelquefois trop méfiante.

Vos sentiments sont aussi impétueux que profonds, et vous avez senti avec enthousiasme le bonheur d'être mère.

On vous citera comme un des plus délicieux types de l'époque; et sans que cette réputation vous déplaise précisément, vous préféreriez qu'on vous remarquât simplement pour votre bonté; car vous êtes bonne assez habituellement, quand on ne vous a pas blessée, mais l'on vous blesse lorsqu'on vous méconnaît.

Vous croyez ne pas être toujours bien comprise, et il vous plairait de l'être.

Vous aimez le mouvement; l'agitation même peut vous étourdir un peu, et parfois un repos absolu a pour vous un charme indéfinissable.

Trop de réflexion vous fatigue, et souvent vous agissez avant d'avoir pensé : aussi ne peut-on vous en vouloir.

Votre conversation a tout le charme de l'abandon, et votre personne a un attrait auquel on se livre sans chercher à se le définir.

Si vous aviez à vous venger, ce serait sur vous-même que porterait votre vengeance plus encore que sur les autres; et si vous sentez le bonheur

avec exaltation, vous éprouvez la peine avec déchirement.

Telle, enfin, je vous ai vue, madame, et telle je crois vous avoir bien connue.

JULIETTE,

Marquise de ***.

Esprit fin, spirituel, piquant, original, impromptu; cœur tendre et sensible, caractère doux mais impétueux, qu'on mènerait avec un fil, si ce fil était de soie; mais qui le briserait, s'il était d'acier.

Croyant peu au bonheur tout en y attachant un grand prix, et aussi facilement heureuse que facilement malheureuse.

Se décourageant promptement, et reprenant à la vie pour un mot affectueux; cherchant à se faire illusion sur la peine qu'elle éprouve, et s'y enfonçant avec une profondeur qui la tue.

De la gaieté avec une teinte de mélancolie; beaucoup de bonté tempérée par des remarques souvent malignes, mais jamais méchantes.

Vous gardant rancune et vous pardonnant; vous aimant et vous détestant.

Ayant beaucoup lu, et recherchant l'instruction pour elle-même, comme pour ses filles, dont

elle a su faire des modèles de piété filiale, de religion sincère, d'amabilité parfaite, et de grâce en tout genre, sans aucune prétention. Pour être bien et vivement appréciées, elles n'avaient qu'à imiter leur mère, et c'est aussi ce qu'elles ont fait.

Juliette est fière, mais elle est sans aucun orgueil vis-à-vis d'elle-même, et souvent même elle se déplaît.

Vous sachant gré de l'apprécier, son cœur est franchement reconnaissant.

Il y a dans cette tête fortement organisée un ordre parfait qu'elle porte à tout, et reporte en toutes choses; et, avec beaucoup d'économie, on n'a pas plus de générosité, de grandeur.

Avec peu elle fait mieux qu'une autre, et ce qu'elle fait est toujours bien.

Si les succès ne lui ont pas déplu, c'est surtout parce qu'ils lui faisaient sentir qu'elle pouvait plaire à ceux qu'elle devait aimer.

Voilà Juliette telle que je la juge, et à ce portrait chacun la reconnaîtra sans doute.

M. L'ABBÉ LIAUTARD.

Une taille forte et élevée, peu de cheveux, un front large et très-avancé annonçant les plus hautes facultés, un regard aussi beau que pénétrant, de nobles traits, une belle figure, une physionomie très-expressive.

Un amour du bien sans pareil avec beaucoup de douceur, un caractère de fer qu'aucun obstacle ne pouvait rebuter, de la mobilité dans l'esprit; une volonté puissante avec une imagination vive qui lui faisait tout croire possible, une âme tendre, un dévouement sans bornes pour ses amis, changeant très-difficilement d'avis sur leur compte, une fois qu'il les avait jugés; et, avec un jugement sûr et un esprit adroit, pouvant, à force de bonté, se faire illusion sur les hommes.

Avec une tête fortement organisée, M. Liautard, accablé par des occupations importantes et multipliées, manquait d'ordre dans l'habitude de sa vie.

Voyant toujours les affaires en grand, sans

pour cela négliger aucun détail, sa prévoyance était extrême; fécond en ressources, quelquefois croyant par trop facile ce que sa pensée profonde et ingénue lui faisait concevoir, et ne faisant pas toujours assez la part des circonstances et des difficultés.

Quand il avait jugé une chose bonne ou nécessaire, ne pouvant comprendre qu'elle ne fût pas aussitôt exécutée, et ne l'abandonnant pas qu'il ne l'eût terminée.

Doué des sentiments les plus élevés, du désintéressement le plus absolu, d'une âme profondément sensible, M. Liautard souffrait fortement de l'injustice en s'y résignant, de l'ingratitude sans s'en plaindre; et en comprenant ce qu'on pouvait lui devoir, il ne cherchait jamais à le rappeler.

Simple et digne dans ses manières, il inspirait le respect et l'affection; il était difficile de résister à ses raisonnements puissants et à l'éloquence de ses paroles.

Jamais cœur ne fut plus aimant et plus reconnaissant.

Une persévérance invincible lui faisait poursuivre avec un courage peu commun ce qu'il avait conçu; et, sans aucun entêtement, il revenait sous mille formes à sa pensée première.

On peut affirmer, sans craindre de rien exagérer, que c'était un homme de génie que M. Liautard; peu d'hommes possédaient une instruction plus vaste.

Religion, Église, morale, état civil, droits des peuples et devoirs des rois, rapports des hommes

entre eux; il avait tout étudié, tout approfondi, et nulle question ne lui était étrangère.

Tant d'idées différentes, mais toujours utiles et pratiques, lui venaient tellement en foule à l'esprit, qu'il avait parfois assez de peine lui-même à les présenter une à une, et qu'il n'était pas toujours facile de le suivre dans ses vastes conceptions.

Orateur persuasif, à l'argumentation forte; écrivain élégant, M. Liautard était à tout et à tous; et sa modestie égalait son étonnante capacité.

Il eut des envieux et des admirateurs; de nombreux amis et une immense quantité de disciples.

Les services qu'il rendit pourraient se compter par le nombre de ses jours; et si la réserve de sa conduite et la modération avec laquelle il consentait à rester dans l'ombre, et à faire le bien, sans jamais s'en faire valoir, ne le firent pas assez connaître pendant sa vie, il est juste de lui rendre, du moins après sa mort, la haute justice qui lui est due.

Personne n'a été plus à même que moi d'apprécier les qualités de son esprit, comme celles de son cœur; personne ne lui fut plus dévoué, et je crois remplir un devoir en déposant cette humble fleur sur sa tombe.

M. LAFFITTE.

Des cheveux gris, une figure pâle, une imagination active, une physionomie calme, des yeux petits, mais expressifs; plus de volonté que de véritable caractère; de l'entraînement, de l'abandon; vif, impressionnable, bon, mais impérieux; aimant la liberté et le commandement; possédant un esprit droit, un jugement sain, de profondes connaissances en finances, en politique; plutôt homme de théorie qu'homme vraiment pratique; mais en affaires, esprit aux vastes conceptions, et d'une exécution facile et prompte.

Tête forte qui sait résister à la fortune comme à l'infortune, sans jamais se laisser étourdir par la prospérité ou décourager par l'adversité; rêvant sans cesse de nouveaux plans, et des plans habiles pour échapper au danger de la position qu'on lui a faite.

Susceptible d'enthousiasme autant que de raison; ne refusant jamais de s'éclairer, et ayant assez de conscience et de force pour avouer hautement qu'il s'est trompé.

L'habitude du succès lui a donné quelque confiance en lui, sans véritable amour-propre.

Son cœur sait être reconnaissant; mais il ne pardonne pas à qui le méconnaît, et surtout à qui l'a blessé.

Sa politesse est toujours de bon goût.

M. Laffitte a pour son pays un amour sincère; il souffre des humiliations qu'il voit subir à la France, et s'inquiète à l'idée de sa ruine future.

Il aime le pouvoir en sachant le quitter sans regrets.

Jamais il ne craint d'exprimer ce qu'il pense ou ce qu'il sent, et sa parole est toujours aussi claire qu'incisive.

Fidèle dans ses relations et grand dans ses manières, on n'est ni plus généreux ni plus bienveillant; et ce n'est jamais en vain que l'infortune ou le malheur se sont adressés à lui.

Faisant peu valoir ses services, nul n'aime mieux à en rendre; et, sans oublier ses propres affaires, il consent à être, pour celles des autres, un excellent conseil.

Son esprit est distrait pour les choses légères, sans l'être jamais pour les choses essentielles, car aucune tête n'est mieux organisée que la sienne.

Calme devant la tempête, il voit au delà; et il y a dans son esprit autant de prévoyance que de justesse.

Aimant la vérité, il sait la dire avec indépendance et courage, et braver la disgrâce pour remplir un devoir.

Lorsqu'on perd son estime, il cesse de vous

servir, et ne se venge jamais de vous que par le mépris.

Jamais homme, enfin, ne fut plus occupé et ne s'entendit mieux à multiplier le temps.

Tel est cet homme dont le pouvoir de juillet a fait presqu'un Dieu, et qu'il a ensuite essayé de briser comme une idole, quand il ne lui a plus été nécessaire et qu'il a pu redouter la franchise de ses conseils.

L'estime de ses contemporains vengera M. Laffitte des mécomptes qui furent sa gloire ; et ses regrets si nobles passeront à la postérité.

Il s'associa à la révolution de juillet en croyant qu'elle ferait le bonheur de la France, et il la désavoua quand elle ne fut plus, à ses yeux, qu'une triste déception et une action purement égoïste.

On a pu faire tomber M. Laffitte du pouvoir, mais à nul n'appartient de lui enlever cette influence précieuse qu'il a su conquérir, comme celle qu'il est appelé à exercer sur les destinées et l'avenir de la France.

M. LE DUC DE LEVIS.

En fait d'honneur, de vertus et de dévouement privées, on pourrait citer le duc de Lévis comme exemple; et c'est beaucoup, sans doute, dans le temps où nous vivons, surtout lorsqu'on se contente, dans la vie, d'un second rôle; mais on exige plus de celui qui veut se mettre sur le premier plan. Pour occuper dignement le premier rang, il faut moins de confiance en soi peut-être, et plus dans ceux auxquels l'expérience et les lumières ont donné le droit de nous conseiller.

Ce sont, il est juste de le reconnaître, bien plus les circonstances que la volonté qui ont placé le duc de Lévis où il est; et l'ambition, si tant est qu'il y en ait eu chez lui, ne lui est venue qu'après coup.

La confiance d'un prince tel que le duc de Bordeaux est un bien trop précieux pour qu'on ne tienne pas à le conserver; et, d'ailleurs, on n'est pas coupable de ne pas être précisément à la hauteur d'une position qui nous a été faite; et il y

aurait trop de grandeur d'âme à reconnaître qu'il nous manque les qualités indispensables pour y rester. Il faut avoir une grande supériorité pour reconnaître celle des autres.

Si c'est quelque chose de bien vouloir, il serait mieux, sans doute, de bien faire; mais pour y parvenir, il faudrait sentir qu'on a besoin de conseils; et après avoir bien choisi ceux à qui on les demande, on devrait les suivre avec persévérance et conviction.

Avoir de la persévérance dans ses résolutions n'est pas posséder un caractère assez fort pour dominer les événements, et un esprit assez éclairé pour connaître les hommes. Moins on l'est, et plus on tient à ses propres idées, en redoutant, chez les autres, une supériorité qui nous offusque. Ce n'est pas tout d'écouter, il faut entendre, et n'entend pas qui veut.

La politique n'est pas une improvisation, ce n'est pas non plus une science qui s'apprenne en quelques mois; c'est l'étude d'une vie.

M. de Lévis est un petit homme, parlant avec peu de facilité, aimant à diriger, et ne comprenant pas bien l'époque où il vit; craignant les gens supérieurs, ombrageux par caractère, et redoutant de voir lui échapper la puissance dont il aime à jouir seul.

Personne ne met en doute la pureté de ses intentions, ce sont ses actes seuls qu'on lui reproche.

Ses yeux, habituellement baissés, lui donnent un air de modestie que dément sa physionomie.

Sa hauteur est plutôt dans ses manières que

dans son esprit, mais elle lui fait peu d'amis.

Tout le monde l'estime sans envie, et c'est bien déjà avoir gagné quelque chose. Jugé sévèrement comme homme politique, on lui accorde avec raison des vertus essentielles comme individu.

Le duc de Lévis a de la dignité personnelle, une noble fierté avec une sorte d'indépendance, et dans l'occasion même de la résolution.

Aussi ce portrait est-il plutôt l'expression d'un regret que celle d'une critique !

Il est des hommes qui inscrivent leur nom dans l'histoire ; il en est d'autres qu'elle se contente de mentionner.

J'ai voulu prendre les devants, et dire simplement ce qui est.

M. DE LATOUCHE.

Le modèle de ce portrait est un type tout exceptionnel, un esprit tout à part; en en ayant plus que personne, et le sachant, sans chercher à s'en faire valoir.

Confiant en lui-même, et assez méfiant du prochain; comprenant le charme de l'abandon, et aimant à le provoquer chez autrui, mais s'y livrant rarement sans réserve.

Possédant le secret de faire dire souvent à ses amis ce qu'ils voudraient taire, et ne leur livrant jamais que ce qu'il veut bien dire.

Dévoué envers ceux qu'il aime, mais se tenant sans cesse et inutilement en garde contre nombre de gens qu'il croit, à tort, ses ennemis.

Sévère pour l'humanité qu'il méprise et pour les hommes qu'il juge généralement avec une extrême rigueur.

Plus indulgent pour les femmes qui ont pour lui une puissance de séduction contre laquelle il essaye rarement de lutter; captant leurs sympa-

thies par son esprit dont il sent la valeur se doubler en leur présence, par la douceur de sa voix, par son langage flatteur avec adresse, insinuant avec réserve.

N'abandonnant jamais un but auquel il se sera une fois mis en tête de parvenir, et le poursuivant sous toutes les formes et dans tous les temps avec une infatigable persévérance.

Jamais personne n'eut un caractère plus indépendant, plus désintéressé, plus noble et plus généreux que mon modèle; et si, par ses opinions et ses allures, il est un franc républicain, c'est, par la pensée, le caractère et les manières, de tous les aristocrates le plus élégant, c'est l'homme du monde le plus aimable toutes les fois qu'il le veut.

M. de Latouche est un des poëtes les plus distingués de l'époque et le plus vraiment poëte; un des écrivains qui parlent et écrivent leur langue avec le plus de grâce et de pureté, et dont la pensée comme l'expression vont le plus sûrement à l'âme.

M. de Latouche n'est pas sans amour-propre; mais mécontent de tout le monde, de l'humanité comme de lui-même, il se juge avec autant de sévérité que ses semblables.

Sa critique est sévère, mais le conseil qu'il donne est toujours sûr et son jugement toujours juste, quand toutefois il n'est pas égaré par ses passions qui sont plus vives qu'il ne se l'avoue peut-être à lui-même.

Il aime à obliger; mais si on le blesse, il ne l'oublie jamais.

La douceur est un élément dans lequel il se complaît, et qu'il aime d'autant mieux à rencontrer chez autrui, qu'elle sert parfois à amortir la violence de son caractère passionné.

Sans renoncer entièrement à ses amis, il les abandonne par moment : on le perd, mais on le retrouve.

On l'aime parce qu'il est bon; on le craint parce qu'il cherche à se donner quelquefois des apparences hostiles; on le plaint parce qu'au fond il n'est pas heureux. Se renfermant souvent en lui-même, il peut se passer des autres; il sait trouver du charme dans la solitude, et demande à sa plume des distractions qui profitent au public.

Il vous plaît, enfin, parce que, quand il le veut, il est impossible d'être plus spirituel, plus aimable, plus intéressant et même plus gai dans l'occasion.

Sa finesse est grande, mais souvent il dédaigne de s'en servir, pour se livrer à une brusque franchise.

La mienne ne lui a jamais fait défaut, et il en sera toujours de même de l'affection sincère que je lui ai vouée.

M. LEBRUN,

Fondateur de l'hospice de Neuville (Loiret).

Villereau....

Bon gros homme, de moyenne taille, commun de manières, n'ayant rien de distingué dans la tournure ni dans l'esprit, mais une véritable noblesse de sentiments, avec quelque chose d'incomplet et d'incertain dans l'existence et dans les idées que je ne devine pas (1).

Généreux sans ostentation et n'exigeant pas de reconnaissance de ceux qu'il obligeait, il faisait le bien pour le plaisir de le faire; nulle imagination, esprit froid, grand calculateur, ne sortant jamais du cercle de ses idées.

Indifférent aux mille superfluités de la vie, ayant peu de besoins, simple dans ses goûts.

(1) M. Lebrun, entré forcément dans les ordres sans en avoir la vocation, ne songea plus à son saint ministère à dater de la révolution.

Point avare, mais aimant à gagner sans avoir le besoin de dépenser.

Poursuivant avec une grande persévérance un but ou une entreprise utile, et sans illusions, calculant toujours juste.

Bourru, mais ne sachant pas refuser un service. Généreux par instinct, et regardant plus à une petite dépense qu'à une grande.

Détestant la contrariété, et cédant parfois pour l'éviter.

Pas plus occupé des autres que de lui-même, mais étant toujours à son affaire.

Ayant peu de besoins, mais aimant à bien vivre, sans comprendre le luxe ni la dépense.

C'est une de ces bonnes et heureuses natures, exemptes d'orgueil et d'ambition, auxquelles il y a peu à redire. Un de ces hommes dont on s'occupe peu tant qu'ils vivent, et dont on ne parle qu'après leur mort.

N'ayant ni petites idées ni calculs étroits, et cependant ne visant à rien de grand et marchant au jour le jour, sans trop songer au lendemain.

Vif parfois, colère même dans l'occasion, mais sans rancune; et tout étonné d'avoir fait de la peine, sans le regretter précisément.

Se contentant d'un bon verre de vin, d'une tranche de bouilli tendre et d'un morceau de pain rassis; mais se mettant avec plaisir devant une table bien servie, et sachant apprécier un bon dîner, pourvu qu'il n'ait pas la peine de le commander.

Rarement dupe sans être méfiant; faisant peu de cas des hommes et beaucoup des affaires.

N'ayant nulle ambition, ne comprenant ni l'élégance ni le monde recherché; et facile à vivre, pourvu qu'on ne vienne pas le déranger dans ses occupations.

Homme d'habitude avant tout, et recommençant le lendemain, par routine, la vie de la veille sans y rien changer.

Ne jouissant précisément de rien, ne désirant pas grand'chose, et pourtant bien aise de voir réussir ses combinaisons; à peine contrarié d'un revers, sans être jamais découragé.

Lâchant un bon juron dans l'occasion, et vous donnant cordialement une poignée de main.

D'une parole sûre, et aussi fidèle que loyal dans ses engagements, mais y pensant deux fois avant de les prendre.

Ne revenant jamais sur une chose dite, même quand il aurait été dupe, ce qui lui arrivait rarement.

Peu religieux, sans avoir de l'éloignement pour la religion; ayant peu réfléchi aux grandes choses de la vie, mais beaucoup aux petites.

Tel j'ai jugé M. Lebrun, dont les malheureux conserveront longtemps, à Neuville, un souvenir reconnaissant.

LOUISE,

Madame de ***.

Jamais âme ne fut aussi passionnée que celle de madame ***; un sang espagnol, un cœur porté à la jalousie, une tête qui gâte son existence en la gaspillant, et semble la vouer au malheur.

Incapable d'une volonté ferme; dévouée par instinct, mais toujours emportée par la fantaisie, madame *** se laisse facilement distraire de ses sentiments comme de ses idées.

Sans manquer précisément de caractère, elle a tant de laisser-aller, que ses résolutions les plus arrêtées sont renversées par l'entraînement du moment.

Ne calculant jamais, ni pour rendre un service ni pour éviter une imprudence, elle saura lutter avec énergie contre l'adversité, et se laissera abattre par une contrariété.

Sa conscience l'avertit souvent du danger; sans lui donner toujours la force de s'en préserver.

Portée à l'enthousiasme, madame *** ne sait pas

se rendre compte de ses sentiments; et les qualités qu'elle vous suppose sont parfois opposées à celles que vous possédez.

Il y a dans sa marche quelque chose de nonchalant et de pressé tout à la fois; plus jolie que belle, elle possède une physionomie pleine d'expression et de vivacité; de beaux cheveux souples et d'une jolie nuance; une forme de tête qui annonce de la capacité, mais peu de suite dans les idées; des sourcils épais, un regard expressif, un sourire gracieux, de larges épaules qui font ressortir la finesse de sa taille aussi souple que bien prise.

Son cou-de-pied est bien détaché; son pied petit, et ses mains charmantes.

Certes voilà, si je m'y connais, le portrait d'une femme fort séduisante; aussi madame *** l'est-elle! Mais, il faut bien en convenir, l'attraction qu'elle exerce au premier moment ne résiste pas à un examen plus approfondi; car si madame *** possède des qualités, on découvre aussi en elle de nombreux défauts.

Le contact d'un certain monde lui a été funeste. Il faudrait près d'elle une autorité qui lui imposât une sorte de crainte; l'affection seule ne suffirait pas pour la fixer.

Madame *** est bonne, aussi trouve-t-elle un grand charme à obliger; plus d'un malheureux lui doit son existence; et malheureuse elle-même, elle sait oublier ses propres chagrins pour s'occuper de ceux des autres.

Excessivement impressionnable, elle se livre sans résistance aux impressions qu'elle reçoit.

C'est enfin un composé de contrastes qui se sentent plus encore qu'ils ne peuvent se définir.

En somme, son cœur est excellent, mais sa nature est mauvaise.

En traçant ce portrait, je n'ai pas l'intention de flatter l'original, mais le désir de lui être utile.

Puisse-t-il lui inspirer des réflexions sages, des résolutions courageuses, et puisse aussi la religion lui donner la force nécessaire pour s'y conformer!

Personne ne reconnaîtra ce portrait, car le hasard seul m'a fait rencontrer le modèle; c'est lui aussi qui m'a initié aux secrets de l'une des existences les plus orageuses et les moins heureuses que j'aie connues.

Table.

Pages.
Augustine, duchesse de D***, douairière 5
Aglaé, vicomtesse de M*** 9
M. Briffaut, membre de l'Académie française . . 13
M. Brisset 15
Blanche, comtesse de *** 17
Le Catholicisme 20
Un Courtisan 22
Un Curé. 26
Charles-Albert, roi de Sardaigne 28
M. le vicomte de Chateaubriand 32
M. de Cormenin 36
Charlotte, marquise de ***. 38
Caroline, mademoiselle de M***, demain comtesse de *** 41
Céleste, madame G*** 43
Chère amie 45
M. le duc de Doudeauville. 48
Élisabeth, mademoiselle de L*** 52
Élisabeth, comtesse de V*** 55
Ernestine, marquise de R*** 58
Émilie, duchesse de N*** 60
Émilie, comtesse de Q*** 62
Émilie, baronne d'E***, ou la maîtresse de maison. 65
Ernestine, comtesse de ***. 67
Eulalie, comtesse de *** 69
Élisa, comtesse H*** de ***. 72
Félicie, marquise de ***. 75
Le Gamin de Paris. 79

Pages.
M. Émile de Girardin 80
Mademoiselle G*** de M*** 84
M. Hutteau d'Origny. 86
M. Victor Hugo 88
M. Hector R***, mon secrétaire intime. 92
Henriette, vicomtesse d'A*** 94
Henriette, marquise de ***. 96
Un Intérieur 98
Ida, duchesse de *** 102
Juliette, marquise de *** 105
M. l'abbé Liautard 107
M. Laffitte. 110
M. le duc de Lévis 113
M. de Latouche 116
M. Lebrun, fondateur de l'hospice de Neuville . . 119
Louise, madame *** 122

FIN DE LA TABLE.

ESQUISSES

ET

PORTRAITS.

LÉONTINE,

Comtesse de ***.

Nul n'a plus d'esprit que vous, madame; et cet esprit que chacun remarque, et dont vous connaissez vous-même toute la valeur, vous savez l'oublier à propos, pour ne laisser paraître en vous que la grâce et la bonté.

Votre conversation est vive, animée, intelligente, et vous savez écouter avec grâce.

Le ton d'autorité qui vous est habituel, n'ôte rien au charme de votre parole; et ce qui pourrait être taxé de roideur chez une autre, est chez vous de la dignité.

Tenant à vos idées, vous ne choquez jamais

celles des autres; et vous avez autant de modération dans l'esprit que dans le caractère.

Vos opinions sont fermes, sans être exagérées; et en restant toujours vous-même, vous ne repoussez pas, d'une manière absolue, l'influence que l'on peut prendre sur votre esprit, comme aussi sur votre cœur.

Vous ne perdez jamais un ami, et si vous en avez de sincères, vous savez les conserver, sans coquetterie.

Il y a autant d'élévation dans votre esprit que de dignité dans votre personne; et vous savez être fière sans hauteur, et bonne sans faiblesse.

Dévouée à l'excès, vous avez été tout pour un père que vous chérissiez; et une fille aimable, que vous idolâtrez, occupe toutes vos pensées, comme elle est l'âme de toutes vos actions.

Assez indifférente aux mille choses de l'existence, vous prenez à tout avec une aimable facilité; peu de femmes ont une instruction plus profonde et plus variée.

Jamais vous ne perdez un moment, et vos journées sont réglées avec un ordre parfait qui n'a rien de monotone.

Vous êtes femme du monde et femme d'intérieur; et quelle que soit la multiplicité de vos occupations, vos amis sont toujours bien venus auprès de vous.

Sans songer à vous faire valoir, il vous est doux d'être appréciée; mais vous n'avez jamais l'intention d'écraser personne par votre supériorité.

S'il y a quelquefois un peu de dédain dans

votre regard, il n'y a jamais de méchanceté dans vos paroles; et s'il vous arrive parfois de juger sans indulgence, l'habitude de vos pensées est pourtant bienveillante.

Enfin, plus on vous connaît, plus on vous aime, Madame; plus on se rapproche de vous, plus aussi on vous apprécie.

Je vais rarement vous chercher, mais vous reconnaîtrez peut-être un appréciateur sincère au portrait, quelque imparfait qu'il soit, que j'ai tracé de mon élégant modèle type de grâce, d'esprit, d'usage du monde et de bon goût.

MÉHÉMET-ALI,

Vice-roi d'Égypte.

Homme petit et gros, front large aux plus vastes conceptions; longs sourcils, yeux perçants; résignation habile, mais sublime; assez supérieur pour rechercher partout la supériorité, sachant la reconnaître et la récompenser grandement; généreux, bienfaisant, sentant au fond de l'âme le côté ridicule de ses croyances, s'y soumettant par respect humain autant que par intérêt, mais manquant de force pour en changer, et trop préoccupé de la terre pour penser assez au ciel.

Sachant résister et ployer à propos; honnête homme, mais ne reculant devant aucun moyen pour arriver à son but; aussi fin que rusé, avec une grande bonne foi dans ses relations; n'abandonnant jamais un projet qu'il a conçu, et ne reculant devant aucun obstacle; sachant remettre à propos l'exécution de ses plans gigantesques sans jamais les abandonner.

Recherchant des alliés, et parvenant à s'en pas-

ser, sentant profondément l'abandon, en dissimulant avec art son juste ressentiment.

Homme de génie, éminemment habile, esprit aussi profond que juste et éclairé, qui embrasse tout d'un coup d'œil, en se trompant rarement sur le résultat de ses entreprises.

Aimant la gloire avec enthousiasme, et assez maître de lui-même pour la sacrifier à propos; attachant encore plus de prix à ce que la postérité pensera de lui, qu'à ce que peuvent en dire ses contemporains; et fondant sa renommée sur la prospérité de l'Égypte et sur sa grandeur, comme sur les travaux vraiment gigantesques qu'il entreprend sans crainte comme sans forfanterie.

Résumant tout avec raison dans sa personne; aussi éclairé que prévoyant.

Calculateur infatigable qui voit toutes les chances; toujours prêt à parer à chaque événement, ou à en profiter; quelquefois abattu, jamais découragé; et sachant mener à la fois à bonne fin tous ses vastes projets.

Administrateur consommé, diplomate habile, dissimulant une finesse peu commune sous le masque de la franchise.

Loyal et fidèle à sa parole, mais ne l'engageant jamais qu'avec un art infini, et toujours de manière à se dégager convenablement.

Connaissant à fond les peuples soumis à son empire, et les conduisant avec autant de sagesse que de fermeté; bravant le danger avec à-propos sans en être jamais effrayé.

Malgré tous les obstacles qui conspirent contre lui, ayant atteint des résultats immenses, en mé-

ditant bien d'autres encore, et voulant à tout prix un argent qui lui est indispensable pour soutenir une si noble gageure.

Adroit, insinuant, observateur modéré; noble et gracieux dans ses manières, quand il ne se croit pas obligé de parler en despote ; et tout en disposant habilement du présent, songeant sans cesse à l'avenir comme à la grandeur de l'Égypte.

On sait beaucoup de cet homme puissant par le génie comme par la volonté persévérante; mais ce qu'on en sait ne serait rien encore, s'il était possible de lire dans sa pensée, et d'y découvrir les immenses conceptions qui le préoccupent.

Jamais homme n'eut une tête plus forte et mieux organisée, sans se donner jamais l'air de la préoccupation.

Les difficultés de sa position devront encore rehausser sa gloire; mais il est vrai de dire cependant qu'elle la rendront peut-être moins éclatante.

Il y a du Napoléon, enfin, dans cet homme, qui travaille moins que lui pour la gloire actuelle de ses peuples, mais davantage pour leur bonheur à venir

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

Homme d'esprit, de talent et surtout de science; plus de rectitude dans le caractère que dans le jugement.

Homme franchement religieux, mais d'une religion plus sincère encore que suffisamment éclairée.

Tenant fortement à ses idées, et dédaignant parfois de s'en rendre compte à lui-même; ayant beaucoup de confiance en lui, et pas assez dans les autres.

Bon et simple dans l'intimité, M. de Montalembert apporte dans le monde une certaine roideur que quelques esprits fâcheux pourraient taxer de pédanterie. Sa politesse est extrême et presqu'un peu affectée.

Ambitieux de renommée plutôt que de places; mais sacrifiant tous ses plans sans hésitation, ou sachant du moins les ajourner, lorsqu'un devoir de cœur semble le lui commander.

Se croyant grand politique, et étant plutôt théoricien qu'homme pratique.

Souple et caressant avec le pouvoir qu'il aime, il a su conserver, vis-à-vis de lui, certaine indépendance. Il le soutient parce qu'il le croit utile; sans se reprocher le mal qu'il fait, ou celui qui peut se faire.

Obéissant à ses convictions plutôt qu'à celles des autres, et demandant un conseil pour la forme, sans se croire obligé de le suivre.

Lisant beaucoup et retenant tout; homme aux sentiments nobles, aux idées élevées, M. de Montalembert laisse souvent paraître des anomalies et des lacunes dans son esprit, comme dans son caractère.

Aimant assez peu le monde, il est pourtant flatté des succès qu'il y rencontre.

Toujours de bonne foi avec lui-même, sans être toujours d'accord avec l'enseignement de la stricte raison; si M. de Montalembert se trompe, ce qui ne manque pas de lui arriver, c'est plus son jugement que sa volonté qu'on peut en accuser.

Si son mérite personnel lui fait des envieux, il s'en soucie très-peu, et ne songe guère à se changer.

Sous des apparences calmes, son imagination est ardente; et sa conduite plus arrêtée que ne le sont ordinairement ses idées. Assez impressionnable, il a de l'inattendu, pour lui-même comme pour les autres, dans la pensée comme dans l'action.

Il aimerait assez devenir chef de parti; mais c'est un chef sans soldats, un docteur sans disciples.

Généreux, charitable et porté à la bienveillance,

il blâme souvent ses semblables sans les bien comprendre; et, s'il juge avec sévérité leurs opinions, ou bien leurs actes, il a pour leur personne plus d'indulgence.

L'extérieur de M. de Montalembert est imposant; et ceux qui vivent avec lui s'attachent aux qualités de son cœur.

Jugé, enfin, avec trop de sévérité par les uns, et trop d'indulgence par les autres, personne, en résumé, ne le connaît parfaitement, et il est douteux qu'il se connaisse bien lui-même.

MARIE CAROLINE,

Impératrice d'Autriche.

Figurez-vous la grâce, la bonté, la résignation la plus douce, la vertu la plus pure, tout ce qu'il y a enfin de plus grand, de plus digne, de plus noble, de plus généreux, de plus grave et de plus imposant; la taille la plus élégante, la figure la plus aimable, et vous aurez une faible idée de l'impératrice d'Autriche. Capable de jouer tous les rôles, et acceptant sans murmure celui que la Providence lui a imposé, elle ne se permet ni une plainte, ni un regret, et se trouve presque heureuse de consacrer sa vie et tous ses soins à adoucir une pénible existence.

Vive, sensible, impressionnable et presque impétueuse par caractère, cette femme remarquable a eu le courage de renoncer à tout ce qui fait le charme de son sexe, pour ne songer qu'au devoir que sa double position lui impose. Triste et mélancolique, mais s'interdisant jusqu'à la faculté

de penser. — Tel est l'être vraiment sublime autant que modeste, qui donne, sans faste et sans pédanterie, un grand exemple à ce monde matériel qui ne s'en préoccupe pas assez.

Il sera du moins permis à ma voix de rompre le silence, et à mes faibles princeaux de retracer, bien qu'imparfaitement, un portrait qui laisse à l'âme de nobles et douces émotions.

Il est plus d'une sorte d'héroïsme; et certes, ce genre de gloire mériterait, plus que bien d'autres, d'être inscrit dans l'histoire en lettres d'or.

Ce n'est pas faute de sentir que l'impératrice accepte une existence aussi paisible, et presque nulle pour la terre; c'est parce qu'elle sent profondément, qu'elle a su mourir, pleine de vie, à tout sentiment autre que celui du devoir. — Si elle souffre, c'est sans se plaindre, et sans vouloir se l'avouer à elle-même.

Comprenant trop bien ce qui peut lui manquer, elle se dévoue en se soumettant, sans se permettre de porter ses pensées au delà du jour qui pèse sur son existence.

Tout ce qui l'approche l'aime et la vénère; mais on n'ose pas lui laisser entrevoir qu'on la devine; ce serait la blesser, en affaiblissant un courage qui lui est nécessaire.

On la respecte trop pour la louer; et le culte que tout cœur généreux lui voue, est un culte secret, je dirais presque religieux, qu'elle peut lire dans les regards, mais dont nul n'oserait jamais lui adresser l'hommage.

Telle est l'impératrice d'Autriche, qui a consenti à s'annuler aux yeux de ses contemporains, pour se grandir à ceux de la postérité.

MARGUERITE,

Duchesse de ***.

Si l'on voulait peindre un modèle de bonté, de douceur, de fermeté sans entêtement, d'abnégation de soi, et de tendre sollicitude pour les autres; de piété pratique et éclairée, de grâce physique et morale; de la plus parfaite aménité, d'une égalité d'humeur bien rare; et, enfin, de toutes les vertus morales, c'est vous qu'on choisirait, ma fame.

Si vous savez quelque gré au peintre de vous rendre cette justice, ce sera surtout avec le cœur, et sans le moindre amour-propre que vous en jouirez : on n'a pas plus de finesse, avec plus de simplicité.

Vous serez heureuse des qualités qu'on se plaît à vous reconnaître, en songeant que ceux que vous aimez en jouiront; leur bonheur est votre ouvrage, et vous le cherchez bien plus que le vôtre; c'est par eux et pour eux que vous existez, et aucun sacrifice ne vous coûte pour leur prouver votre dévouement.

Vous ne calculez jamais, vous sentez toujours; et si parfois vous cherchez à étourdir vos pensées, c'est afin que votre physionomie ne puisse jamais les refléter.

Si vous êtes d'une égalité sans partage, et d'une aménité peu commune, qu'on n'aille pas croire que c'est chez vous de l'indifférence! Non, c'est à force de dominer sans cesse vos impressions qui sont vives, et parfois impétueuses, que vous êtes parvenue, madame, à les tenir toujours en bride.

Vous pouvez beaucoup pardonner, en vous sentant appréciée et surtout aimée; vous seriez moins indulgente, si l'on pouvait jamais vous méconnaître.

Sans chercher jamais à plaire dans le monde, vous voulez attacher ceux qui ont droit à votre affection; et certes, nulle femme n'y est jamais mieux parvenue.

Votre famille, votre mari, et vos enfants, peu d'amis, mais des amis dévoués, voilà toute votre existence et toutes vos pensées, comme tous vos sentiments.

Chacun vous estime, mais c'est surtout votre propre estime que vous cherchez, sans trop vous embarrasser des jugements qui vous sont indifférents.

Vous avez une grande rectitude de jugement, avec une grande supériorité de sentiments.

Vous êtes incroyablement distraite avec beaucoup de raison.

On vous loue sans envie, car jamais vous n'avez cherché à vous faire valoir; et un mot d'affection vous paraît préférable à tous les compliments.

Vous êtes bonne, et cependant les ridicules vous frappent; mais jamais un mot désobligeant n'est sorti de votre bouche.

Vous êtes bien un peu jalouse, et si une fois votre jalousie trouvait quelque fondement, vous en pourriez mourir.

C'est un ensemble parfait que votre jolie personne, madame; tout y est grâce, charme, accord, harmonie : jamais vous ne donnez une leçon sévère, mais tous seraient heureux de vous imiter. Vous entraînez par vos exemples, et vos conseils sont donnés avec tant de douceur et de charme, qu'il est difficile de leur résister.

Vous êtes indulgente sans faiblesse, tendre sans affectation, et toujours maîtresse de vos actions, de vos paroles, et presque de vos pensées, bien qu'il vous en ait coûté avant d'acquérir sur vous-même cet empire absolu.

Si de pareils modèles sont rares, c'est un devoir bien doux, pour le peintre, de les faire connaître.

MÉLANIE,

Duchesse de ***.

Grande, digne, noble, belle, imposante, gracieuse à l'excès, et de la politesse la plus exquise, telle est Mélanie.

Bonne et indulgente avec tous, excepté avec ceux qui essayeraient de la blesser, elle a su se faire des opinions qui n'ont rien de tranché, ni de précisément prononcé.

Tenant à ses idées, elle en fait pourtant assez facilement le sacrifice. Elle n'aime pas à se contraindre pour peu de chose; ses sentiments sont profonds, son esprit un peu mobile.

Tout l'amuse et la distrait, sans qu'il soit facile pourtant de l'arracher à une pensée prédominante. Sans être méchante, elle rit d'un ridicule, et peut vous faire de la peine sans s'en douter, mais non sans le regretter aussitôt; car la bonté est le cachet de son caractère.

Prenant les hommes comme ils sont, elle ne s'embarrasse pas de les juger; et, à l'exception de

ses plus intimes amis, ils lui sont tous assez indifférents.

Elle vous aime peu si vous l'ennuyez, et vous lui plaisez si vous la faites rire.

Sans qu'elle soit précisément timide, il est facile de lui imposer; elle ne réfléchit guère à ses paroles, mais ses réparties sont heureuses.

C'est une des femmes de la société qu'on apprécie le plus, et une de celles qui sont le plus dévouées à leur intérieur, sans manquer, pour cela, à aucune des exigences de la société.

On n'a pas des manières de meilleur goût; et sa mise recherchée, sans être jamais affectée, est toujours d'une grande élégance.

Elle n'oublie personne, et sait mettre chacun en lumière.

Il y a de la fierté dans ce noble caractère; Mélanie ne supporterait pas qu'on la méconnût, ou qu'on lui manquât.

Un mot de regret la touche, et personne ne pardonne avec plus de facilité.

MARIE,

Marquise de ***.

Plus de distinction encore dans les sentiments que dans la tournure, et c'est beaucoup dire; une taille aussi élégante que remplie de noblesse, un regard pénétrant qui voit au delà des choses et sait percer les apparences pour découvrir les réalités.

Tels sont les principaux traits qui indiquent chez madame la marquise de *** une maturité de raison et une force de caractère qui ne s'appliquent jamais qu'à des choses importantes, parce qu'elle considère les mille détails de la vie comme au-dessous d'elle.

Voulant rarement, mais voulant fortement, Marie se laisserait difficilement détourner d'un parti qu'elle a pris, ou d'une opinion qu'elle a adoptée, parce qu'elle se croit fondée, par la rectitude de son jugement, à vouloir ce qu'elle veut, ou à penser ce qu'elle pense.

Moins arrêtée dans ses sentiments, elle ne rai-

sonne pas ses devoirs, mais elle les remplit avec exactitude et fidélité. Douée d'un esprit sérieux, elle a des moments de gaieté, je dirais presque d'enfantillage aimable, qui la rendent toute charmante. La vivacité de son imagination et la mobilité de son caractère lui créent quelquefois des chagrins qui réagissent plutôt sur elle-même que sur les autres; et ses instants de tristesse n'ont rien d'amer.

Attachant assez peu de prix aux jugements du monde, Marie serait facilement et profondément blessée par ses amis s'ils pouvaient la méconnaître.

N'aimant point à se gêner pour des indifférents, elle s'est tracé un plan de conduite dont elle s'écarte rarement, et dans lequel la pensée de l'éducation qu'elle donnera à ses enfants occupe une large place.

Toutefois, dans la solitude qu'elle aime, Marie ne s'occupe pas seulement de ces petits êtres encore à venir; évoquées par elle, mille pensées dont le monde l'avait distraite se présentent à son esprit, et l'entraînent dans une sorte de tourbillon moral qu'elle a quelque peine à traverser.

A ces espèces de tempêtes, auxquelles sont sujettes toutes les âmes qui aspirent à l'infini, succède parfois un abattement qui viserait au découragement, si l'énergique caractère de Marie ne l'aidait pas à se relever.

Très-vive, elle se hâte de recourir après un mot qui lui serait échappé, bien plus comprimée en cela par elle-même que par les autres.

L'autorité la révolte, mais elle s'y soumet; un

mot affectueux suffirait pour la faire aller au bout du monde, et rien ne lui coûte quand il s'agit de prouver son dévouement à ceux dont elle a tout lieu de croire qu'elle est aimée et appréciée.

Ses souvenirs sont pour elle une sorte de religion ; se plaisant à s'instruire, Marie goûte peu la littérature légère, mais un livre sérieux l'attache, et une lecture passionnée lui cause des émotions si vives qu'elle évite de s'y livrer.

Sujette à de nombreuses distractions, elle entend quelquefois sans écouter, et parle pour ne pas se taire.

Marie réfléchit plus qu'elle ne veut en avoir l'air, et juge généralement avec assez de sévérité.

Sans avoir aucune coquetterie, elle est flattée qu'on la distingue ; mais son caractère est empreint d'une sorte de fierté sans hauteur qui ne permettrait pas qu'on s'occupât d'elle autrement qu'avec respect.

La politique l'ennuie, et Marie laisse à chacun ses opinions sans chercher à les combattre.

Elle aimerait assez la représentation; mais le faste et le luxe lui paraissent au-dessous d'une noble simplicité et d'un naturel qui ont chez elle un charme particulier.

Elle plaint la souffrance qu'elle devine, et s'ennuie parfois de celle qu'on lui a confiée par désœuvrement; personne ne sait mieux qu'elle mettre à leur juste valeur les choses et les individus.

Au premier abord la contradiction l'irrite, mais elle supporte avec courage les grandes épreuves ;

et si elle s'effraye d'un rien, un danger réel n'a rien qui l'étonne.

Madame la marquise de *** est enfin une de ces personnes qui, bien que généralement appréciées, ne le sont qu'imparfaitement encore, mais qui trouveraient au-dessous de leur dignité de se faire mieux connaître.

MARIE,

Lady F***.

Eaux-Bonnes.

A peine vous ai-je entrevue, Marie, et cependant je vous connais mieux, peut-être, que la plupart de ceux qui vous entourent.

S'il est de ces types dont la distinction nous frappe, ce sont surtout ceux qui indiquent une nature trop frêle pour l'âme qu'elle renferme. Mais aussi quel intérêt inspire une faiblesse qui s'allie à tant de puissance morale !

Vous avez paru douter de ma prescience, madame; permettez-moi de la constater.

Qui n'a rien à cacher, ne craint pas le regard le plus scrutateur; et votre modestie pourrait seule s'effrayer de ce portrait.

Vous peindrai-je, madame, telle que vous paraissez, ou telle que vous êtes?

Je laisserai courir au hasard ma plume un peu

vagabonde, et toujours indépendante, sans être indiscrète.

Mais comment étudier celle qui cherche à échapper aux autres comme à elle-même? Êtes-vous véritablement distraite; ou cette préoccupation qu'on remarque en vous, est-elle causée par une de ces idées fixes qui absorbent toute une vie?

Unie à un homme dont, plus que personne au monde, vous admirez le noble caractère, vous tenez à lui par les liens sacrés de la reconnaissance, autant que par ceux de l'affection; et son regard serait pour votre âme candide un juge dont vous ne pourriez supporter la sévérité.

Trop franche et trop distinguée, pour ne pas apprécier le bonheur d'être aimée, vous chérissez votre époux, et sa présence sera toujours pour vous une jouissance, jamais un reproche.

Il est rare d'être aussi jolie que vous, Marie; vos belles dents sont des perles brillantes richement encadrées, et la pâleur de votre teint, que font ressortir de beaux cheveux d'un brun prononcé, ajoute au charme répandu sur votre personne.

Votre taille élégante et souple semble ployer sous le fardeau d'une existence dont vous ne paraissez pas sentir le prix.

Vous avez, pour souffrir, un courage héroïque; mais la souffrance use votre vie, et chez vous le moral influe beaucoup sur le physique.

Bien que vous soyez une personne tout intérieure, vous causez avec esprit; mais vous ne savez pas toujours écouter ceux qui vous parlent;

et vos paroles, jetées avec grâce, semblent parfois s'échapper d'un trésor que vous craignez d'ouvrir. En ce cas, vous vous arrêtez subitement, et vous paraissez sortir d'un rêve.

Vous avez autant de mobilité dans les idées, que de profondeur dans les sentiments. Exigeante et douce à la fois, vous jugez les autres avec sévérité, mais vous en parlez avec indulgence, ou bien vous vous taisez.

L'abandon aurait pour vous un grand charme, mais vous semblez craindre de vous y livrer.

Votre esprit est original, piquant, cultivé, solide avant tout. Vous aimez l'étude comme une occupation et comme une distraction.

Un roman vous attache, et l'expression d'un noble sentiment remplit de larmes vous yeux si expressifs et si beaux; la musique vous fait mal, cependant vous l'aimez avec passion.

Douée d'une imagination ardente, vous la réprimez autant que vous le pouvez, car vous sentez bien qu'elle vous dévore. Il y a du mérite à repousser cette enchanteresse, qui se plaît aux abîmes et franchit les torrents les plus dangereux pour cueillir quelques fleurs... Grâce à la raison qui vous guide, Marie, vous poserez toujours votre joli pied sur un terrain solide; et si l'imagination vous tourmente, elle n'aura jamais la force de vous égarer.

Dévouée à l'excès, vous ne raisonnez pas le dévouement, vous l'éprouvez.

Exigeante par caractère, et surtout par affection, vous l'êtes encore plus pour vous que pour

les autres, et vous ne vous pardonneriez pas le plus léger tort en amitié.

Une vie aussi saintement encadrée que la vôtre ne doit avoir rien à redouter de l'avenir.

Vous avez une petite fille charmante, et pour amie la plus aimable, la plus tendre des belles-filles.

Entourée d'un intérieur dont vous faites la joie, et qui doit assurer votre bonheur, que pourriez-vous désirer? Un époux tendre, un ami sûr, un guide sage et presqu'un tendre père; vous trouvez tous ces biens réunis dans celui dont vous êtes fière de porter le nom; et ce n'est pas un cœur aussi haut placé que le vôtre qui pourrait ne pas apprécier un bonheur si pur.

Indifférente aux choses de la vie, vous avez rarement une volonté arrêtée; mais si vous vouliez une fois, rien ne pourrait changer vos résolutions, et vous mettriez, à poursuivre votre but, une persévérance invincible.

Avec une extrême indépendance d'esprit, vous êtes facile à guider; mais votre douceur habituelle tient plutôt à une sorte de laisser-aller qu'à de la faiblesse.

Vous avez, Marie, dans certaines limites, un empire absolu sur votre caractère. Cet empire, vous l'employez à mériter de plus en plus l'estime et l'amour de tous ceux qui vous entourent : c'est agir sagement; car s'il était possible que vous fussiez jamais mécontente de vous, vous le deviendriez de tous, et seriez capable de prendre en aversion le monde et la vie.

Ce monde, dans lequel vous êtes si bien placée,

vous est généralement indifférent; vous vous y plaisez sans coquetterie; toutefois, vous savez apprécier une affection véritable, et une marque d'intérêt sincère vous touche à l'excès.

Vous regardez rarement en face quand on vous parle, et semblez craindre qu'on ne lise dans vos pensées.

Jalouse de ces pensées innocentes mais inquiètes, vous ne les confiez à personne, et ne les diriez pas même à Dieu, si vous pouviez les lui cacher.

Vous craignez Dieu, et semblez ignorer que c'est par l'amour qu'on arrive à lui.

En général, vous avez, Marie, une organisation si craintive, que tout vous agite; une feuille qui vole vous fait tressaillir, une voix qui s'élève vous fait frissonner, et le plus léger bruit vous est importun.

Vous tenez peu à la vie, Marie, et vous en verriez arriver le terme sans songer assez à l'Éternité.

En dépit de cette nonchalance qui paralyse les mouvements de votre âme et de votre corps, vos jolies mains sont habiles à tout ce qu'elles entreprennent, mais le *far niente* vous plaît par-dessus tout, et votre existence se passe à rêver sans conclure, à projeter sans exécuter.

Vous n'aimez point à contrarier, moins encore à l'être; et capable de céder à un désir, vous l'êtes aussi de résister à une volonté.

J'ignore si vous rendez une complète justice à tous ceux qui vous aiment, mais je crois que vous seriez jalouse à l'excès, si vous pouviez en avoir sujet.

Seule vous pourrez, madame, juger de la ressemblance de ce portrait. Pardonnez à l'indiscrétion d'un peintre, dont le seul mérite est d'avoir su vous comprendre assez pour apprécier en aussi peu de temps votre mérite et vos facultés.

NICOLAS,

Empereur de Russie.

Je me suis souvent demandé si, en considérant les faits du point de vue purement humain, l'empereur Nicolas pouvait être autre qu'il n'est; et j'avoue humblement que j'arrive difficilement à la solution de cette importante question. Je n'ai jamais eu de goût pour le despotisme; mais si l'on considère l'étendue de l'empire russe, les populations si nombreuses et si diverses qui le composent, leurs mœurs, leurs usages si distincts, on s'étonne moins d'être arrivé à penser que le despotisme puisse être là une triste nécessité.

Je n'ai rien dit du caractère propre du peuple russe, et de l'esprit souple mais indépendant, peu religieux et fort agité de la haute aristocratie qui consent à se soumettre, sans admettre jamais de bornes à son ambition ou à ses passions turbulentes.

Pauvre peuple! pauvre souverain! Et cependant, loin de se trouver malheureux, le peuple

ne se plaint point, et il adore son souverain. D'où il serait possible de conclure, peut-être, qu'un prince qui rêverait d'utiles et importantes améliorations, serait dans une position plus pénible encore que le peuple, enfermé qu'il serait dans une impasse qu'il ne pourrait franchir sans les dangers les plus réels et sans des difficultés immenses.

Les obstacles qu'on rencontre avant d'arriver au bien, sont-ils des motifs pour y renoncer? Je ne le pense pas; mais c'est du moins une raison pour s'y préparer de loin; et il faudrait être plus que parfait, pour que l'habitude d'être obéi au premier mot et au moindre signal, ne donnât pas le goût et le besoin du pouvoir absolu. Nicolas, simple particulier, aurait pu être tout autre qu'il ne paraît comme souverain. Nourri et élevé dans les idées qui font un despote, son cœur est généreux; mais il n'admet jamais qu'on puisse lui résister sous un prétexte quelconque.

Il aime le faste sans orgueil; il est homme d'intérieur avec toutes les vertus privées qui en font le charme; mais il croit être, et il est en réalité, maître absolu des sujets soumis à son sceptre.

Avec une grande générosité au cœur, il ne sait pas pardonner. Le pourrait-il dans un pays où toutes les hautes classes de la société sont irréligieuses, et où le peuple n'est que superstitieux; dans un pays enfin, où la terreur et la crainte seules imposent; et où un seul homme a la direction absolue de trois millions de sujets?

La position du czar, en un mot, me paraît si

cruelle et tellement difficile, qu'il n'est pas une condition humaine que je ne lui préférasse.

Sa conduite envers l'infortunée Pologne révolte tout ce qui a un cœur d'homme. Eh bien, il est plus que probable, qu'avec la haine invétérée et la jalousie des Russes contre les Polonais, s'il eût agi autrement, il eût été assassiné; et si, à mes yeux, ce n'est pas un motif suffisant pour justifier sa cruauté, c'est une excuse, ou du moins une explication.

Est-ce à dire pour cela qu'il ait bien fait, et que cet homme si brave n'eût pas dû braver la mort une fois de plus? Dieu me préserve de le penser, et ma plume se refuserait à l'écrire. Mais, dans les conditions données, le bien paraît presque impossible dans ce vaste empire; et si Dieu n'y met lui-même la main, nul mortel ne saurait surmonter d'aussi graves difficultés que celles qui viennent sans cesse s'imposer.

L'empereur est l'homme peut-être le plus grand et le plus beau de son royaume. Bon époux, bon père, il aime à dominer toutes les volontés, mais il lui plaît moins de les contrarier; il a pour les siens, surtout pour ses filles, beaucoup de condescendance; si la résistance le révolte, la faiblesse le désarme, parce que son cœur est généreux.

Pour être souverain de ce vaste empire, en est-on réduit à étouffer tous les sentiments de l'homme? Dure nécessité! Si l'empereur était catholique, il saurait que notre royaume n'est pas de ce monde, et il reconnaîtrait la loi suprême, supérieure à toutes les lois de la terre. Une pensée

du ciel inspirerait toutes ses pensées, et, en conservant sa dignité, il serait humble devant Dieu, et juste devant les hommes.

Il aurait une loi, une règle supérieure à sa volonté; il connaîtrait ses devoirs, il saurait les remplir en chrétien, toujours au-dessus des simples idées terrestres; et si le martyre même devenait une nécessité, il l'accepterait pour le salut de son peuple.

Voilà comme raisonnerait un chrétien; mais l'empereur doit se croire presque l'égal de Dieu, puisqu'il veut à la fois soumettre à sa volonté la terre et le ciel, et qu'il se dit et se croit le représentant de Dieu sur la terre; ne reconnaissant, en résumé, pour seule règle, que son autorité.

Il serait peut-être plus juste de plaindre le czar que de l'accuser; et, tel qu'il est, Nicolas est loin d'être un homme vulgaire et un souverain sans un mérite réel.

NICOLETTE,

Duchesse de ***.

Pourquoi, madame, au moment où je vais m'occuper de vous, m'arrive-t-il de sentir une espèce de frissonnement dans tout mon être?

C'est qu'en vous appréciant, comme vous méritez de l'être, on vous craint un peu; et si la bonté est chez vous le résultat d'une volonté bien arrêtée, votre esprit serait peut-être moins indulgent.

Vous auriez le droit d'être sévère, car vous défiez toute sévérité; mais vous serez indulgente, du moins je veux l'espérer, autant que vous êtes aimable, spirituelle et distinguée par votre tournure comme par vos sentiments. Votre regard est imposant, quoiqu'il soit rempli de charme : il peint la pureté comme la chaleur d'une âme que vous savez toujours contenir.

Sans avoir jamais calculé vos devoirs, de quelque nature qu'ils fussent, vous les avez toujours accomplis avec la plus rigoureuse exactitude; et

jamais vous n'avez cherché à vous en faire valoir, n'ayant habituellement pas plus d'indulgence pour vous-même que pour les autres.

Vous êtes dévouée à l'excès, et tous vos sentiments ont la profondeur de votre âme.

Si vous sentez vivement la contrariété, il vous déplairait d'en faire souffrir les autres, et vous occuper de tout ce qui leur plaît est votre constante occupation, c'est votre bonheur.

Aussi seriez-vous heureuse, madame, si des malheurs cruels, inhérents à l'existence, n'étaient venus déchirer un cœur profond et passionné, qui pourtant ne consent pas à le paraître; mais une religion éclairée vous fait supporter les épreuves sans jamais murmurer.

Avec beaucoup d'impétuosité d'esprit, nulle ne sut mieux rester toujours maîtresse d'elle-même; et l'empire que vous exercez sur les autres aussi bien que sur vous est absolu.

Vous faites aimer la raison, madame, et vous êtes en tout et pour tout un modèle tellement accompli, que je sens, à regret, toute mon insuffisance à le bien peindre.

NAPOLÉONIE.

Naturellement peu indulgente, Napoléonie saisit facilement le côté ridicule des hommes et des choses, et c'est plutôt par insouciance que par bonté, qu'elle dit rarement des méchancetés : en revanche, personne ne pousse plus loin qu'elle le dévouement, et n'accepte plus franchement les sacrifices qu'il impose.

Son esprit offre un bizarre mélange de paresse et d'activité. Incapable de se contraindre, elle supporterait plus facilement un malheur qu'une heure d'ennui ou une contrariété.

Lui reproche-t-on ses légers défauts? « On ne se refait pas » : tel est le refrain de Napoléonie, qui a d'ailleurs assez bon goût pour ne pas désirer *de se refaire,* et trouve avec raison qu'on peut bien passer quelque chose à une aussi charmante personne qu'elle.

Napoléonie aime à être en vue, et l'habitude d'être remarquée lui fait trouver si naturels les hommages qu'on lui adresse, qu'elle rit naïvement

de celui qui, distrait ou préoccupé par une autre femme, s'éloigne d'elle en silence.

Elle fait d'ailleurs assez peu de cas des hommes en général, et leur admiration, comme leurs éloges sont des tributs qu'elle perçoit sans se croire obligée à la moindre reconnaissance.

Trop fière pour être provoquante, elle ne fera jamais un pas pour aller vous chercher; mais gare à votre liberté, si vous gravitez dans sa sphère : une fois près d'elle, vous ne pourrez plus la quitter, et, sans attacher aucun prix à vos assiduités, elle vous retiendra comme un esclave ou comme un jouet.

Bien jeune encore, Napoléonie a déjà parcouru une grande partie des phases de la vie; et ses vingt-cinq ans ont plus d'expérience que les quarante ans de beaucoup de femmes.

Son esprit, plus froid qu'exalté, lui a permis de tout analyser, et si elle a trop pensé pour son bonheur, elle n'a pas assez réfléchi pour sa tranquillité.

Chose étrange! cet esprit inquisiteur s'est exercé sur des superficies, et le fond de la vie lui est échappé.

Aussi, ne croyant pas à grand'chose, Napoléonie s'est fait une sorte de religion; comme si la vérité s'improvisait et que son orgueil dût souffrir s'il lui fallait croire tout ce que tant d'esprits supérieurs ont cru avant elle.

Le danger, quel qu'il soit, a du charme pour Napoléonie, et elle risquerait aussi follement le repos de son cœur que son existence.

Je l'ai vu terrasser un cheval fougueux et rire de l'effroi qu'elle causait sans le partager.

Convaincue qu'elle n'aimera jamais que de son consentement, elle rit des fous qui l'adorent sans espérance, et regarde comme de bonne guerre les chaînes qu'elle fait porter.

Napoléonie, se reposant sur la froideur de son cœur, se défend contre les attaques trop vives à l'aide du sarcasme, et, toujours sur le qui vive, elle se replie sur elle-même comme dans un fort impénétrable, chaque fois qu'un nouvel assaillant se présente, bien décidée à n'abaisser le pont-levis au féal chevalier qu'à bonne enseigne; mais dans cette guerre défensive, l'aimable imprudente ne fait pas entrer en ligne de compte une imagination aventureuse et un sang brûlant qui tôt ou tard pourrait l'amener à capituler.

Le jour où Napoléonie sentira qu'elle aime véritablement, son caractère subira la plus complète métamorphose. Cette personne, si froide en apparence, deviendra capable d'un vrai dévouement; et cette beauté si fière pourra franchir toutes les distances, et braver toutes les difficultés pour satisfaire sa passion.

Elle a souvent rêvé l'amour, mais dans le lointain; et c'est pour l'avenir qu'elle le réserve, comme si le véritable amour pouvait s'ajourner ou se soumettre à de vains calculs.

Il ne m'appartient pas de lever le voile qui couvre le passé de Napoléonie, et je suis trop discret pour parler du présent; mais je lui prédis que, prise à l'improviste, elle éprouvera un jour toutes les inquiétudes, tous les tourments qu'elle

fait éprouver aux autres, et que l'amour se vengera sur elle du dédain qu'elle a pour lui : il faudra bien alors que cette indépendance, qui est son idole, s'abaisse sous les fourches caudines; mais ce jour-là, Napoléonie sera tellement captivée qu'elle prendra au mot tous les serments qu'on lui aura faits, en se croyant libre encore en aimant.

Gare à celui qui trahirait son amour; rien ne pourrait arrêter sa vengeance, Napoléonie serait capable de le poursuivre un poignard à la main, à moins que sa fierté native, se réveillant, ne lui rendît assez de force pour se réfugier dans le mépris; dût-elle, sous son indifférence apparente, mourir d'amour, de rage et de dépit.

Chez Napoléonie, bien ou mal, bon ou mauvais, repos ou tempête, tout est net et tranché. Il y a en elle l'étoffe d'un ange ou d'un démon, sans le moindre mélange de ces deux natures dont l'une s'efface complétement quand l'autre domine.

Dire ce qu'elle paraît, ce qu'elle est et ce qu'elle pourra devenir, serait faire de la même personne trois portraits distincts.

Quelquefois Napoléonie paraît avoir une confiance absolue dans son étoile, et alors sa figure est rayonnante; d'autres fois, le découragement et même le désespoir décomposent ses traits charmants; mais s'élevant bientôt au-dessus de ses souffrances intimes qu'elle n'avoue jamais, elle s'élance libre et fière au sein des plaisirs qu'elle semble prendre pour le bonheur.

Douée de l'esprit le plus ferme et du caractère

le plus énergique, Napoléonie joint les vertus d'un homme de cœur aux attraits de la femme la plus séduisante; et une sorte de nonchalance pleine de grâce vient ajouter au charme répandu sur cette bizarre personne.

Il y a en elle une immense capacité pour les affaires, et une incroyable facilité dans tout ce qu'elle entreprend; rien ne l'étonne, et les épisodes de la vie laissent toujours à son esprit assez de liberté, pour qu'il suive, sans les compromettre, des opérations aussi multipliées qu'importantes.

Napoléonie parle toutes les langues; elle dessine, chante, danse comme une artiste et réussit au mieux dans les ouvrages de son sexe.

Par un bizarre privilége, elle n'excite pas la jalousie des autres femmes, bien qu'elle leur préfère et leur enlève la société des hommes.

Née pour une grande opulence, elle sait supporter des privations sans se plaindre.

Napoléonie n'est pas fausse; mais elle a plus de franchise que d'abandon, et plus de finesse que de bonhomie.

Quand vous causez intimement avec elle, vous croyez lire dans sa pensée; c'est elle qui lit dans la vôtre, et si ses beaux yeux se baissent en certains instants, c'est qu'elle a peur qu'ils ne trahissent ses secrets.

Il a manqué, à cette personne si heureusement douée une direction dans la vie et des conseils assez affectueux pour qu'elle les suivît sans méfiance.

Privée de ce qui fait le bonheur des autres femmes, elle poursuit son aventureuse carrière

sans trop savoir quel en sera le dénoûment! Puisse-t-elle, éclairée par cette légère esquisse, éviter les écueils, prévenir les orages et, jetant l'ancre au port du mariage, trouver dans l'accomplissement de tous ses devoirs la seule félicité qu'on puisse goûter ici-bas!

UN ORIGINAL.

Il est si bizarre le modèle que j'ai en vue, que j'ai la conviction que si jamais ce portrait lui tombait sous la main, il n'aurait garde de s'y reconnaître.

Jamais on ne vit un original plus complet; depuis les petites choses jusqu'aux plus grandes, il ne fait rien comme tout le monde, et rien n'est fixe dans sa tête trop étroite pour tout ce qu'il voudrait y faire entrer.

Ses idées, il les jette comme elles lui viennent, en se donnant, toutefois, un soin infini pour choisir ses paroles, mais jamais pour analyser ses pensées, encore moins pour les définir.

Bon et malicieux à la fois, il est assez dévoué pour faire à l'amitié tous les sacrifices, excepté celui d'une plaisanterie qu'il croira piquante et qu'il lâchera, dût-elle blesser son meilleur ami!

Sensible et souvent distrait, mon original joint au tort de ne pas savoir ménager l'amour-propre des autres, celui d'être susceptible à l'excès.

Tour à tour, égoïste et généreux, juste ou injuste, empressé, actif, oublieux, il est suivant l'impression du moment, tout de glace ou de feu pour les gens qu'il aime.

Vraiment instruit, il a classé dans sa mémoire une foule de puérilités auxquelles il attache de l'importance. Se préoccupant bien plus des petites choses que des grandes, il vous fatiguera par mille digressions avant de répondre à la question que vous lui aurez adressée.

C'est d'ailleurs un parfait honnête homme que mon original; avec beaucoup de noblesse dans certaines occasions, il se montrera petit et mesquin dans d'autres; mais cela, bien plus dans ses paroles que dans ses actions.

Ayant toujours une volonté ferme, il fait en définitive celle des autres, pourvu qu'on parvienne à lui déguiser l'ascendant qu'on exerce sur son esprit.

Ayant toutes les prétentions, même celle d'être bon enfant, il est facile à vivre pourvu qu'on ménage son amour-propre, et qu'on paraisse partager la haute opinion qu'il a de lui-même; ayant avec une grande bonhomie des bouffées d'orgueil, lesquelles sont suivies d'un profond et amer découragement quand il s'entrevoit.

A beaucoup de raison, mon original vient à bout d'allier un enfantillage qui passe toutes les bornes. Ainsi, au moment où il traitera les questions les plus graves, il se laissera distraire par une figure, une toilette, ou seulement une étoffe qui ne sera pas de son goût.

Nulle idée fixe et nulle opinion arrêtée ne peu-

vent séjourner dans cette tête qui tourne à tout vent comme les girouettes, et trouve des arguments pour les pôles les plus contraires du raisonnement.

Homme d'honneur, il vous étonnera souvent par les thèses hasardées qu'il soutient en parole. Homme moral, il vous effrayera par le relâchement de ses maximes; mais patience, demain peut-être, vous l'entendrez se réfuter lui-même avec éloquence, car il soutient le blanc et le noir, le pour et le contre avec la même facilité.

Descendant aux plus minutieux détails de la vie, mon original y apporte une importance à faire mourir de rire ceux qui le connaissent.

Il est extrêmement sensible au jugement qu'on porte sur lui; toutefois, la crainte de se gêner en quoi que ce soit l'emportant encore sur son amour-propre, il ne fera jamais rien pour ménager l'opinion.

Capable des opinions les plus sérieuses, il dépense souvent son temps à poursuivre des futilités.

Habituellement distrait, il l'est rarement dans ce qui lui convient; et disposé à l'abandon, il se tait ou vous boude pendant des mois.

Il pardonne facilement, mais il garde longtemps rancune.

Il aime qu'on l'écoute, et s'écoute lui-même en parlant; mais il entend rarement les réponses qu'on lui adresse, et suit bien plus sa pensée que celle des autres.

Généreux dans l'occasion, on pourrait le croire avare dans l'habitude de la vie.

Sujet à de fréquents accès d'égoïsme, il s'est persuadé, de la meilleure foi du monde, qu'il ne vivait que pour les autres. Sa candeur à cet égard est parfaite, mais sur d'autres points sa franchise n'est pas aussi entière.

Il se croit le plus fin des hommes, et personne n'est plus facile à tromper. La moindre opposition à ses désirs le bouleverse, et le rend malade.

Il faut connaître à fond mon original pour juger ce qu'il est réellement, et traverser l'écorce pour s'attacher au fond; mais il est juste de dire qu'il y gagne sous tous les rapports, et qu'on l'aime alors autant qu'on l'estime.

Son cœur est excellent, et ses défauts tiennent à son esprit, qui n'est pas toujours juste, et à l'imagination la plus mobile que j'aie jamais rencontrée.

Tel est le type que j'ai voulu peindre. Le devine qui pourra!

UN OUVRIER.

Loyal, bon enfant, sans souci du jour et sans prévoyance du lendemain; bon vivant, aimant à rire, à s'amuser; travaillant comme un cheval; et cherchant le plaisir avec avidité, sans en calculer les suites.

Bon père, bon mari quand il y pense, d'une humeur facile quand il n'est pas dans ses moments d'insubordination.

Homme intelligent, persévérant, généreux, bienfaisant, belliqueux sans le savoir, reconnaissant et juste envers ceux qui prennent ses intérêts.

S'occupant des affaires du siècle, et jugeant toute chose avec un tact qui surprend, sous une apparence de légèreté.

Hardi et presque téméraire, ne craignant pas plus le danger que l'obstacle et les difficultés : jamais rebuté, toujours persévérant.

Fumant, buvant, dansant et aimant à se divertir : supportant la fatigue avec courage, et la

souffrance avec autant de résignation que de fierté.

Blâmant parfois ses chefs tout en leur obéissant, mais ne se plaignant jamais de ce qui le concerne personnellement; ne résistant ni à un bon mot, ni à une plaisanterie, et reprenant le travail avec la même légèreté qu'il a mise à le quitter.

Capable de pensées sérieuses, aimant l'occupation et cherchant l'instruction.

Ayant dans l'âme l'amour du bien, et un esprit de prosélytisme fraternel vis-à-vis de ses semblables.

Bon compagnon et aussi disposé, selon l'occasion, à vous donner un coup de poing qu'une cordiale poignée de main.

Habituellement étourdi, et cependant capable de réflexion; sentant la nécessité de l'ordre, en manquant trop souvent, et n'aimant le gain que pour le prodiguer.

Assez susceptible par caractère, mais revenant promptement; facile à conduire par quelques bonnes paroles, rebelle à toute autorité hostile et malveillante.

Parfaitement désintéressé enfin, mais ne souffrant pas qu'on froisse injustement ses intérêts.

Tel on peut juger généralement l'ouvrier, sans que nous voulions prétendre par là qu'il n'existe pas de tristes et malheureuses exceptions à ce portrait.

Il en est de lui comme de l'humanité tout entière.

UN PHILOSOPHE.

Un philosophe est assez généralement un être plus ou moins orgueilleux, qui, en fait de science morale, croit tout savoir, et ignore beaucoup.

Son regard est dédaigneux, sa physionomie malveillante, son geste brusque et hautain, sa démarche fière; une mine pincée, un ton décidé, un air présomptueux, une grande satisfaction de lui-même, un amour-propre révoltant, souriant de pitié au nez de ceux qui ne peuvent le comprendre, sans se donner, chose du reste assez difficile, le soin de se faire entendre; tels sont, assez ordinairement, les signes distinctifs de ces êtres qui ont mis leur propre raison au-dessus de la sagesse des siècles, au-dessus de toutes les révélations divines et de toutes les conventions humaines.

Le philosophe croit se comprendre, et cela lui suffit. La vérité lui paraît un prisme aux couleurs changeantes, où chacun est libre de faire son choix, et Dieu, lorsqu'il veut bien accorder

qu'il en existe un, lui paraît un être complaisant qui doit se prêter à toutes les fantaisies de l'homme.

Généralement, ce n'est pas la vérité que cherche le philosophe; il évite avec le plus grand soin sa rencontre, voulant trouver ou plutôt créer une vérité nouvelle qui se prête à toutes ses passions.

Dans le philosophisme, autant d'hommes autant de philosophies nouvelles, souvent contradictoires, ne se coordonnant jamais, et finissant par se culbuter les unes par les autres.

Autant de philosophies, autant de folies à ajouter à la liste de toutes celles qui sont sorties du cerveau humain.

Le philosophe craindrait de s'éclairer : il veut briller et enseigner, sans daigner regarder l'abîme où il précipite l'humanité en lui enlevant ses croyances. Que lui fait l'humanité? tout repose en lui-même, l'intérêt de son amour-propre le guide, l'ambition l'entraîne, et son orgueil l'égare.

Qui ne frémirait de voir tout un peuple philosophe?

Si la vérité est indulgente, parce qu'elle est forte et qu'elle s'appuie sur l'union, sur l'unité, le philosophisme est sévère, parce qu'il est faible, divisé, incertain.

L'absurdité monstrueuse de l'athéisme a forcé la philosophie à admettre l'existence d'un Dieu ; mais elle l'explique à sa manière : tantôt elle le réduit à une nullité presque absolue, et tantôt

elle le fait si grand, que les actions des humains lui deviennent indifférentes.

Le philosophe veut tout comprendre, tout expliquer, sans s'avouer que tous les jours il est forcé de croire ce qu'il ne comprend pas.

Il accepte ce qui lui convient, en repoussant ce qui le gêne ou le condamne ; et sa vertu n'est, en réalité, qu'une inconséquence ou une hypocrisie.

Avec plus d'humilité, le philosophe serait plus aisé à ramener et à convaincre ; mais il cherche des adeptes, sans s'informer des divergences qui s'élèvent bientôt au sein de ses disciples : il croit être quelque chose en étant chef de secte, et il s'inquiète peu du mal qu'il fait à ses semblables.

Le philosophe est, à notre avis, le plus grand ennemi de l'humanité, qu'il travaille sans cesse à dépouiller de ses croyances, sans pouvoir lui offrir autre chose que le doute et la négation.

S'il parle, enfin, du droit de ses semblables, c'est en voulant les enchaîner à ses propres convictions, supposé même qu'il en ait ; et s'il vante la liberté, c'est en visant au despotisme.

LE PEUPLE.

Peuple ou nation, c'est tout un dans ma pensée; c'est un être multiple qu'on personnifie, qu'on accuse, qu'on calomnie, qu'on caresse trop souvent dans un intérêt égoïste et tout personnel; qu'on trompe et qu'on abuse par de fausses et fallacieuses paroles, au lieu de chercher à l'éclairer; dont on parle beaucoup, enfin, sans assez l'étudier, et surtout sans s'en occuper convenablement.

Le peuple est l'âme et la vie d'un pays; on le dit difficile à conduire, tandis qu'il suffit de lui parler avec raison, justice et fermeté pour le ramener aux idées saines.

Occupez-vous de ses intérêts, il saura respecter les vôtres : au lieu de flatter ses passions, car il en a, puisqu'il compose l'humanité, tenez-lui un langage juste et désintéressé, il vous écoutera; ne le heurtez pas, et parlez-lui avec calme.

Si vous le flattez, vous pourrez l'entraîner un moment, mais il ne répondra plus tard à vos avances que par le mépris.

S'il est exigeant, c'est qu'il est aimant de sa nature et qu'il a des besoins. En sachant les satisfaire avec équité, vous ne le verrez jamais ingrat, et s'il s'égarait un moment, sachez lui laisser le temps de la réflexion.

Son esprit est juste, sa raison droite, et son tact infini ; c'est parfois un grand enfant, dont les facultés intellectuelles demandent à être soignées et développées.

Estimez-le assez pour oser lui dire la vérité : jamais votre voix ne sera perdue.

S'il aime à s'amuser, il est sérieux au besoin ; il profite de l'expérience et juge avec sagesse les événements et ceux qui le conduisent. Ce n'est jamais en vain qu'on abuse de sa confiance.

Le peuple est homme, parfois jaloux et égoïste ; mais son instinct est admirable, pourvu que vous lui laissiez le temps de s'en servir.

Le peuple a faim, et si vous vous occupez des intérêts de son existence, il vous en saura gré.

Le peuple a de l'honneur, et si vous le froissez dans sa propre dignité, il ne saurait vous le pardonner.

Il est enfant et aime à se distraire ; sans contrarier ses plaisirs, sachez les régler et les moraliser en les organisant.

Le peuple est religieux ; il est père, époux et fils ; il a horreur du désordre, il aime la morale quand elle ne se présente pas à lui sous des formes exagérées. Il aime l'égalité devant la loi ; mais il reconnaît et respecte la véritable supériorité, quand elle sait se rendre respectable.

Si le peuple commet des fautes inhérentes à

l'humanité, donnez-lui le temps de les reconnaître, et vous pourrez compter sur son repentir.

Quand les événements transforment le peuple en multitude, en excitant ses passions, on peut en craindre les écarts et les excès, sans doute; mais encore, est-il juste de reconnaître que souvent il sait conserver dans l'action une sorte de grandeur et même de générosité.

Le peuple, c'est la nation ; mais je n'entends pas par là ces hommes sans aveu et sans foi qui, ne possédant rien et n'ayant rien à perdre, se plaisent dans le désordre et consacrent à l'exciter le temps qu'ils devraient employer à nourrir leur famille.

Ceux-là compromettent le peuple français dont ils ne sont que le rebut; mais il serait injuste de les confondre avec une nation qui s'éclaire chaque jour, et qui est une des plus sages et des plus clairvoyantes, bien qu'on en dise.

LE PRINCE DE POLIGNAC.

Jamais, peut-être, aucun homme ne tomba dans de plus étranges erreurs que le prince de Polignac ; et tel est cependant l'empire qu'exerce sur les hommes une vertu sincère, que malgré les désordres et les malheurs dont il a été la cause par son imprévoyance, on le plaint sans lui en vouloir, lorsqu'on a été à même d'apprécier la malheureuse présomption qui l'a fait se précipiter en aveugle dans d'incommensurables dangers.

Un pays bouleversé, un trône renversé, une monarchie exilée, une révolution avec toutes ses conséquences; telles sont les suites des étranges illusions d'un esprit sincère, mais ambitieux; se persuadant qu'il avait toutes les qualités qui pouvaient le rendre digne du premier rôle, et se croyant franchement appelé à sauver un pays qu'il a compromis pour longtemps.

M. de Polignac n'a ni vu ni compris; et c'est avec bonhomie qu'il a eu en lui une confiance à

nulle autre pareille; confiance telle, qu'aujourd'hui même, loin de s'adresser aucun reproche, ce sont les circonstances qu'il accuse et non lui-même, qu'il regarde comme une victime du sort le plus cruel.

Sans doute, jamais intentions ne furent ni plus pures ni plus droites; mais, il faut bien le dire, il est rare que plus d'incapacité politique se soit trouvée réunie dans le même individu; et cependant M. de Polignac ne manquait ni de volonté, ni de savoir, ni même d'esprit; mais il n'avait rien de cette raison qui comprend les événements, sait juger une époque, distingue les hommes, et se sent assez supérieure pour recueillir et pour suivre de sages conseils.

M. de Polignac résumait tout en lui-même; avec une religion sincère mais peu éclairée, il se croyait l'élu de Dieu, dans le sein duquel il croyait puiser directement ses inspirations. De là, cette confiance sans bornes qu'il leur accordait. Il avait fini par inspirer cette même confiance à Charles X, qui, malgré son affection pour lui, s'était longtemps tenu en garde contre son influence.

L'un et l'autre furent victimes de leur fatal aveuglement; et pourtant la candeur de M. de Polignac est restée telle, qu'il vit sans remords comme sans douleur; ayant cru longtemps, même après les événements de 1830, qu'il était encore réservé par Dieu pour sauver cette France qu'il avait perdue.

M. de Polignac a des idées généreuses, et n'est pas exclusif : la cécité, voilà son malheur; mais

si cette infirmité le prive de toutes les conditions qui font l'homme d'Etat, il a en revanche, toutes les vertus privées.

M. de Polignac est grand; sa physionomie est belle, sans avoir d'autre expression que celle de cette assurance tranquille qui l'a perdu.

Il est chaudement dévoué, excellent ami; et l'on pourrait même dire que, sur certains points, son esprit est à la hauteur des idées du siècle.

C'est une réunion des contrastes les plus distincts; c'est un homme d'honneur et franchement vertueux, se faisant habituellement illusion à lui-même et parfois aussi aux autres sur son propre mérite.

On l'aime parce qu'il est bon, noble, aimable, généreux; on l'estime parce qu'il est franchement vertueux, tout en regrettant que l'idée d'être un homme politique lui ait jamais passé par la tête.

Sur tout autre terrain, il eut pu servir d'exemple et même de modèle.

Je crois avoir jugé sans partialité comme sans injustice un homme qui s'est trouvé jouer un rôle trop au-dessus de ses forces, un rôle trop néfaste, enfin, pour que l'histoire n'ait pas un jour à s'en occuper.

SIR ROBERT PEEL.

Il est difficile d'être plus homme d'État et plus fin politique que mon modèle. Sa taille est élevée et son regard est imposant, lorsqu'il cherche à confondre ses adversaires.

Doué d'une extrême souplesse, il se plaît à tourner la difficulté plutôt qu'à la heurter de front; il aime mieux dénouer que rompre, et sait attendre avec patience le moment où il se croit assuré de la victoire.

Ambitieux, il ne veut le pouvoir qu'à des conditions honorables et sûres; et, digne à son point de vue d'occuper la première place, il sait se contenter de la seconde, en étant l'âme et le régulateur puissant du ministère qu'il dirige par sa pensée, comme par ses actes, en maître puissant et éclairé.

Semblant ne jamais céder, il ploie avec habileté devant la nécessité : son éloquence est persuasive, ferme, incisive; et si le but qu'il veut atteindre est fixe dans sa pensée, il ne sait pas toujours

d'une manière certaine les moyens qu'il prendra pour l'atteindre.

Jaloux de l'aristocratie, il s'y rattache par intérêt, en cherchant parfois de la popularité aux dépens de ses amis. D'amis véritables, il n'en a pas; mais beaucoup s'attachent à sa fortune, avec une grande confiance dans une étoile qui semble ne s'éclipser, par moment, que pour briller ensuite avec plus d'éclat.

Le bruit ne l'émeut point; le danger n'a rien qui l'effraye, et il n'est jamais plus grand, plus calme et surtout plus éloquent qu'au sein de la tempête.

Ses convictions ne sont pas toujours arrêtées d'une manière bien fixe; et il sait avec adresse en changer insensiblement suivant l'occasion.

Si sir Robert Peel a fait quelques dupes, lui du moins ne le fut jamais; et à peine vous a-t-il parlé, qu'il a lu dans votre pensée!

Souple, insinuant et presque caressant dans la conversation, il est prompt, décidé et entraînant à la tribune; sachant avec habileté détourner les traits qui pourraient l'atteindre, et donnant le change à la question.

Toujours d'accord avec les torys, il se rencontre parfois par les convictions avec les whigs; mais s'étant rendu indispensable aux premiers, il compte sur eux, et croit marcher plus sûrement dans leur société.

Le but justifie tout aux yeux de sir Robert Peel; et il est loyal à la manière de tous ceux qui, en Angleterre, arrivent successivement au pou-

voir; c'est-à-dire, que l'intérêt du pays ou la nécessité leur paraissent la loi suprême, et le monde une mine que l'Angleterre est toujours en droit d'exploiter.

Il faut convaincre sir Robert Peel pour l'entraîner; et s'il vous fait une concession, c'est qu'il la croit nécessaire à ses intérêts de position.

En Angleterre, l'homme politique ne ressemble en rien à l'homme privé, et sir Robert Peel est tout autre dans l'intimité qu'il n'est aux affaires.

Il semble que, dans ce pays néfaste, le pouvoir soit un manteau royal qui serve à tout couvrir; et que tout soit fiction, depuis la royauté jusqu'à la bonne foi que se doivent les nations entre elles.

Là, tout homme politique, whig ou tory, n'a qu'un but en arrivant au pouvoir. — Acheter le monde et le corrompre pour l'asservir. — Enrichir l'Angleterre et la faire prospérer aux dépens de tous les autres pays.

Pour penser et agir autrement, il faudrait cesser d'être Anglais, et sir Robert Peel l'est avant tout.

Pour se soustraire à la loi commune, il faudrait une puissance de conscience et une force de caractère que le catholicisme seul peut inspirer à l'homme, en lui imposant des devoirs rigoureux et en lui faisant considérer tous ses semblables comme des frères.

Sir Robert Peel est protestant, et l'asservissement des catholiques qui parfois, malgré lui, le révolte intérieurement, lui paraît un droit autant qu'un devoir.

Sir Robert Peel serait naturellement modéré par caractère et juste par conviction; mais il ne sait pas toujours résister au torrent qui l'entraîne.

PHILIPPINE,

Comtesse d'I***.

Pourquoi ces exemples de vertu si pure, de sentiments si nobles, de pensées si généreuses, d'intimité si douce, de devoirs si positifs, de sévérité pour soi, et d'indulgence si précieuse pour les autres; de sagesse, de raison, de naturel et de simplicité; pourquoi, dis-je, des modèles si précieux sont-ils si promptement enlevés à cette terre où ils laissent de si profonds souvenirs et des regrets si sincères?

C'est que cette terre n'est pas la patrie des anges, et qu'elle ne doit être, en effet, qu'un passage pour l'esprit élevé, pour le cœur pur dont le but unique est l'éternité.

Tenant à la terre par les liens les plus chers, jamais on ne fut meilleure fille, femme plus attachée à ses devoirs, épouse meilleure et mère plus éclairée. En sentant que la vie l'abandonnait, cette âme sensible souffrait visiblement, mais elle

priait et espérait; aujourd'hui, elle protége du haut du ciel ceux qu'elle chérissait ici-bas.

Jamais on ne fut une amie plus sûre, un guide plus prudent, un conseil plus parfait.

Naturelle et sans aucune prétention, jamais Philippine ne sut déguiser sa pensée, quoiqu'elle eût voulu en retenir l'expression qui semblait s'échapper en dépit d'elle-même.

Le monde lui plaisait, sans que les justes succès qu'elle y rencontrait lui causassent aucune émotion, et encore moins la plus légère illusion; son intérieur était sa vie, et c'est au milieu de sa famille qu'elle se trouvait vraiment heureuse. Ses enfants faisaient son bonheur, et ses petits-enfants toute sa joie.

Il y avait du piquant dans sa conversation, et de l'originalité dans son caractère.

Quoiqu'elle fût naturellement assez attachée à ses idées, il lui paraissait doux de les sacrifier.

L'autorité qu'on exerçait sur elle lui faisait éprouver un léger sentiment de révolte, mais avec un mot d'affection on l'eût conduite au bout du monde, et sa bonté naturelle l'emportait toujours sur une légère opposition qui se glissait parfois, à son insu, dans son esprit.

Sa religion était encore plus de cœur que de raisonnement. Plus elle vivait, et plus cette aimable perfection acquérait de charme.

Cherchant peu à se faire connaître, jamais elle ne pensait à s'éclipser.

S'attachant difficilement, elle était esclave de sa parole.

Généreuse, charitable, bonne à l'excès, Phi-

lippine aimait plus à donner qu'à compter; et détestant l'ennui, elle abandonnait sa confiance entière à celui qui sut si parfaitement la justifier.

Appréciée de son vivant comme elle méritait de l'être, la justice la plus complète et la mieux méritée lui a été rendue avant qu'elle eût cessé d'exister.

PULCHÉRIE,

Comtesse de ***.

Quelle est cette sylphide qui vous étonne par la légèreté de sa marche, vous attire par sa grâce, vous charme par son esprit, vous fixe par sa distinction et vous captive par son instruction?

Originale sans bizarrerie, Pulchérie se plaît assez telle qu'elle est, et songe peu à changer. Elle ne supporte ni l'ennui, ni la contrariété; mais en revanche, il lui plaît de mettre votre bonne humeur à l'épreuve.

Si son esprit est sans rancune, il n'en est pas toujours de même de son cœur; et le premier pardonnerait plus facilement que le second.

Exigeante à sa manière, elle ne l'est pas toujours à celle des autres.

Si tout est en elle une exception à la règle commune, elle est mieux que beaucoup d'autres, et sa distinction est parfaite en tout point.

Parfois silencieuse, et souvent brillante d'es-

prit, elle vous charme, ou bien vous laisse deviner, sans fard, le plus mortel ennui.

Adroite à tout ce qu'elle entreprend, elle change aussi souvent d'idées que d'occupations; mais ses sentiments sont aussi profonds qu'invariables, et le romanesque qui est dans son imagination n'exclut pas chez elle une solidité à toute épreuve.

Bonne, quand elle ne veut pas être piquante, elle est sensible au malheur, et se rit de l'embarras dont elle est cause.

Vivant avec son cœur, ce même cœur la tuerait s'il pouvait être destiné à souffrir.

Ne lui demandez pas de céder à vos idées, et surtout n'exigez rien d'elle; sa résistance serait éternelle; mais elle fera tout pour être agréable à ceux qu'elle aime, s'ils lui adressent un mot d'affection.

Espiègle et parfois un peu malicieuse, elle essaye souvent de tourmenter ses amis, sans jamais aller jusqu'à leur causer une peine réelle.

Courageuse et patiente pour ses propres souffrances, elle l'est moins pour celles des autres; et si ses soins n'étaient aussi doux à recevoir, ils deviendraient presque fatigants, tant ils pourraient être exigeants.

Elle souffre seule des souffrances que lui impose sa santé si chancelante, et son cœur comme son esprit n'en sont jamais atteints.

Sincèrement religieuse, elle sait être résignée. Simple dans ses goûts, et trouvant peu d'attraits dans le monde, la campagne lui plaît par-dessus tout, lorsqu'elle est avec ceux qu'elle aime. Elle

les préfère à toute chose, et apporte dans ses sentiments un exclusif qui a un grand charme.

Son ensemble est délicieux, et mon joli modèle n'a rien à redouter de la critique la plus sévère.

On lui plaît, ou on lui déplaît; et avec un naturel qui dépasse parfois les bornes de la franchise, elle ne vous cache ni l'une ni l'autre de ses impressions. Rien ne lui coûterait pour prouver son dévouement.

C'est enfin l'ensemble le plus aimable, et souvent le plus amusant, bien qu'elle se plaise à lancer à ceux qui l'abordent de ces paroles inattendues qui pourraient paraître choquantes aux gens d'un caractère mal fait.

Son courage moral est une fois plus robuste que ne le sont ses forces. Faible roseau qui ploie souvent; puisse-t-il se redresser et vivre longtemps pour le bonheur de ceux qui l'aiment!

UN SÉIDE.

Un séide peut être un homme de bonne foi, qui se dévoue sans partage à celui dans lequel il croit reconnaître un génie, des projets ou des facultés extraordinaires. Plus souvent encore, c'est un homme intéressé qui, sondant l'avenir, accroche sa nacelle à quelque navire qui lui semble avoir le vent en poupe.

Ce dernier genre de séide est ordinairement sans foi, sans conscience et sans honneur.

Il n'a qu'un but, parvenir; une religion, le pouvoir; un principe, la nécessité; une morale, tout pour soi; un Dieu, celui qui peut réaliser les rêves de son ambition; un devoir, la soumission absolue à l'idole terrestre qu'il s'est choisie.

Abjurant tout sentiment personnel, tout esprit, toute raison, il ne sent, ne voit et ne juge que par son maître; quoique celui-ci fasse, il l'approuve, il l'admire et le sert en toute occasion, sans réflexion comme sans crainte.

Le danger n'a rien qui l'effraye pour servir l'ob-

jet de son idolâtrie, il braverait jusqu'à la mort.

Dangereux, en ce qu'il s'est affranchi de tout remords, le séide est un bras sans tête, un corps sans âme, un esclave qui ne sait qu'obéir sans raisonner; et c'est une sorte de crime que d'avoir implanté dans nos climats cette espèce de muet du sérail.

Aveugle, il ne voit rien; sourd, il n'entend que la voix du maître.

Nulle préoccupation ne le trouble, et le pays se résout en lui dans une individualité.

Du reste, il dort bien, mange tranquillement et se donne du bon temps le plus qu'il peut, sans se laisser jamais détourner de son but, qui est le maintien de sa position de favori.

Toujours prêt à l'action, quelle qu'elle soit, il n'est jamais pris à l'improviste ni au dépourvu.

Rien ne lui coûte, rien ne l'arrête; son cœur est fermé à la pitié, et son esprit à l'indulgence.

Ayant abdiqué toute notion du juste et de l'injuste, il ne peut concevoir qu'on ose s'attaquer à celui dont il a fait son Dieu.

L'habitude de vivre en dehors des lois morales l'a rendu peu scrupuleux sur le choix des moyens qu'il emploie pour se rendre nécessaire, comme aussi sur le genre de plaisirs qu'il prend dans ses heures de loisirs.

Ce monde est tout pour lui, et jamais il ne songe à l'éternité.

Il blesse et froisse les droits de chacun sans la moindre hésitation, et se joue de la liberté des hommes, qu'il semble considérer comme taillables et corvéables à merci.

Un séide est un homme à l'esprit égoïste, au cœur froid, à la tête vide; un instrument d'oppression et de tyrannie, une honte pour qui l'emploie; un séide est enfin une sorte d'anomalie dans un siècle aussi libéral que celui-ci.

M. LE Lt GÉNÉRAL

COMTE DE SCHRAMM.

M. le comte de Schramm est un modèle d'honneur, de délicatesse, de fidélité aux engagements contractés, de sang-froid, de bravoure, de loyauté de talents militaires, et de conceptions administratives.

Ce n'est point un *faiseur*, ainsi que l'on dit vulgairement, c'est un véritable organisateur, qui craint seulement un peu trop dans l'occasion, de froisser les intérêts de ceux que, par bonté de cœur, il aime à ménager.

C'est un de ces hommes d'action, au coup d'œil sûr, à la tête forte, qui, dans un jour donné, décident du sort d'une bataille et même de celui d'un empire. Intrépide au milieu du danger, il risqua plusieurs fois sa vie plutôt que de laisser surprendre des dépêches dont dépendait le succès d'un combat.

Généreux, bienveillant, obligeant, et parfaite-

ment bon dans l'habitude de la vie, son caractère devient énergique au jour de l'action, et son regard, semble alors s'animer de toutes les lumières qu'il fait jaillir de ses batteries.

Son extérieur est grave et sévère, mais son sourire est gracieux; sa politesse, extrême et toujours de bon goût.

Avare du sang du soldat, ce n'est que dans les moments d'urgence absolue qu'il se décide à le faire couler.

Son coup d'œil est sûr, et son jugement toujours juste.

Sans se perdre en circonlocutions inutiles, il va droit au fait et au but, et il ne transige pas plus avec sa conscience qu'avec l'ennemi.

Les obstacles, loin de l'étonner, semblent doubler son courage, et il y puise une nouvelle énergie.

Élevé à l'école du despotisme, le commandement aurait pour lui plus d'attrait que la liberté; mais son bon sens, et l'amour éclairé qu'il porte à son pays, lui en font connaître et apprécier les besoins.

Touché d'une marque de confiance, il sait s'en rendre digne, et prouver sa reconnaissance même aux dépens d'une vie qu'il ne sait jamais ménager, lorsqu'il croit utile de l'exposer.

Si on le blesse, il le sent profondément, tout en conservant une modération qui est, autant que la fermeté, le cachet de son caractère.

Si on se montre ingrat à son égard; si on manque aux engagements pris envers lui, et surtout

si on le méconnaît, il saura toujours rester fidèle à ses devoirs, mais il n'oubliera jamais.

Tel est celui que plusieurs craignent, et que tous estiment : encore dans la vigueur de l'âge, on peut lui prédire que sa carrière, quoique déjà fort honorable, est encore loin d'être achevée.

Le ciel seul sait ce qu'il réserve au comte de Schramm, à son honneur connu, comme à sa capacité; et pour résumer en un mot sa carrière militaire, qu'il me suffise de rappeler que, chevalier de la Légion d'honneur à seize ans, il fut fait général à vingt-quatre.

M. SCRIBE.

Esprit, grâce, finesse, amabilité, douceur et vivacité; simplicité, fécondité remarquable, talent peut-être trop facile, homme d'intérieur et homme du monde; aimant un éloge sans courir après, et bravant l'opinion tout en la craignant; imagination impétueuse, esprit mobile, caractère solide, cœur sérieux, travailleur infatigable, aimant la solitude et le plaisir, Paris et la campagne; facile à vivre, se blessant pour rien, et oubliant aussi vite; mémoire du cœur qui ne perd jamais le souvenir d'un service rendu, et est vivement touché d'un bon procédé; physionomie gracieuse, mobile et spirituelle; ayant moins d'amour-propre qu'on ne devrait le supposer après tant de succès mérités; trop insouciant au fond pour se décourager; piquant et bon enfant; souvent distrait, parce qu'il songe sans cesse à une nouvelle création, sans s'occuper toujours assez de celle qu'il a commencée.

Étouffant parfois sous le poids de ses concep-

tions si multipliées, et n'ayant jamais assez de loisir pour les mettre toutes en ordre.

Succombant sous le poids du travail sans jamais en fatiguer les autres.

Aimant l'occupation autant que le repos, et entraîné sans cesse presque contre sa volonté.

Santé fatiguée par tant de veilles et de travaux divers; ne sachant jamais s'arrêter ni se modérer une fois qu'il prend la plume; et ne cédant qu'aux instances réitérées de ceux qui le supplient de songer à lui et surtout à eux.

Incapable de causer une peine, et regrettant même d'avoir imposé aux autres la plus légère contrariété. Ayant enfin des amis sincères, et capable d'un attachement profond.

Au milieu de ces occupations si multipliées, ayant un cœur sensible, et de la bonté avec beaucoup d'originalité.

Tel est M. Scribe, tel est cet homme qui a su gagner une grande fortune qu'il dépense généreusement, et dont il aime à faire jouir encore plus les autres que lui-même.

STÉPHANIE,

Comtesse d' ***.

Stéphanie possède une de ces physionomies bienveillantes qui vous attirent tout d'abord; une bonté sans pareille, un dévouement sans bornes, un de ces caractères qu'on essayerait en vain de gâter; avec une franchise sans limites, elle sait au besoin dissimuler ce qu'elle éprouve, se confie difficilement, et jamais sans retour; à l'imagination la plus vive, elle joint une raison froide et les apparences du calme.

Tendre et aimant, son cœur a besoin d'affection avant tout. Elle est aussi facile à blesser qu'à apaiser, et ne saurait en vouloir longtemps à personne.

Crédule par bonté, elle se laisse désarmer par un mot, par un regard, et ne sait pas tenir à ses volontés, à moins qu'elle ne les considère comme des devoirs.

Laissant courir sa vie avec une insouciance qui

ne lui est pas naturelle, Stéphanie est trop fière pour se plaindre, et trop bonne pour adresser des reproches.

Exerçant un grand empire sur elle-même, et sachant réprimer ses impressions comme ses sentiments, Stéphanie les exprime avec véhémence quand une circonstance imprévue vient les faire déborder.

Elle attache peu de prix au suffrage des indifférents, mais elle est touchée des hommages sincères, et serait profondément blessée par l'injustice.

Incapable d'affliger volontairement qui que ce soit, elle possède l'âme la plus dévouée, l'esprit le plus juste et la raison la plus parfaite.

Stéphanie aime qu'on la comprenne, sans se donner la peine de chercher à se faire connaître; et malgré son apparente franchise, elle s'étonne d'avoir été devinée.

Jamais une parole d'aigreur ne sortira de sa bouche charmante; mais parfois un mot profondément senti peut échapper à son âme comprimée. Malheur à qui ne saurait pas l'apprécier. Elle se tairait, mais son cœur se vengerait en se refroidissant.

Son teint est éblouissant; sa taille est imposante avec grâce; ses yeux s'expriment rarement, mais quand ils parlent, ils traduisent toute sa vie.

Exempte de coquetterie, elle ne cherche point à plaire; mais il lui est doux d'attacher; elle se connaît et se surveille, tout en s'abandonnant à sa

destinée; mais elle évite de trop réfléchir, parce qu'elle en a senti le danger.

La douceur de son caractère ne saurait être comparée qu'à l'égalité de son humeur. Les lectures sérieuses l'attachent, et les romans bien faits auraient pour son cœur un attrait auquel elle craint de se livrer.

Éprouvant le besoin de se distraire, Stéphanie s'est tracé un plan d'occupations diverses auquel elle manque rarement. Parfois cependant, elle se sent incapable de fixer son attention, et elle tournera souvent un feuillet sans se rappeler ce qu'il contient.

Si vous lui parlez raison, elle vous écoute; mais si vous vous adressez à son cœur, elle est entraînée.

Sans approfondir ses devoirs, elle leur est fidèlement dévouée; et cette âme si pure ne pourrait supporter un reproche de sa conscience.

La douleur des autres est la sienne, et elle lui fait oublier ses propres chagrins.

C'est par les autres et pour les autres qu'elle existe; et l'égoïsme est un sentiment que Stéphanie ne saurait comprendre.

Un rien la rend heureuse, un rien la fait souffrir.

Quelque indulgent que soit son cœur, son esprit la porterait à mettre un peu de sévérité dans ses jugements; mais elle les garde pour elle seule.

Telle m'a paru le charmant modèle dont un heureux hasard m'a permis de saisir les princi-

paux traits. Je la remercie d'avoir consenti à poser pour moi, car elle m'a offert dans sa gracieuse personne une de ces nobles études qui raccommodent avec l'humanité.

THÉRÈSE,

Comtesse de ***.

Pour vous trouver, Thérèse, il faudrait vous chercher où vous n'êtes pas, car votre esprit habite rarement où vous semblez être. Actif, inquiet et curieux, cet esprit fatigue à la lutte, un corps charmant qui a toute la grâce de la nonchalance et tout le charme de la faiblesse.

Vos dents éclairent votre visage; et la délicieuse expression de votre regard laisse deviner une partie de ce que vous éprouvez.

Vous avez souffert, Thérèse, vous souffrez et craignez de souffrir encore.

Peu satisfaite du présent, vous vous réfugiez dans le passé, et l'avenir ne vous offre aucune sécurité.

Quel dommage qu'une personne aussi distinguée craigne de penser, de sentir! Quel dommage surtout que vos sentiments vous absorbent, et que vos pensées, aussi impétueuses que vos sentiments, ne vous apportent que des regrets.

Un rien vous émeut, un rien vous amuse, un rien vous plaît ou vous contrarie : vous ne sauriez supporter l'ennui, et prenez au plaisir ainsi qu'à la peine, avec une extrême facilité.

Cependant, votre âme est profonde, mais on n'a pas l'esprit plus mobile et plus prompt à passer de l'espoir à la crainte, de l'exaltation au découragement.

En général, le bon côté des choses vous échappe, et vous n'en saisissez que le mauvais.

Vous êtes devenue presque incrédule à tout sentiment qu'on vous exprime, et n'osez plus croire à l'affection parce que, peut-être, vous avez éprouvé des déceptions.

Vous êtes vraiment décourageante, Thérèse; et l'on ne saurait arriver à votre esprit qu'à travers mille détours qui égarent le voyageur. Pour vous rendre la foi, il faudrait sonder les blessures de votre cœur; mais vous le cachez à tout le monde, et semblez craindre de l'interroger vous-même.

Vous pensez beaucoup, et la réflexion vous fatigue.

Souvent vous tremblez de faire un pas dans la vie; d'autres fois vous mettez une sorte de crânerie à marcher en avant.

Vous défier, ce serait vous rendre toute retraite impossible.

Vous êtes méfiante avec abandon, et personne ne possède votre confiance pleine et entière.

Inaccessible à la peur, et courageuse dans les grandes occasions, vous frémissez dans les petites; et souvent une sorte de terreur, que vous ne sauriez expliquer, s'empare de tout votre être.

Maîtresse de vos impressions lorsque vous avez le temps de leur imposer silence, vous devenez violente et impétueuse quand on vous prend à l'improviste. Alors vous n'écoutez plus rien, et parlez sans savoir ni ce qu'on vous dit, ni presque ce que vous dites.

Vous céderez toujours à un désir exprimé avec affection; mais il suffit qu'on vous oppose une volonté, pour que vous soyez disposée à vous y soustraire.

Vous obéissez à la raison, mais souvent elle vous fatigue.

Il serait inutile de chercher à vous persuader; votre esprit se plaît à la controverse et s'obstine dans le combat; mais si vous êtes rarement convaincue, vous pouvez être entraînée.

Malheur à qui vous offenserait, et point d'indulgence pour qui vous blesse! Vous pouvez pardonner, mais oublier, jamais.

On vous croit légère, Thérèse, vous n'êtes que mobile et un peu malicieuse, sans être méchante. Traitée parfois avec injustice, vous avez souvent plus de raison que ceux qui vous accusent.

On vous aime pour ce que l'on voit de vous; on vous chérirait si l'on connaissait bien tout ce que vous valez.

Plus heureux que ceux qui vous ignorent, je vous ai devinée, madame. C'est assez pour me souvenir.

M. LE COMTE DE VAUBLANC.

18....

Le comte de Vaublanc n'a pas démenti l'opinion qu'on avait de lui. Peut-être lui manquait-il un esprit de décision, toujours nécessaire dans les affaires.

Son ministère alla fort bien sur plusieurs points. Quelques administrateurs s'en plaignirent, le plus grand nombre en fit des éloges mérités; mais il voulut trop ménager les différents partis, et ne se prononça que quand on n'était plus assez fort pour le soutenir, et ses nombreuses correspondances resteront comme un modèle en ce genre.

On le regretta, en rendant hommage à la pureté de ses sentiments.

Le premier discours qu'il prononça à l'assemblée lui acquit sa confiance. — Sa marche devint plus tard incertaine; il le sentit lui-même, et plus d'une fois il monta à la tribune, sans être assez

assuré de ce qu'il y dirait, et en descendit sans bien savoir ce qu'il avait dit.

Quand les circonstances semblent nous forcer de marcher dans une ligne opposée à nos sentiments, tout s'en ressent, jusqu'au jour où nous avons le courage d'en sortir.

C'est ce que fit M. de Vaublanc, peut-être attendit-il trop longtemps !... Mais sa retraite laissa des regrets dictés par la juste estime qu'inspiraient sa capacité comme ses vertus.

M. LE MARQUIS DE VOGUÉ.

Esprit sage avec une imagination bouillante; idées avancées; point de préventions, avec assez d'impétuosité et de positif dans la manière de formuler sa pensée.

Parlant bien, mais un peu longuement; pensant juste et ferme; s'exprimant avec mesure, quand on ne heurte pas ses opinions auxquelles il tient fortement.

Homme instruit et cherchant à s'instruire davantage encore, approfondissant les questions difficiles, et les possédant bien après les avoir étudiées. Capable d'un travail soutenu; mais ayant parfois peut-être un peu trop de confiance en lui-même, et ne revenant qu'avec peine sur les idées qu'il a conçues.

Beaucoup de tenue dans les opinions avec de la mobilité dans l'esprit; une grande vivacité, avec une bonté qui se traduit en actions. — Vrai modèle d'honneur, de délicatesse, de loyauté, d'amour du pays.

Comprenant bien les besoins et les nécessités de l'époque ; marchant avec son siècle, et blâmant ceux que l'égoïsme ou l'indifférence rend étrangers aux grandes questions qui se débattent en ce moment.

Sans être dénué d'ambition, n'ayant rien que de noble et d'élevé dans ses projets comme dans son cœur.

Sans aucune méchanceté, ayant assez peu d'indulgence pour les hommes.

Religieux sans affectation, bon avec tous, excellent père, mari parfait, et ami dévoué ; tel est le marquis de Vogué, qui vaut à son âge bien plus que tant d'autres, et qui, avec l'expérience que chaque jour lui apportera, vaudra plus encore, surtout quand le temps et le frottement avec ses semblables auront adouci des aspérités de caractère qui tiennent à la jeunesse.

VALENTINE,

Comtesse de ***.

Rien ne saurait mieux donner l'idée de la belle et jolie figure de madame de ***, que le plus parfait des camées antiques.

L'expression de ses traits est habituellement calme, bien que Valentine ait une imagination vive et une âme passionnée qui se montre rarement à découvert; mais quand ses beaux yeux s'animent au feu de quelque émotion intérieure, ils sont alors aussi remarquables par leur expression délicieuse que par leur forme et leur grandeur.

Sans avoir de ces sensibilités féminines qui se répandent en vaines paroles, mon modèle traduit la sienne en actions.

Ses relations lui sont sacrées, les souvenirs de son cœur sont profonds; dévouée en affection jusqu'au fond de l'âme, elle ne vit que pour ceux qu'elle aime; et si elle souffre vivement de la

contrainte comme de la contrariété, elle n'en fait jamais souffrir les autres.

Son esprit est varié, intelligent, profond, enjoué; et elle comprend à demi-mot ce qu'on veut lui dire.

Nul sacrifice ne lui coûte pour remplir un devoir ou pour prouver son affection; et si elle ajoute souvent à la liste nombreuse de ceux qui l'apprécient, jamais elle n'en retranche aucun. Il faut la blesser bien profondément pour qu'elle vous oublie, et encore n'est-ce qu'après un pénible combat.

Avec un esprit naturellement positif, elle s'attache cependant à ses illusions, en craignant d'apercevoir la réalité.

Elle ne pense pas toujours à ceux qui l'aiment, mais elle n'est point ingrate, et la plus légère attention la touche. Valentine communique peu ses pensées, et ne se les avoue pas toujours à elle-même.

Il y a de la mélancolie dans son regard comme dans son cœur; et ses idées sont assez habituellement tristes, quand une circonstance quelconque ne vient pas la distraire.

Décidée par caractère, bien qu'avec un esprit assez mobile, elle peut hésiter quelque temps; mais elle prend une résolution avec courage, et elle sait y tenir.

Les demi-partis ne vont pas à son caractère; mais elle ne songe jamais à faire valoir un acte de dévouement. Personne ne s'associe mieux qu'elle à une plaisanterie aimable; mais la taquinerie l'impatiente, et, malgré sa douceur et son

égalité habituelle, elle pourra bien y répondre avec un peu d'humeur.

Insensible à un compliment, elle l'est moins à un hommage sincère.

Elle oublie facilement une offense, si vous la regrettez, mais elle ne pourrait vous pardonner de l'avoir méconnue; et sans aucun amour-propre, elle sait et sent ce qu'elle vaut.

Instruite et remplie de talents, elle cherche dans l'étude un aliment nécessaire à son esprit comme à son cœur.

Valentine est parfaitement aimable. On n'a pas plus d'affabilité ni de politesse dans le monde; on n'a pas plus de charme dans l'intimité. La grâce avec laquelle elle s'y abandonne alors, contraste avec cette réserve qu'elle sait toujours conserver dans la société.

Peu de personnes, enfin, ont été plus recherchées, et mieux appréciées en le méritant davantage.

Chacun croit la connaître, tant sa franchise paraît entière; et cependant bien fin qui sait lire au fond de son âme.

Ai-je été plus heureux? C'est ce qu'elle seule pourrait me dire, mais elle n'en conviendra pas.

VICTORIA,

Reine d'Angleterre.

Ce simulacre de royauté, cette reine-enfant, est assez difficile à étudier et presque impossible à bien connaître; car, sous le masque léger de sa brillante jeunesse, il y a plus de force qu'on ne croit, plus de volonté que ne voudraient ses ministres-rois, bien plus de pensées enfin qu'on ne suppose.

Victoria a ses idées à elle; et sans se donner l'air de songer au lendemain, ses plans sont bien arrêtés, sans qu'elle sache trop encore comment elle les exécutera : elle les remet sans y renoncer, et préférerait de beaucoup une couronne réelle, fût-elle même d'épines, à cette couronne de roses qu'on lui laisse comme un jouet!

Avec les formes les plus légères, elle s'occupe de choses sérieuses, se lève matin, travaille beaucoup et veut tout lire, tout connaître.

Blonde, gracieuse, élégante, légère et folâtre, spirituelle, curieuse, fière et assez orgueilleuse,

réfléchie, jalouse, passionnée plutôt encore que sensible; triste parfois, très-irascible, paresseuse et active tout à la fois; aimant l'Angleterre, et bien aise de quitter pour un moment un pays où on ne lui laisse pas ses coudées assez franches.

Susceptible d'être influencée, mais difficile à conduire et encore plus à soumettre ; se donnant l'air de ne rêver que plaisirs et distractions, cette femme souvent préoccupée par des pensées plus graves, n'est pas ce qu'elle aurait pu être; et très-probablement, elle n'est pas encore ce qu'elle sera, si les circonstances lui permettent de développer un jour tout ce qu'il y a de puissant dans son âme.

Toute contrariété la révolte, et ce qu'on appelle *usage* lui est insupportable; si elle se soumet au joug de fer que la loi lui impose, c'est en rongeant le frein qui l'enchaîne, et parce qu'elle ne peut pas faire autrement.

On aime plus généralement en elle la *reine* que la personne; et c'est plus aussi un sentiment national qu'un élan du cœur qui, jusqu'ici, portent vers cette Majesté les habitants de la Grande-Bretagne.

Ses ministres l'amusent, espérant la distraire, et craignant l'impétuosité de ses fantaisies : ce fantôme de royauté leur impose sa faiblesse apparente; et ce n'est pas sans terreur qu'ils songent que Victoria peut, jusqu'à un certain point, secouer leur autorité, en usant du peu de puissance qui lui est laissé, sans les avoir consultés avant d'agir, et sans avoir suffisamment réfléchi aux résultats de ses démarches.

Victoria aime à s'amuser sans doute, mais il lui sourirait bien davantage de régner et de commander.

La juger aujourd'hui ne serait pas faire de cette femme, encore jeune fille, le portrait qui devra un jour lui ressembler. Aussi est-ce encore bien plus une esquisse qu'un véritable portrait que j'ai essayé de jeter sur le papier.

ADÈLE (1),

Comtesse de ***.

Quelle est cette charmante personne au regard expressif, à la taille élégante, qui fait avec tant de grâce les honneurs de la table du vieillard le plus fin, le plus aimable, dont le généreux caractère encore plus que les années, impose le respect?

C'est vous, Adèle, noble cœur, esprit original, imagination impétueuse tempérée par la raison la plus éclairée; qui, toujours résignée, savez supporter les épreuves sans jamais en murmurer, mais aussi sans y céder.

Noble femme qui, en ayant une volonté, savez la sacrifier sans vous en faire valoir, et ne résistez que quand l'honneur et la dignité vous le commandent.

(1) Nota. — Par suite d'une erreur, quelques portraits n'ayant pas été mis à leur ordre alphabétique, on a été obligé de les placer à la fin de ce volume.

Votre dévouement est d'autant plus sublime, Adèle, qu'il se ressent de la chaleur de votre âme, sans lui rien emprunter de cette faiblesse coupable, qui serait une tache à votre beau caractère.

Vive, enjouée, facile à vivre, douce et impétueuse, vous avez toutes les qualités de vos défauts, et aussi les défauts peut-être de vos qualités.

Jamais désintéressement ne fut plus grand que le vôtre; et vous avez su vous dévouer à un prince qui vous chérissait en vous appréciant, sans jamais calculer des intérêts dont il se reposait sur un autre, et que des circonstances malheureuses pour sa mémoire, autant qu'honorables pour vous, lui ont fait oublier.

Vous vous êtes fait, Adèle, des amis de tous ceux qui vous ont connue; et si je puis me ranger parmi ceux qui ont su le plus et le mieux vous apprécier, c'est que, plus heureux que quelques autres, je vous ai souvent approchée.

AMÉLIE,

Comtesse de *-*.

Vous posiez hier avec tant de grâce dans nos salons, Amélie, sans même vous en apercevoir, qu'il m'est impossible de me refuser à tracer, ce matin, votre esquisse tout exceptionnelle.

Si vous pouviez être méchante, je craindrais votre courroux; mais je prends d'avance mon parti d'un mot malin qui vous échappera peut-être.

Si cependant vous êtes bienveillante, Amélie, les autres doivent vous en savoir gré, car votre esprit est assez porté à la critique.

Paresseuse, originale et nonchalante, il existe un contraste piquant entre votre extérieur, et la vivacité des mille pensées qui viennent fatiguer votre cerveau.

Votre imagination vive, impatiente, reste toujours soumise à une volonté qui est ferme, sans se soustraire, pour cela, à la douceur de vos manières habituelles.

Toute à votre intérieur, le monde vous distrait sans vous amuser; mais les succès que vous y rencontrez sans les chercher, ne vous sont pas précisément indifférents.

Vous seriez bien, Amélie, un peu capricieuse, si vous ne trouviez du bonheur à aller au-devant des désirs de ceux qui vous aiment à tant de titres : et que peut-on exiger de celle qui se révolterait à l'idée d'un ordre, mais qui est toujours heureuse de la satisfaction qu'elle cause si justement à ceux qui l'approchent!

Vos yeux, Amélie, sont certes plus grands que votre bouche; mais habituellement baissés, il devient assez difficile de juger de leur expression : heureux ceux auxquels il est permis de la connaître!

Votre bonté est habituelle, et vous parvenez à réprimer un mouvement de contrariété que peu de chose ferait naître.

Mère admirable, votre fille délicate absorbe tous les moments que vous ne donnez pas à la famille, ou bien à une occupation sérieuse qui vous plaît.

La bienveillance que vous pouvez accorder est d'autant plus précieuse, qu'elle n'a jamais rien de banal; mais s'il est difficile de la mériter, il l'est encore plus de la deviner.

N'allez pas, madame, me regarder avec un de ces regards sévères qui feraient reculer le plus intrépide! J'avoue que je me sentirais faible contre une pareille expression; et si je vous demande un peu d'indulgence, je n'ose espérer un souvenir.

BLANCHE,

Comtesse de ***.

Vous avez beau vouloir échapper à mes recherches, petit lutin espiègle, malin et presque un peu mutin; spirituel, aimable, gracieux, inattendu, original, piquant, bon au fond, et malicieux dans la forme; taquin, se blessant pour un mot, et toujours tenté de se révolter contre une autorité quelconque; mais cédant à un mot tendre; modeste et hardi, téméraire et craintif.

Blanche, réservée avec abandon, sensible et passionnée, adroite à tout ce qu'elle fait, mobile et enthousiaste, se décourageant pour peu de chose, et se remettant en route avec une force nouvelle pour atteindre son but; riant facilement, et pleurant de dépit; écoutant sans entendre, habituellement distraite, et répondant avec plus d'esprit encore que de raison; aimant le plaisir et craignant la fatigue; active et paresseuse; aimable sensitive qu'un rien transporte ou fait tressaillir; fière et un peu dédaigneuse; ne se

montrant jamais ce qu'elle est, que quand la force lui a manqué pour se contraindre ou se dissimuler; exigeante et facile à satisfaire; heureuse d'être aimée, appréciée, mais n'y trouvant que justice, sans jamais rester en arrière du dévouement qu'on lui témoigne; ne se connaissant pas bien, et se fatigant à se découvrir; aimant qu'on la recherche, mais attendant qu'on la remarque; coquette sans prétentions, et plus fatiguée qu'étonnée d'un succès, chérie des pauvres quand elle sait vaincre sa nonchalance pour aller les chercher.

Courant après le mouvement, et harassée de s'y être livrée; pouvant éprouver un vif déplaisir, du dépit même, sans jamais s'ennuyer; aimant l'occupation en se plaisant à en changer.

Telle enfin je vous ai devinée, Blanche; la société vous connaît peu, car il vous en coûte de faire votre toilette, mais ceux qui vous approchent, sentent avec bonheur ce que vous valez, et avec reconnaissance ce que vous leur offrez, pour payer une affection sincère que nulle plus que vous ne sait mériter.

Si je ne suis pas du nombre des élus, et si j'ai rarement l'honneur de vous rencontrer, du moins cette légère esquisse vous prouvera le prix que j'ai mis à vous chercher.

M. LE VICOMTE DE CONNY.

Bon, loyal, sincère, généreux, vif, impressionnable, mais toujours entraîné par les impressions les plus heureuses; penseur profond mais impétueux; parlant facilement, écrivant avec élégance, travaillant avec promptitude, consciencieux dans ses recherches; ami sûr, esprit mobile, mais d'une grande élévation, cœur profond; modeste sans affectation, sachant ce qu'il vaut, sans jamais chercher à s'en faire valoir, et toujours prêt à se sacrifier pour obliger, ou afin de remplir un devoir; fidélité à toute éprouve, élévation de sentiment, noblesse de caractère.

Tel est le véritable chevalier de l'époque qui, par son énergie et la noblesse de ses sentiments, eût pu figurer dans ces siècles où la vertu était en honneur ainsi que la fidélité; temps heureux où l'amour pour les dames n'était pas un froid calcul, et où le cœur se partageait entre son pays et son Dieu, sans jamais rougir de ses convictions et encore moins de ses croyances; époque où l'égoïsme

et la corruption paraissaient chose impossible. Temps qui n'est plus, mais qui pourrait encore revivre, si beaucoup ressemblaient au modèle dont je suis si heureux de retracer ici l'esquisse imparfaite, comme un exemple pour la jeunesse et une consolation pour l'âge mûr.

M. le vicomte de Conny sera le seul peut-être à s'étonner de figurer dans ma galerie : c'est un devoir de cœur et de conscience dont je me suis acquitté envers un homme que chacun aime autant qu'il l'estime.

J'en aurais dit plus encore, si je n'eusse craint de blesser une modestie qui prête un nouveau charme à la vertu.

UNE COQUETTE.

C'est le fléau du monde qu'une coquette et le malheur d'un intérieur. Fausse, légère, étourdie, hypocrite, elle ne cherche qu'à se dissimuler à elle-même et à tromper les autres, en portant toujours un masque sur la figure.

Si elle calcule, c'est pour séduire, en se jouant du repos et du bonheur de tous ceux qui ont le malheur de se laisser prendre à ses filets.

Se croyant maîtresse d'elle-même, elle s'expose avec d'autant moins de crainte que, sous des apparences plus ou moins vives, son cœur reste toujours froid.

Elle avance ou recule à volonté, vous domine, vous tyrannise, et ne vous laisse de tranquillité qu'après l'avoir peut-être détruite sans retour.

Conserver n'est pas son fort; vous soumettre à son empire, tel est son but. La coquette se joue, se moque et vous fait des avances, bien décidée à ne rien pousser à fond.

Son mari est sa dupe, et tous ceux qu'elle ren-

contre sont ses victimes; mais elle pourra bien finir par le devenir elle-même.

Son intérieur est une gêne, sa famille un observateur qu'elle redoute, et ses enfants une fatigue.

Sa personne est son idole; sa pensée, son occupation, et tous les moyens de séduction lui paraissent des armes de bon aloi.

Alternativement tendre, sensible, et même au besoin passionnée, étourdie ou réfléchie, instruite ou légère, elle vous paraît d'autant plus sincère que ses actions sont mieux étudiées. C'est, en un mot, une actrice consommée, qui joue son rôle au grand jour, en sachant déguiser l'art infini qui préside à ses paroles, comme à chacun de ses actes.

Méfiez-vous de la coquette, et surtout tâchez de la découvrir. J'ai essayé, lecteur, de vous la définir, afin de vous mettre en garde contre les traits empoisonnés qu'elle pourrait vous lancer.

CLAIRE,

Marquise de ***.

Fraîcheur, grâce, aménité, bonté, douceur, abnégation complète, naturel parfait, simplicité charmante, aimant ses devoirs, et les remplissant sans jamais les calculer, dévouement absolu; assez malicieuse sans aucune méchanceté; incapable de causer le moindre souci, et sachant souffrir sans se plaindre; discrète, réfléchie, toute à son intérieur; indifférente aux succès comme aux éloges d'un monde qui l'apprécie; Claire est enfin la fille la meilleure, l'épouse la plus parfaite, la sœur la plus tendre, la mère la mieux éclairée.

Chacun vous recherche, Claire, en vous admirant; chacun vous aime, en osant à peine vous le dire.

L'affection vous touche; mais en fait d'éloges vous n'estimez que ceux qui viennent du cœur.

Vous êtes un de ces précieux modèles toujours assez modestes pour s'étonner qu'on les cite; mais aussi assez parfaits pour qu'on soit heureux de les

offrir comme un de ces exemples rares donnés au monde pour son édification.

Votre vertu n'a rien d'austère, et vous savez faire aimer, en les recpectant, ces préceptes sacrés qui sont la règle de votre vie, le mobile de toutes vos actions.

En vouloir vous est impossible, madame; aussi est-ce à vos pieds que j'implore mon pardon, en espérant que vous ne sauriez le refuser à celui qui n'a d'autre tort que celui d'avoir su vous apprécier.

LA DAME DE CHARITÉ.

Madame demande-t-elle ses chevaux?... Non, Paul, je vous laisse votre matinée, vous pouvez en disposer, j'aime que tout ce qui m'entoure soit heureux. On a tant de mal dans la vie!

Quelle robe madame mettra-t-elle aujourd'hui? La plus simple, Louise, je sors à pied, et n'ai besoin d'aucune toilette. Mais où va donc madame? (La soubrette est d'ordinaire assez curieuse.) Je ne le sais pas trop moi-même; et en effet, ce noble cœur ignore toujours le bien qu'il fait.

La mise la plus simple a bientôt dénaturé cette élégante personne, à l'âme si pure et si sensible.

Elle sort à pied, et si ses courses sont trop éloignées, elle prend un fiacre, se fait conduire à la porte d'un triste et modeste réduit, et monte lestement au quatrième. C'est là qu'habite la misère, une pauvre mère, un enfant pendu à son sein desséché, verse des larmes amères en voyant que, privée de tout elle-même, il lui devient im-

possible d'offrir à cette innocente et chétive créature une nourriture nécessaire à son existence. D'autres malheureux enfants presque nus, et tout amaigris à force de souffrir, attendent avec une cruelle impatience le retour d'un père, qui doit apporter le soir un pain gagné à la sueur de son front, pour assoupir la faim de sa famille infortunée.

Mais bientôt ce triste séjour a changé de face; les enfants sont habillés, la mère a repris visiblement, et son petit nourrisson revient en souriant à l'existence. Le père a de l'ouvrage, il travaille gaiément maintenant, et rentre le soir en chantant.

La Dame de Charité est bénie, mais on ignore jusqu'à son nom.

Tous les huit jours elle revient, et si elle s'oublie au milieu de ces malheureux qui la chérissent, elle n'oublie jamais du moins le jour du bonheur pour ces victimes consolées.

Quand elle monte l'escalier, on la devine à la légèreté de sa marche; la porte du logis approprié est ouverte d'avance, et tous les visages épanouis s'écrient : *C'est elle!*

Mais ces pauvres ne sont pas les seuls qu'elle console; c'est une malheureuse femme qu'une faute a jetée dans la misère, et que le désespoir porterait à attenter à ses jours. La Dame de Charité arrive à temps pour l'arrêter sur le seuil de l'éternité; elle la soutient et la ramène à des idées religieuses, qui seules font rentrer dans son âme l'espérance avec le repentir.

Les secours nécessaires lui sont donnés avec un

ordre parfait, et c'est une victime de plus, réconciliée avec le ciel et la terre.

C'est encore un ménage aux yeux des hommes, mais dont l'Église n'a point consacré l'union.... Avec douceur et bonté, la Dame de Charité a fait descendre dans ces cœurs indifférents des paroles de vérité; on l'écoute en lui obéissant, et bientôt il n'y a plus que des bénédictions pour cette âme généreuse et bienveillante qui perd facilement le souvenir du bienfait, mais jamais celui du malheur. Il n'est aucune infortune à laquelle son cœur sensible puisse rester indifférent, et l'humanité tout entière a droit à sa commisération. Dans l'homme, la noble dame voit un frère, et dans celui qui souffre, un véritable ami. Elle essuie les larmes, et elle soulage toutes les douleurs, aussi habile à guérir les plaies de l'âme qu'à panser celle du corps. Mais les courses de la Dame de Charité ne sont point encore achevées; elle va visiter les hôpitaux confiés à ses soins, et là aussi elle porte des paroles de paix et de réconciliation.... Comment tant de cœurs aigris par la misère ne béniraient-ils pas une religion qui donne de si belles inspirations!

La Dame de Charité rentrée chez elle peut être fatiguée, mais elle est heureuse, son humeur s'en ressent, et chérie par les siens, elle se livre avec un nouveau zèle aux soins de son intérieur et à l'éducation de ses enfants, qu'elle instruit bien plus encore par ses exemples que par ses leçons.

Toutes ses journées, tous ses instants sont réglés avec un ordre parfait; et ne voulant se singulariser en rien, elle accompagnera le soir, avec

une aimable simplicité, son mari dans le monde ou bien ses enfants, sans jamais parler du bien qu'elle a fait le matin, ou de celui qu'elle médite pour le lendemain; ce sont des quêtes, des loteries, des ventes de charité, des fêtes improvisées avec art en faveur du malheur ou de la fidélité; enfin, tous les jours une œuvre nouvelle sans jamais se décourager. La charité, lorsqu'elle s'appuie sur le ciel, est toujours inépuisable.

Ce portrait de la Dame de Charité pourrait s'appliquer à bien plus d'une femme; et loin d'être une fiction, il est une heureuse réalité. Toutes les sociétés ont leurs Dames de Charité, Dieu et les malheureux les bénissent toutes également.

En traçant ce type vraiment admirable, j'ai voulu laisser au cœur comme à l'esprit une douce pensée; j'ai voulu faire connaître une âme généreuse que sa modestie dérobe à la reconnaissance des hommes, mais dont les actions sont comptées par un Dieu juste, qui les récompensera un jour avec une munificence digne de sa grandeur.

ÉLISA,

Vicomtesse A. de ***.

Qui dira, madame, la fraîcheur de votre teint, la pureté de votre profil, la finesse de vos traits, la beauté de tout votre ensemble, le charme de votre regard, votre taille si élégante, si noble et si souple; et cet accord parfait qui se fait remarquer dans toute votre personne?

Vous êtes belle entre les plus belles, Élisa, et à peine si vous semblez vous en douter. Les femmes sont pour vous sans envie, tant vous paraissez oublier vos avantages. Artistes et hommes du monde vous admirent sans partage; mais votre maintien si réservé les force à réprimer le sentiment d'admiration que leur inspire votre beauté comme vos vertus. Votre simplicité vous prête un nouveau charme. On n'est ni meilleure, ni plus attachée à ses devoirs, ni plus dévouée aux siens, ni plus insensible aux plaisirs d'un monde qui vous fatigue.

Aimant peu à faire des frais, si même vous ap-

précicz au fond de l'âme les hommages qu'on vous offre, quand ils vous paraissent sincères, il est assez difficile de s'en douter, et à peine si vous daignez témoigner un peu de reconnaissance. Ce n'est ni orgueil ni dédain; c'est plutôt insouciance ou distraction.

Il y a de la gaieté dans votre esprit, avec une expression de mélancolie peinte sur votre physionomie.

Toujours vous réfléchissez avant d'agir, mais si vos pensées sont vives parfois, il y a dans tout votre être une nonchalance pleine de charme; et comme il vous fatigue de parler, vous êtes souvent silencieuse. Si vous rompez ce silence, c'est avec l'originalité de votre caractère, et toujours avec une extrême franchise. Si vous ne cherchez pas à plaire, peut-être ne craignez-vous pas toujours assez de blesser par une réponse un peu brusque.

Vous êtes en toute chose, Élisa, une personne différente de celles qu'on rencontre habituellement; et avec une bienveillance générale, il y a dans votre sourire un peu d'épigramme.

Vous savez sacrifier vos goûts, sans jamais vous en faire valoir, mais vous tenez assez à votre volonté; et s'il vous plaît de donner, il vous révolterait qu'on exigeât. Vous êtes, en un mot, soumise avec beaucoup d'indépendance, et l'on ne peut arriver à votre esprit que par l'estime.

Difficile à convaincre, il vous fatigue de chercher, et le repos vous plaît en tout et avant tout. Cependant, par une transition subite vous pouvez devenir aussi active, aussi animée que vous êtes

habituellement indolente, mais c'est pour vous replonger bientôt dans ce repos qui semble votre essence.

Sincère dans vos affections, ces affections sont profondes, et jamais un de ces mots qui, en semblant dire beaucoup, ne disent rien en définitive, ne sortira de votre bouche.

Aussi bonne que charitable, ceux qui vous approchent vous chérissent, et les pauvres vous adorent. Vous faites le bien, Élisa, sans jamais songer à vous en faire valoir : tant la bonté vous est naturelle. Heureux qui vous ressemble, car vous êtes une de ces belles et bonnes natures qui empêchent l'esprit sceptique de trop médire de l'humanité !

LA DUCHESSE DE G***.

J'ignore votre nom de baptême, madame, et je le regrette, car pour le peintre moral, ce nom a aussi sa physionomie; mais ma galerie resterait incomplète, si votre charmant portrait n'y figurait pas.

Qui dira votre grâce si ingénue, votre tact si fin, votre mine si aimable et si enjouée, votre taille si bien prise, votre teint si rose, et vos cheveux blonds si beaux et si soyeux!

Qui peindra cette âme si forte et si passionnée, qui triomphe de l'esprit le plus mobile et de l'imagination la plus vive; cet esprit si sincère, si original et si piquant, ce caractère exceptionnel, ces manières qui subjuguent tous ceux qui vous approchent; cette franchise qui n'est pas exempte d'une certaine finesse; cette bonhomie qui n'a rien de banal; cette coquetterie pour tous, qui ne fait jamais de jaloux; cette force de caractère qui sait se réserver pour l'occasion, et enfin cette douceur habituelle, qui est votre apanage!

Fille d'une mère si parfaite, madame, comment ne seriez-vous pas ce que vous êtes? On pourrait presque dire que vous avez deux mères, car la tante la plus aimable et la plus distinguée vous chérit aussi comme sa propre fille.

Sans doute, vous eussiez été coupable de rester au-dessous de pareils modèles; mais ceux qui vous aiment le plus, sont justement fiers de leur ouvrage; et nulle ne pouvait mieux répondre à leurs soins comme à leur tendresse.

Vous aimez assez, madame, qu'on soit de votre avis, et vous avez cela de commun avec beaucoup de monde; mais on n'accepte pas la contrariété avec plus de résignation, ou du moins avec plus de force; vous auriez même assez de fermeté, pour laisser ignorer une peine dont vous pourriez mourir.

Vous êtes bonne, charitable, vive et presque impétueuse, mais vous savez imposer un frein à vos actions qui ont toujours pour guide la raison la plus éclairée.

Êtes-vous aussi maîtresse de vos pensées? C'est une question qu'il ne m'appartient pas de résoudre.

On vous apprécie avec bonheur, on vous admire sans envie; et si la France est fière et heureuse de vous posséder, elle n'a qu'un regret, c'est que vous ayez vu le jour dans un autre climat. Vous avez su, madame, joindre le charme de l'un à la grâce de l'autre.

Seule, vous vous étonnerez de ce portrait, car amais une pensée d'orgueil n'a traversé votre esprit; et c'est avec le cœur seul que vous vivez.

HÉLÈNE,

Duchesse d'Orléans.

Je suis, Madame, un de vos adversaires les plus prononcés; mais même sur un champ de bataille, on serait impartial envers un ennemi, heureux et fier de rendre justice à son mérite; et d'ailleurs mon esprit est trop français pour craindre de parler d'une femme, quand bien même je ne porterais pas ses couleurs.

Il faut un grand degré de supériorité, madame, pour parvenir presqu'à s'annuler, lorsqu'il serait si facile de se faire remarquer par son esprit, et distinguer par son caractère. Il faut savoir mettre son amour-propre de côté, pour se concentrer dans la pensée d'un devoir.

Votre âme est grande et généreuse, Madame; et ce n'est pas sans mérite que vous avez renoncé à laisser paraître des facultés incontestables.

Votre taille est noble et imposante; votre physionomie la plus gracieuse; vos manières sont aussi distinguées que votre personne. Il y aurait

bien un peu de fierté dans votre âme; mais cette fierté se trouve tempérée par des manières charmantes.

Il y a dans votre tête de femme, une capacité d'homme, et vous formez des plans sans les communiquer jamais.

Rien ne vous étonne, aucun danger ne saurait vous effrayer, s'il vous était personnel; mais combien vous les redouteriez pour des enfants qui sont devenus votre vie!

Un seul sentiment absorbe, en vous dévorant, votre âme trop profonde, pour qu'un regret puisse jamais s'en effacer; mais vous êtes aussi simple que sincère dans votre douleur; et cette douleur s'explique, il est juste de le dire, par les qualités de celui qui avait su si justement vous apprécier.

Jadis si confiante dans votre étoile, l'avenir de vos enfants vous effraye aujourd'hui; et ce cœur si passionné reste fermé à tout ce qui n'est pas eux. Votre esprit, Madame, est trop éclairé, pour ne pas sentir les dangers comme toutes les difficultés d'une régence.

Votre jugement est prompt et certain; et s'il est assez difficile d'obtenir votre confiance, si même vous la donnez jamais entièrement, vous croyez assez à votre manière de juger les hommes et les choses. Tout ce qui est grand vous touche, tout ce qui est noble vous enthousiasme.

On vous contrarie facilement, mais vous savez vous dominer.

Il ne vous est pas nécessaire de parler; mais si vous le faites, c'est avec autant de tact que de

grâce; et la finesse d'autrui ne trouve jamais la vôtre en défaut.

Au point de vue politique, le système, à mon avis, a commis une faute dont je suis tenté de lui savoir gré, en ne vous confiant pas à la France, et en vous réduisant au rôle d'*étrangère* au sein de la patrie; c'était à la fois douter d'elle et de vous, Madame; mais quoi qu'il avienne, je dois cependant, comme catholique au moins, l'en remercier avec cette France à laquelle, quoi qu'on fasse, on ne parviendra jamais à arracher la foi de ses pères.

Vous eussiez pu devenir catholique, Madame, par entraînement et par conviction, mais jamais par intérêt.

Vous souffrez beaucoup, sans jamais laisser échapper un seul mot de plainte; et vous êtes peut-être une des personnes les plus difficiles à deviner et surtout à bien connaître; votre franchise n'est jamais de l'abandon, et vous dites et faites toujours ce que vous voulez dire et faire; ce qui ne prouve point que votre vie ne soit pas une série de nombreux sacrifices, mais vous savez attendre.

Si vous êtes ambitieuse, qui ne le serait pas à votre place?

La jalousie que vous inspirez, vous cause à peine une légère émotion; mais la considération que forcément on vous témoigne, vous touche au fond de l'âme.

Vos volontés sont encore plus arrêtées que vos convictions; et vous avez pu changer ces dernières suivant les circonstances.

J'ignore si vous pouvez pardonner ; mais je suis assuré, du moins, que vous n'oubliez jamais.

Votre instruction en tout genre est peu commune. L'occupation la plus variée est pour vous un délassement indispensable ; votre activité vous use, mais si votre tête se fatigue, c'est surtout du repos. Vous avez immensément lu, Madame, sans avoir jamais oublié ; les figures et les lieux, les noms et les hommes, les affaires sérieuses comme les plus légers détails, restent à jamais gravés dans votre mémoire.

Certes, en essayant ce portrait, on ne m'accusera pas d'avoir voulu flatter mon modèle ; mais si l'impartialité est une vertu, on peut être, je pense, légitimiste et homme vertueux. Je suis assuré d'être l'un, et je travaille à devenir l'autre.

MARIE,

Vicomtesse de W***.

Elle n'est plus cette femme qui eut tant et de si véritables amis, et qui les mérita par la supériorité de son esprit, la chaleur de son cœur, sa bonté, sa grâce, cette puissance d'âme sans pareille toujours contenue par la sévérité de la raison; cette personne, le bonheur de son intérieur et le charme du monde, qui jamais n'eut une pensée pour elle, et à laquelle aucun sacrifice ne coûtait pour prouver la générosité de ses sentiments, et la vérité de son dévouement : femme si justement appréciée de son vivant, et dont tant de regrets sincères honorent la mémoire; dont la vie fut un modèle d'abnégation, et la mort si chrétienne, une grande leçon.

Simple et naturelle sans affectation, bonne sans calcul, généreuse sans ostentation, jamais le malheur ne trouva sa porte fermée; toutes les infortunes avaient droit à ses sympathies.

Écrivain élégant, sans jamais chercher à se faire

valoir, sa tête était forte; et les combinaisons les plus hardies n'avaient rien qui l'effrayât, pourvu qu'elles eussent les autres pour objet.

Cette âme dévouée avait horreur de l'égoïsme; et avec infiniment de finesse dans l'esprit, il lui était impossible de supposer un moment qu'on voulût la tromper.

Jugeant avec une grande sagacité ceux qui l'approchaient, elle eût pu devenir assez malicieuse, mais jamais méchante.

Piquante avec grâce, sa conversation était pleine de charme, de raison, de force et d'inattendu; nulle n'eut jamais plus d'abandon dans l'intimité; très-prononcée dans ses opinions, elle avait pour celle des autres une grande indulgence.

Je l'ai connue, cette femme aussi aimable que distinguée, et, comme tous ceux qui l'approchaient, heureux de la bienveillance qu'elle voulait bien me témoigner, je lui avais voué autant d'affection que d'estime.

Sa modestie l'eût portée à m'en vouloir de parler d'elle pendant sa vie; mais ceux qui la pleurent, me sauront gré, peut-être, d'un hommage qui n'est qu'une justice, et que d'autres auraient été plus dignes que moi d'offrir à son souvenir!

NAPOLÉON.

Le portrait de Napoléon eût manqué à ma riche collection; mais je sais qu'il faudrait le pinceau de Gérard, ou la plume de Bossuet pour bien peindre mon modèle; c'est une des plus grandes physionomies du siècle; et pourquoi craindrais-je d'en parler! Ma condamnation à mort fut une marque d'estime que j'ai su mettre à sa valeur, puisque n'ayant jamais voulu servir Napoléon, je n'avais pu le trahir; et d'ailleurs si je me suis efforcé de me montrer impartial envers mes amis politiques, à plus forte raison serai-je juste envers un ennemi.

Napoléon fut le mien, parce qu'en résumé il fut celui de son pays qu'il désola, sans lui laisser d'autres résultats de ses conquêtes, que le souvenir de triomphes qui n'ont fait que passer, après avoir dévoré sans pitié comme sans but des générations entières.

Il fut mon ennemi, parce que j'abhorre le despotisme et que j'aime la liberté; en trouvant qu'il

n'est permis à personne de se jouer du droit des peuples, droit tout aussi sacré que celui du souverain.

Et pourtant, il faut bien que je l'avoue, sa gloire m'enthousiasma, et le regret de ne pas avoir ma part de tant de lauriers que ses soldats cueillaient à sa suite, me fit passer bien des nuits sans sommeil; mais il est dans mon caractère de ne jamais céder qu'à mes convictions.

On a tant parlé de Napoléon, qu'il serait difficile d'y rien ajouter de piquant et de neuf.

Je dirai cependant que si, comme général et conquérant, cet homme-géant, dont l'agonie fut celle d'un colosse, qui enlevait d'un mot une armée, et se faisait bénir par ses soldats qu'il envoyait à une mort certaine; que si sous ce rapport, dis-je, Napoléon n'eut jamais d'égal, je le trouve peut-être plus remarquable encore sous celui de l'ordre qu'il savait imprimer aux rouages nombreux de son immense empire, comme aussi pour cette étonnante capacité qu'il semblait prêter à tous ses agents.

Tête forte que nul travail ne pouvait jamais abattre; caractère que rien ne pouvait soumettre, qui savait avancer, en comprenant si peu qu'on pût reculer, qu'un revers n'entrait jamais dans ses calculs. Corps de fer qui mangeait peu et vite, et dormait à volonté.

Grand législateur, dont les Codes attesteront les vastes facultés intellectuelles.

Génie organisateur aux plus habiles conceptions, embrassant tout au premier coup d'œil, sans négliger un seul détail.

Acteur habile, qui étudiait froidement ses rôles, sans savoir toujours assez résister à l'impression du moment.

Sang-froid admirable sur un champ de bataille ou dans un cabinet de travail; heurté par la contradiction, la brisant quelquefois, et pourtant estimant au fond de l'âme celui qui savait lui résister, et lui accordant, pour cette hardiesse, des droits à son estime.

Napoléon s'enivrant de sa gloire, ne mit plus de bornes à son ambition; et lorsque son étoile sembla l'abandonner, il voulut la forcer à briller de nouveau, sans consentir à faire la part des événements; et résistant alors avec violence à ses conseillers les plus intimes, il ne voulut plus écouter aucun avis.

Napoléon dans la vie ordinaire eût eu des vertus privées, mais elles disparurent sous le manteau impérial. Il y avait de la bonhomie dans son orgueil, et de la simplicité dans sa grandeur.

Il aimait peu les hommes, il les méprisait, et, les regardant comme de simples moyens destinés à servir ses projets gigantesques, il les sacrifiait à son ambition, calculant avant tout le but qu'il voulait atteindre, et pas assez les moyens qui devaient l'y conduire.

Si Napoléon, au faîte de la grandeur, eût été religieux, il eût aimé et ménagé ses semblables, respecté les droits de tous; son ambition se fût renfermée dans des limites sages; ses conquêtes, réglées par la raison et la justice, eussent été durables, et tant de larmes et de cyprès ne vien-

draient pas aujourd'hui troubler ses cendres et ombrager sa tombe.

Rien ne nous reste de lui qu'un souvenir, tandis que tous les hôpitaux attestent le passage de saint Vincent de Paule sur la terre. On se souvient de l'un avec des larmes, et l'on pense au second avec un profonde reconnaissance que les siècles mêmes ne sauraient effacer.

J'avoue qu'assis sur son trône et au plus fort de sa puissance, Napoléon ayant à ses pieds tous les souverains de l'Europe, me paraît moins grand que le chrétien courageux, le héros résigné jeté par la fortune contraire sur un rocher aride, reconnaissant la nullité des prospérités humaines, acceptant sans en murmurer le sort le plus rigoureux, et pardonnant aux hommes leur ingratitude et presque leur oubli.

Honneur aux cœurs généreux pour qui le devoir de la reconnaissance a été sacré! Leur culte au malheur restera comme un des grands et nobles exemples qui laissent au cœur une véritable consolation, et aux siècles à venir, une mémorable leçon.

Les noms de Bertrand, de Gourgaud, de Las Cazes et de Montholon passeront à la postérité.

LE GÉNÉRAL

ARTHUR DE LA BOURDONNAYE.

Je voulais mettre à la fin de ce recueil, le portrait d'un homme que chacun aima en l'appréciant pendant sa vie, et que tous regrettent également après sa mort.

Un cœur vraiment noble, un esprit généreux, capable d'apprécier tant de qualités et de vertus, m'adresse à l'instant cette intéressante notice; et je craindrais d'en affaiblir l'expression en y changeant un seul mot.

Je vais donc la réimprimer textuellement, avec l'espoir que M. de Boislecomte me pardonnera ce larcin, qui est un juste hommage rendu à notre ami commun.

L., DUC DE D***.

Il est difficile de bien louer ceux qu'on aime; une sorte de pudeur empêche de dire au public

tout ce qu'on pense d'eux, quand ils peuvent le lire; on craindrait que le sentiment qui dicte un pareil éloge ne parût intéressé; et, d'ailleurs, n'a-t-on pas l'occasion de leur prouver, par son dévouement et son affection, l'estime qu'ils vous inspirent? Mais quand un ami n'est plus, on lui doit la vérité comme à un ennemi. Qu'il soit donc permis à celui qui signe ces lignes de dire tout ce que vingt-quatre ans d'une vie commune lui ont inspiré de respect et d'admiration pour celui qui fut son colonel et son général.

Et, d'abord, citons en entier ses états de service : ils parlent plus haut de lui que tout ce qu'on peut en dire.

Né à Paris, le 29 janvier 1785.

16 février 1805. Soldat au 7e régiment de hussards.

22 novembre 1805. Brigadier.

22 décembre 1805. Maréchal des logis.

17 janvier 1806. Sous-lieutenant au 25e de chasseurs.

8 janvier 1808. Lieutenant au 8e de hussards.

19 janvier 1808. Lieutenant, aide de camp du général Lagrange.

25 avril 1809. Lieutenant, aide de camp du duc de Montebello.

17 juin 1809. Officier d'ordonnance de l'empereur.

18 août 1809. Capitaine *Idem.*

13 janvier 1811. Chef d'escadron au 3e chasseurs.

1er août 1812. Chef d'escadron au 12e chasseurs.

7 décembre 1813. Adjudant-commandant (colonel).

8 décembre 1813. *Idem* à l'état-major général.

7 janvier 1814. *Idem* aide de camp du prince de Neufchâtel.

9 octobre 1814. Colonel au 12e chasseurs.

9 septembre 1815. Colonel des chasseurs du Morbihan.

13 décembre 1821. Maréchal de camp disponible.

12 février 1823. Commandant la 1re subdivision de la 11e division militaire.

31 mars 1825. Commandant une brigade du camp de cavalerie.

17 mai 1826. Inspecteur général de cavalerie.

1er janvier 1827. Disponible.

1er mai 1831. Admis au traitement de réforme.

Campagnes.

An XIII, sur les côtes.

Vendémiaire an XIV, grande armée, 3e corps.

Du 23 octobre 1805 au 31 décembre 1809, grande armée, armée de Naples et d'Espagne.

Du 1er janvier 1811 au 1er juin 1814, Allemagne, corps d'observation de l'Elbe et grande armée.

Blessures.

Coup de balle à travers le corps, le 7 mai 1807.

Coup de balle à l'épaule, le 21 mai 1809.

Coup de boulet à la cuisse à la bataille d'Essling.

A eu deux chevaux tués sous lui et a eu la jambe cassée d'un biscaïen à la bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812.

Quelle vie admirablement remplie! soldat à vingt ans, colonel à vingt-huit ans, dix campagnes, quatre blessures. Ajoutons quelques détails que ne comporte point cette biographie officielle.

En 1808, M. de La Bourdonnaye faisait partie du corps du général Dupont, et fut fait prisonnier à Baylen; d'après la capitulation les officiers devaient garder leurs armes. Un officier espagnol s'approche du jeune lieutenant, et le somme de rendre son sabre. — Ose le prendre! lui répondit-il. — L'Espagnol osa en effet, et le Français le terrassa immédiatement. C'était s'exposer infailliblement à la mort; mais M. de La Bourdonnaye fut miraculeusement sauvé par ses camarades qui le cachèrent. Plus tard, il s'échappa des pontons à travers mille dangers. A Essling, il fut gravement blessé à côté de son chef, le duc de Montebello; et lorsqu'il rejoignit, sur le champ de bataille de Wagram, l'empereur qui venait de le nommer son officier d'ordonnance, il avait la cuisse enveloppée de bandages. — Pourrez-vous me suivre? lui dit l'empereur en le voyant dans cet état. — Je l'espère, répondit M. de La Bourdonnaye, mais j'aurais mieux aimé mourir que de ne pas répondre à la faveur que vient de me faire Votre Majesté le jour où je peux lui prouver que je n'en suis pas indigne. — Ces Bretons sont entêtés, dit l'empereur en lui pinçant l'oreille. Après la bataille, l'empereur lui demanda s'il pouvait rester encore quelques heures à cheval, et sur sa

réponse affirmative, il l'envoya suivre le mouvement de l'aile droite de l'armée autrichienne en Bohême. A son retour, tant de dévouement trouva sa récompense : le titre de baron, la croix de la Légion d'honneur, une dotation, les grandes entrées à la cour et le grade de capitaine lui furent accordés, coup sur coup.

M. de La Bourdonnaye resta fidèle jusqu'au dernier moment à celui qui l'avait si bien apprécié; il ne le quitta qu'à Fontainebleau, après l'abdication ; et, dans les cent-jours, si son nouveau serment ne lui parut pas permettre de servir, il ne quitta point le sol national dont il n'a jamais voulu franchir les limites que pour marcher contre l'ennemi. Nous ne parlerons point ici de sa vie politique, nous nous bornerons à dire que, sous ce rapport, il a toujours mérité l'estime de ses amis comme de ses adversaires.

Mais ce n'est pas seulement par les grandes actions qu'un noble cœur, qu'un caractère élevé se démontrent, c'est par la constante habitude des vertus les plus pures, qu'on peut juger si ces brillantes qualités sont à l'épreuve des circonstances, si l'homme privé, dans l'abandon de la vie intime, est à la même hauteur que l'homme public qui pose. A cet égard, la vie de M. de La Bourdonnaye pourrait défier l'observateur le plus exercé, le plus méticuleux. Ce sentiment chevaleresque, exagéré des devoirs, il le portait à l'extrême vis-à-vis du dernier de ses semblables, comme vis-à-vis de sa patrie : une délicatesse outrée, une constante abnégation de soi, un dévouement inal-

térable envers les autres, un esprit de justice et de vérité qui le rendaient aussi défiant envers lui-même que ferme et persévérant quand il s'agissait de remplir un devoir, tout cela orné, embelli par une grâce parfaite, une bienveillance extrême mais non banale, une dignité noble, mais douce, froide sans être raide ni sévère : tel était M. de La Bourdonnaye, dans le commandement, comme dans la vie privée. Un mot d'un de ses adversaires politiques, qu'il a combattu comme ministre et qui cependant a voulu être le premier auprès de son cercueil, le peint d'ailleurs mieux que tout ce que nous pourrions dire : « Nous avons » tous été mêlés depuis quarante ans, comme » M. de La Bourdonnaye, à la vie publique, di- » sait-il, et nous y avons tous éprouvé plus ou » moins de succès ou de revers; mais il n'y a pas » un seul de nous dont on puisse dire comme de » lui, qu'il n'a jamais eu d'ennemis. »

Oui, sans doute, il n'a jamais eu d'ennemis; mais hélas! qu'est-ce que des ennemis, quand une tombe est fermée? La rivalité cesse et après elle les sentiments qu'elle a fait naître. Mais, quand une vie pure s'est éteinte, l'amitié, l'estime, le respect, lui survivent et doivent conserver comme un enseignement sublime ce qu'elles ont vu, ce qu'elles ont entendu, et le transmettre à ceux qui n'ont pas recueilli ces nobles témoignages. De plus puissantes voix ont accompli ce devoir, mais à défaut de titres semblables, qu'il soit permis à celui qui a passé la moitié de sa vie à l'aimer et à le respecter, et qui en passera le reste à le regretter, de dire au public ce qu'a

été l'homme le meilleur, le militaire le plus distingué qu'il ait connu. C'est pour lui un droit et un devoir, car le peu qu'il vaut, il le doit à son général, à son ami.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Table.

	Pages.
Léontine, comtesse de ***	6
Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte	8
M. le comte de Montalembert	11
Marie-Caroline, Impératrice d'Autriche	16
Marguerite, duchesse de ***	17
Mélanie, duchesse de ***	20
Marie, marquise de ***	22
Marie, lady F***	26
Nicolas, empereur de Russie	32
Nicolette, duchesse de ***	36
Napoléonie	38
Un Original	44
Un Ouvrier	48
Un Philosophe	50
Le Peuple	53
Le prince de Polignac	56
Sir Robert Peel	95
Philippine, comtesse d'I***	65
Pulchérie, comtesse de ***	66
Un Séide	69
M. le lieutenant général comte de Schramm	72
M. Scribe	75
Stéphanie, comtesse d'***	77
Thérèse, comtesse B***	81
M. le comte de Vatblanc	84
M. le marquis de Vogüé	86
Valentine, comtesse de ***	88
Victoria, reine d'Angleterre	91

Pages.
Adèle, comtesse de ***. 94
Amélie, comtesse de ***. 96
Blanche, comtesse de *** 98
M. le vicomte de Conny. 100
Une Coquette 102
Claire, marquise de ***. 104
La dame de Charité 106
Élisa, vicomtesse A. de ***. 110
La duchesse de G*** 113
Hélène, duchesse d'Orléans. 115
Marie, vicomtesse W***. 119
Napoléon. 121
M. le général marquis de La Bourdonnaye. . . . 125

FIN DE LA TABLE.

LIBRARY
AUG 1 1981
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

brief
PJA
0041347
v.5

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 01 06 13 003 5